

SOIRÉES
DE CARTHAGE

OU DIALOGUES

ENTRE UN PRÊTRE CATHOLIQUE, UN MUPHTI ET UN CADI

PAR

M. L'ABBÉ F. BOURGADE,

[illegible]

DEUXIÈME ÉDITION

CHEZ JACQUES LECOFFRE ET Cie, LIBRAIRES,
[illegible]
ET A LA LIBRAIRIE DE [illegible]
[illegible]



SOIRÉES

DE CARTHAGE.



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
rue Jacob, 56.

SOIRÉES

DE CARTHAGE

OU

DIALOGUES ENTRE

UN PRÊTRE CATHOLIQUE, UN MUPHTI
ET UN CADI,

PAR

M. L'ABBÉ F. BOURGADE, (François)

AUMÔNIER DE LA CHAPELLE DE SAINT-LOUIS, A CARTHAGE, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE,
CHANOINE HONORAIRE D'ALGER,
CHEVALIER DE L'ORDRE NATIONAL DE LA LÉGION D'HONNEUR.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,

JACQUES LECOFFRE ET CIE, LIBRAIRES, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29.

BENJAMIN DUPRAT, LIBRAIRE DE L'INSTITUT, ETC., RUE DU CLOÎTRE ST.-BENOÎT, 7.

1852.



LETTRE APPROBATIVE DU SAINT-SIÈGE.

ILLME DÑE DÑE COLDME,

Ad Sanctissimum Dominum nostrum Papam Pium IX liber perlatus est, quem tu, Illme Dñe, ad erudiendos in Christianæ Religionis doctrina Arabes, mox exarasti, quemque ipsi dono offerre voluisti tuis obsequentissimis litteris datis die decima nona mensis aprilis. Etsi vero Maximus idem Pontifex nihil quidquam de tuo ipso libro, ob assiduas, quibus premitur, curas et occupationes degustare potuerit, dedit tamen mihi in mandatis ut consilium tuum debitis suo nomine prosequerer laudibus, tibique paternæ suæ dilectionis studium maxime testarer. Ejus sane pignus est Apostolica Benedictio, quam omnis et animi, et corporis prosperitatis auspicem ipsi tibi Maximus idem Pontifex impertitus est.

Dum jussa facio Sanctitatis suæ mei in te obsequii studium libenter profiteor, Illme Dñe, cui interim fausta ac læta omnia enixe precor a Domino.

Tui, Illme Dñe,

Humillimus et addictissimus servus,

DOMINICUS FIORAMENTI,
SSmi Dñi nostri ab Epistolis Latinis.

Dat. Romæ die 20 decembr. 1851.

Illmo Dño Dño Coldmo Presbytero Bourgade, Missionario Apostolico Tunetum.

ILLUSTRISSIME ET TRÈS-HONORABLE MONSIEUR,

Notre Très-saint-Père le Pape Pie IX a reçu le livre que vous venez de publier pour l'instruction chrétienne des Arabes, et dont vous avez bien voulu faire hommage à Sa Sainteté par votre excellente lettre datée du dix-neuf avril. Bien que le Souverain Pontife, à cause des incessantes affaires et occupations qui absorbent son temps, n'ait pu savourer la lecture de votre ouvrage, il n'a pas laissé de me charger de payer en son nom un juste tribut d'éloges à votre système, et de bien vous assurer de son affection paternelle. Un témoignage non équivoque de cette affection, c'est la Bénédiction apostolique que le Souverain Pontife vous a accordée comme augure de parfait bonheur pour l'âme et pour le corps.

En m'acquittant des ordres de Sa Sainteté, je suis heureux de vous exprimer mes sentiments affectueux, très-illustre Monsieur, et demande instamment au Seigneur de vous accorder tout ce qui peut vous être agréable et utile.

De vous, Illustrissime Monsieur,

Le très-humble et très-dévoué serviteur,

Sig.: DOMINIQUE FIORAMENTI,
Secrétaire de notre Très-saint-Père pour les Lettres Latines.

Rome, le 20 décembre 1851.

A l'Illustrissime et très-honorable prêtre Bourgade, Missionnaire apostolique à Tunis.

LETTRE
DE MGR PARISIS,

ÉVÊQUE DE LANGRES,

A M. L'ABBÉ BOURGADE,

AU SUJET DES

SOIRÉES DE CARTHAGE.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je viens d'achever la lecture de vos *Soirées de Carthage*, et je me hâte de vous dire que j'y ai trouvé de quoi me récréer, m'instruire et m'édifier. Sans être à même de vérifier sur les lieux la justesse de vos appréciations, je sens qu'elles méritent une confiance entière, et je fais des vœux ardents pour que tous les catholiques, prêtres ou fidèles, que la divine Providence mettra de plus en plus en rapport avec les malheureux sectateurs de Mahomet, comprennent comme vous les puissants moyens de persuasion par lesquels seuls on pourra les ramener enfin aux lu-

mières civilisatrices et aux consolations incomparables de l'Évangile.

Veuillez bien, Monsieur l'Abbé, agréer l'assurance de mes sincères et affectueuses félicitations.

† PIERRE-LOUIS,

Évêque de Langres.

Langres, le 8 juin 1847.

LETTRE

DE Mgr PAVY,

ÉVÊQUE D'ALGER,

APPROUVANT LES TRAVAUX DE L'AUTEUR.

MONSIEUR LE CHANOINE,

C'est toujours une belle mission que celle du controversiste chrétien, et du controversiste catholique surtout, parce qu'il est sûr de vaincre, alors même qu'il ne l'est pas de convertir. Mais cette mission a ses difficultés, difficultés qui viennent, non pas du fond de la doctrine, mais de l'embarras qu'on éprouve souvent à la faire connaître. C'est précisément notre position en regard des musulmans, à Tunis comme à Alger, sur la terre de Cyprien comme sur celle d'Augustin. Essayer de donner à lire aux infidèles un traité contre les erreurs du Coran, comme celui de Martinis ou de Denis le Chartreux, serait plus que peine perdue. Annoncer, même dans le titre d'un livre, ou dans la série de ses chapitres, une réfutation ouverte et directe de l'Islam, serait se con-

damner bien stérilement à n'être jamais lu par le mahométan le plus rapproché de nos idées.

La controverse étant interdite par le Coran lui-même à ses disciples, il ne peut donc être question avec eux de controverse proprement dite; il faut tourner habilement la position en appelant sur le terrain d'une causerie simple, ingénieuse et de bonne amitié, celui qu'on peut espérer prendre à un tel appât.

Vous l'avez compris, Monsieur le Chanoine, et dans vos *Soirées de Carthage*, et dans la *Clef du Coran*, que doit couronner une troisième partie, vous avez le premier donné l'exemple de ce que devra être pendant longtemps la controverse musulmane. Ce que nous pratiquons tous les jours en Algérie, dans nos rapports avec les indigènes, ce que vous pratiquez vous-même à Tunis, ce que pratiquent nos missionnaires auprès des musulmans de l'Asie, votre livre l'expose sous la forme la plus heureuse, et avec les détails les plus intéressants. Je donne donc mon approbation à vos travaux.

Je désirerais pourtant qu'au lieu de présenter dans votre prochain ouvrage ce que vous appelez la fusion de l'Évangile et du Coran, vous fassiez nettement à l'Évangile la restitution de tout ce que lui a pris le Coran, et que vous signaliez les trop nom-

breuses altérations qui s'y rencontrent de l'Évangile et de nos autres livres saints. C'est une tâche digne de votre zèle et de votre érudition, et à l'exécution de laquelle, j'en suis persuadé, nous n'aurons qu'à applaudir de toutes nos forces.

† LOUIS-ANTOINE-AUGUSTIN,

Évêque d'Alger.

Paris, le 25 juillet 1852.

AVANT-PROPOS.

Carthage, ce grand nom de l'histoire, qui formait à lui seul l'un des poids de la balance des nations antiques, est-elle destinée à jouer un rôle dans la nouvelle civilisation africaine?

Carthage, reine des mers, est appelée par le poëte le siége de Junon :

Hic illius arma, hic currus fuit. (Virgile.)
C'est là qu'étaient ses armes, là qu'était son char. (Delille.)

Carthage, rivale de Rome, déconcerte le sénat. En face de Scipion était Annibal. Vaincue par le sort plutôt que par la force, car à l'oubli de Capoue est due la victoire de Zama; mais enfin vaincue, cette reine détrônée donne le nom de son empire au vainqueur comme le plus bel ornement de triomphe, le nom d'*Africain*.

Carthage, métropole de l'Église d'Afrique, a été la terre des vierges et des martyrs, le siége de plus de vingt conciles, un foyer de lumières par ses docteurs. Tertullien, Cyprien, Augustin, qui plus

d'une fois a captivé Carthage sous sa puissante voix, sont la plus belle antiquité qui nous reste de l'Afrique.

Carthage en ruines conserve la suprématie de son nom magique. Le fier antagoniste de Sylla se croit vengé de sa défaite en répondant à l'esclave: « *Va dire à ton maître que tu as vu Marius assis sur les ruines de Carthage* (1). » Au onzième siècle, un grand pape (2) répond à l'un des trois évêques qui restaient des six cents siéges d'Afrique : « *Carthage, soit qu'elle reste ensevelie sous ses ruines, soit qu'elle se relève triomphante, sera la métropole de toute l'Afrique.* »

Carthage n'est-elle plus qu'un nom? ou conserve-t-elle un signe de vie? Depuis le décret de Caton, comme si tous les peuples qui ont passé sur ce théâtre avaient affecté d'écrire sur leurs drapeaux la devise *Delenda Carthago!* tous ont détruit : les Romains ont détruit, les Vandales ont détruit, les Byzantins ont détruit; les Arabes, personnification de la destruction, n'ont pas laissé pierre sur pierre. Enfin, un Juste venait pour réédifier; mais non, c'était pour s'offrir en holocauste et purifier par ses cendres les ruines de Carthage. S'il n'a pas trouvé la mort au sein du triomphe, le triomphe se trouve dans sa mort. Depuis 1270, le nom de saint Louis planait comme un ange tutélaire sur les rives solitaires de Carthage. C'était le seul espoir de Rachel désolée.

(1) Tite-Live.
(2) Léon IX.

En 1840, il se rencontre enfin un auguste neveu qui ouvre un temple au grand nom, au nom béni de son aïeul. La croix, plantée sans effusion de sang sur le lit de mort de saint Louis, n'est pas seulement un monument religieux, national, digne de prendre rang parmi les grands faits accomplis dans la première moitié du dix-neuvième siècle; c'est de plus l'étendard d'une civilisation nouvelle. Achmet, bey de Tunis, ne se plaît-il pas à citer ce monument, *où la miséricorde et la vérité se sont rencontrées, où la justice et la paix se sont embrassées,* comme un gage d'union civilisatrice? N'est-ce pas à l'ombre de cette croix qu'a commencé l'affranchissement de l'esclavage à Tunis?

En 1843, une famille, pour échapper aux mauvais traitements de son maître, avait cherché un asile auprès du *santo* sultan des Français. C'étaient mari, femme et enfants. A la demande du représentant de la France, le bey donne la liberté à cette famille, et déclare libre pour l'avenir tout enfant qui naîtra de parents esclaves.

N'a-t-on pas vu ce prince, poursuivant ses idées civilisatrices, traverser les mers, parcourir la France, comme un autre Anacharsis cherchant la sagesse?

Enfin, à l'ombre de la chapelle de Saint-Louis, ne voit-on pas d'autres œuvres de civilisation?

La régence de Tunis possède deux établissements de sœurs de la charité (l'un à Tunis, l'autre à Sousa), quatre écoles de petites filles, trois écoles de garçons, le collége Saint-Louis, une salle d'asile et une école gratuite; ces divers établisse-

ments sont fréquentés par plus de trois cents élèves de diverses nations et de divers cultes; pour les malades : l'hôpital Saint-Louis, une infirmerie et des soins à domicile, le tout sous la haute surveillance du vicaire apostolique de Tunis, la protection spéciale de la France, avec le concours des agents des autres puissances, et à la satisfaction du bey de Tunis.

L'élan est donné; mais, pour seconder l'élan d'un peuple, il ne suffit pas des efforts de quelques personnes isolées, il faut le concours d'un autre peuple.

Afin d'entretenir et de développer le bien commencé, nous émettons le vœu de voir se former une association religieuse et civilisatrice pour l'Afrique. Et qui pourrait ne pas ambitionner de porter sa pierre à la reconstruction de ce grand édifice? Amis de l'histoire et de l'antiquité, Carthage et ses environs sont une terre féconde à exploiter; archéologie, numismatique, inscriptions puniques et latines, vos associés des rives africaines se feront un devoir de tout vous communiquer, et de demander, avec le concours de vos offrandes, celui de vos lumières. Le musée naissant de Saint-Louis à Carthage possède déjà quelques intéressants objets de divers genres.

Amis de la civilisation, nous sommes aux avant-postes, aidez-nous.

Enfants des croisés, et à ce titre je m'adresse aux Français et à tous les peuples civilisés, arborez le labarum de la charité, et combattez un vaillant combat.

Saint Louis, avant d'expirer, prononça ces mots : *Qui enverrons-nous à Tunis?* Que chaque Français, que chaque Européen entende ce vœu comme adressé à lui-même, et se rende à Carthage et à Tunis par le concours de la science et l'effusion de ses largesses. Associons les successeurs des Numides aux enfants de l'Europe, Carthage à Rome, la chapelle de Saint-Louis à la Sainte-Chapelle, à Saint-Denis.

C'est dans le but de nous procurer quelques ressources pour les œuvres fondées à Tunis que nous publions les dialogues ci-après. Quant au fond des questions, nous avons moins prétendu le traiter que faire naître à d'autres l'idée de le faire. Le champ est vaste, et le musulman est plus accessible au raisonnement qu'on n'a coutume de le penser. Il faut seulement faire attention, en causant avec lui, d'éloigner toute apparence d'esprit de prosélytisme, un des premiers devoirs prescrits par le Coran étant de fuir les discussions en matière de religion.

C'est ce qui explique la manière peu normale de procéder dans ces dialogues. Le guerrier qui désespère de prendre la place d'assaut, cherche à s'y introduire par quelque voie détournée.

SOIRÉES
DE CARTHAGE.

DIALOGUE I.

ENTRE UNE SOEUR DE LA CHARITÉ ET UN MUPHTI.

SUJET : La sœur de la charité. — Parallèle entre la femme chrétienne et la musulmane. — Divorce. — Un mot sur l'Évangile.

§ I.

La sœur de la charité vient de soigner la femme du muphti; avant qu'elle sorte de chez lui, le muphti engage ainsi la conversation :

— Salut! Tu es venue soigner ma femme; que Dieu multiplie ses bénédictions sur toi et soit propice à l'âme de tes parents.

SOEUR. A toi salut, ia Sidi (ô Monsieur)! que Dieu exauce tes vœux et répande aussi ses abondantes bénédictions sur toi et sur les tiens.

MUPHTI. Comment trouves-tu ma femme aujourd'hui?

SOEUR. Ta femme va bien. Le remède qu'elle a pris hier a bien opéré; encore quelques jours, et ta femme sera guérie, s'il plaît à Dieu.

Muphti. Louange à Dieu! Ma femme te devra la vie. Que pourrais-je faire pour toi, en reconnaissance des services que tu nous rends?

Sœur. Nous rendrons grâces à Dieu. Ce n'est pas moi qui aurai guéri ta femme; nous donnons les remèdes, et Dieu opère la guérison.

Muphti. Tout vient de Dieu, sans doute; rien ne se fait que ce qui est écrit. Mais tes soins n'en sont pas moins dignes de reconnaissance. Je voudrais trouver le moyen de te prouver que je ne suis pas ingrat. Ton père et ta mère vivent-ils encore?

Sœur. Par la grâce de Dieu, mon père et ma mère vivent encore.

Muphti. Comment as-tu pu te résoudre à t'éloigner d'eux; quitter ta patrie et tes parents, t'exposer aux dangers de la mer, pour venir vivre parmi des étrangers et soigner des plaies étrangères, c'est ce qui me remplit d'étonnement?

Sœur. Je me suis imposé ces sacrifices pour mieux servir Dieu et être plus utile à mes semblables; et, quelques sacrifices que nous fassions pour Dieu, Dieu se trouve toujours plus généreux que nous.

Muphti. Dieu est plus généreux que les plus généreux; tu as raison. Mais qu'il me soit permis de te faire part d'une pensée qui m'est venue à ton sujet: peut-être n'as-tu pas trouvé à te marier dans ton pays, faute d'argent? car, chez vous, c'est la femme qui doit apporter une dot dans la maison de son mari; chez nous, c'est le contraire. S'il en était ainsi, je te donnerais de

l'argent pour que tu puisses te marier avec qui tu voudras.

Sœur. Ia Sidi, si un Européen me tenait un tel langage, la rougeur me monterait au front, et ce serait là toute ma réponse. Toi, tu es dans la bonne foi, tu parles par bonté, je ne suis pas offensée de ton langage. Mais sache que ta maison serait-elle convertie en or, les fleurs de ton jardin seraient-elles changées en diamants, me les offrirais-tu pour dot de mariage, je mépriserais ton or et tes brillants et resterais ce que je suis. Mon mariage est le plus beau des mariages.

Muphti. Tu es donc mariée?

Sœur. Oui, je le suis. Et auprès de mon époux pâlissent tous les autres époux; le soleil et la lune admirent sa beauté; ma famille est innombrable, mon domaine est sans limites.

Muphti. Serais-tu la femme du grand sultan, ton langage est nécessairement hyperbolique.

Sœur. Loin d'emprunter l'hyperbole, mon langage est simple et se trouve au-dessous de la vérité. Élève un moment ta pensée vers Celui qui est beau; ouvre ton cœur aux sentiments qu'inspire le Généreux, le Clément, le Miséricordieux, et tu comprendras. Un jour je priais et demandais la sagesse.....

Muphti. « Dieu donne la sagesse à qui il veut, et quiconque a obtenu la sagesse a obtenu un bien immense; mais il n'y a que les hommes doués de sens qui y pensent (1). » (Sourate *la Vache*, v. 272.)

(1) Les textes arabes ne sont pas cités dans la 2[e] édition, l'ouvrage étant traduit en arabe.

Sœur. Je demandais la sagesse. Je pesai une à une dans mon esprit les choses d'ici-bas ; tout me parut vide, illusion d'un jour. Mais Dieu !... Dieu me parut l'unique bien solide ; il me parut aimable!... et je résolus de l'aimer sans réserve.

Le soin de plaire à un époux, les affaires d'une maison auraient partagé les affections de mon cœur ; j'ai voulu le donner tout entier à Dieu, et Dieu est le meilleur des époux.

Je promenai mes regards sur cette multitude d'enfants d'Adam, pauvres, souffrants, trop souvent délaissés, et cependant créatures de Dieu comme moi ; leur état parla à mon cœur, et j'ai cru être agréable à Dieu en vouant mon existence au soin des pauvres et des malades. Je les appelle *mes frères*, ils m'appellent *ma sœur* ; je leur dis *mes enfants*, ils me répondent *ma mère*.

Les affections de famille ont leur douceur sans doute ; mais soulager celui qui souffre, donner du pain à celui qui a faim, vêtir celui qui est nu, essuyer les larmes de celui qui pleure, a des charmes aussi pour ceux qui le comprennent.

Un époux aurait pu m'entourer de plaisirs et de richesses, faire de moi son orgueil, faire de lui le mien ; mais Dieu m'assure de plus douces délices, des richesses plus précieuses, la paix, le paradis ; et la paix est la première des jouissances ; le paradis, le plus beau des patrimoines.

Muphti. Le paradis est le plus beau des royaumes. On dirait que tu as voulu prendre pour règle de conduite ce verset du Coran : *Tout ce que vous avez donné aux pauvres, non par un motif*

humain, mais en vue de l'autre vie, dans le désir de contempler la face de Dieu, vous sera payé. (Sourate *la Vache*, v. 274.)

Tu as seulement eu tort d'aller plus loin que le verset. Un époux ne t'empêcherait pas d'aller au ciel. Le ciel est promis à toutes les conditions, à tout le monde.

SOEUR. Le ciel est promis à tout le monde, cela est vrai; mais il est facile de s'endormir dans le chemin qui y conduit ou de prendre celui qui en détourne. Le pèlerin sage se débarrasse des lourds fardeaux, se contente des provisions nécessaires. Dans le court pèlerinage de cette vallée de larmes, je regarde comme un bon marché que d'arriver d'un pas sûr à la patrie éternelle, au prix des plus grands sacrifices.

MUPHTI. Par le prophète! la sagesse est avec toi.

« Celui qui entreprendra le pèlerinage, dit le Coran, doit s'abstenir du commerce des femmes. — La meilleure de ses provisions, c'est la piété, c'est la crainte de Dieu. » (Sourate *la Vache*, v. 193.)

Toi, dans le grand pèlerinage, dont celui de la Mecque n'est que la figure, tu évites le commerce des hommes; tu ne veux que la piété et la crainte de Dieu pour provisions et pour compagnes.

En vérité, tu es bien différente de nos femmes; je pourrais ajouter, et de nos hommes.

§ II.

SOEUR. Ia Sidi, excuse ma franchise : c'est à tort que vous blâmez vos femmes; la femme chez vous est ce que vous la faites; par suite, hommes, vous êtes ce que la femme vous fait.

MUPHTI. Ton langage est nouveau. Explique ta pensée.

SOEUR. Quelle est chez vous l'éducation de la femme? Que faites-vous pour cultiver son intelligence? Rien. Que faites-vous pour ennoblir son cœur et en diriger les sentiments? Rien. Quels principes religieux lui donnez-vous? Elle va souvent au bain, jamais à la mosquée (1). Vous croyez avoir tout fait pour l'éducation de la femme, quand vous l'avez engraissée de couscous avant son mariage (2).

MUPHTI. Continue.

SOEUR. La femme se venge de votre ingratitude sans vouloir le faire.

MUPHTI. Comment?

SOEUR. Auprès de qui restent les enfants, pendant les six, les huit, les dix premières années de leur vie? Auprès de la mère. Que peut leur enseigner cette mère, qui ne sait rien elle-même?

(1) La place des femmes dans la mosquée est une tribune avec des jalousies. Elles n'y vont qu'à un certain âge, très-rarement et en très-petit nombre. La femme musulmane prie d'ailleurs peu chez elle.

(2) Pour donner de l'embonpoint aux filles nubiles, on leur fait prendre jusqu'à satiété du couscous et autres pâtes, à peu près de la même manière qu'on engraisse les oies en Europe.

Quels sentiments peut-elle leur inspirer, elle qui en a si peu? C'est comme la gazelle auprès de ses petits : du lait, de la nourriture matérielle, voilà tout ce qu'elle peut leur donner. Quelquefois, et trop souvent, c'est auprès de la mère que les enfants trouvent de funestes apprentissages. Cependant les sentiments qui se sucent avec le lait sont les plus durables.

MUPHTI. Je suis muphti, tu n'es qu'une femme, et je ne puis m'empêcher d'avouer la justesse et la supériorité de ton langage. Est-ce que, chez vous, toutes les femmes sont comme toi?

SOEUR. Je ne suis qu'une simple sœur de la charité, la servante des pauvres; que Dieu ait pitié de moi! Nous parlons de la femme mariée; eh bien, par l'effet de l'éducation de l'Évangile, la femme chez nous est comme un ange dans la maison. Son cœur a la blancheur du lait qui jaillit de son sein, sa parole est comme un rayon de miel, qui tombe goutte à goutte dans le cœur de son enfant. La mère fait aimer la vertu avant de la faire connaître. A son école, les domestiques deviennent meilleurs. Le mari est-il de mauvaise humeur, une parole de sa femme suffit pour rétablir le calme dans sa tête et dans son âme; est-il embarrassé au milieu des affaires, l'épouse devient son aide et souvent son conseil, car elle est instruite. Ainsi, dans la maison, l'homme est la tête qui dirige, le bras qui protége; la femme, l'âme qui vivifie et console.

MUPHTI. C'est beau! Les femmes qui nous sont promises dans le paradis ne sont pas plus par-

faites. Chez nous la femme est ignorante, il est vrai, mais elle n'est pas aussi mauvaise qu'on pourrait le croire. Elle n'ose pas faire la méchante, car elle sait que nous avons plusieurs moyens de correction; elle n'ignore pas que nous avons même un moyen de la congédier, le divorce.

§ III.

SOEUR. En vérité, permets-moi de te le dire, ia Sidi, un tel remède est pire que le mal.

MUPHTI. Tu oses le dire!

SOEUR. Je t'ai demandé la permission, et le droit de la vérité me la donne. La femme sait qu'elle peut ne pas être pour toujours dans la maison où elle est entrée, que dans cette maison elle n'est pas absolument chez elle. Cela suffit pour arrêter les sentiments nobles et généreux qui font en partie l'ornement de l'épouse et de la mère de famille. Elle est réduite à une manière de vivre timide et rampante, comme l'esclave qui la sert; si cette femme est renvoyée, que devient-elle? que deviennent ses enfants?

MUPHTI. Elle les prend avec elle, le mari paye leur entretien, ou bien le mari les garde avec lui.

SOEUR. Tu ne réponds pas. Ce que devient la femme, nous ne le savons que trop! Quant aux enfants, vous croyez avoir assez fait pour eux en leur assurant le morceau de pain prescrit par le Coran. Savez-vous bien la position d'un enfant

expulsé du toit paternel, qui ne peut plus courir des bras de sa mère aux genoux de son père, recevoir les bénédictions de celui-ci, les caresses de celle-là? Dans un tel isolement, plutôt dans un tel abandon, où sont les exemples, où sont les leçons qui doivent former le cœur de cet enfant, lui inspirer les sentiments envers un père, une mère, afin qu'un jour il sache les inspirer lui-même à ses enfants? Ah! mieux fondée me paraît la parole de Jésus-Christ parlant du mariage : *Que l'homme ne sépare point ce que Dieu a uni.*

§ IV.

MUPHTI. Ces paroles sont dans l'Évangile?

SOEUR. Oui, Sidi.

MUPHTI. L'Évangile est grand dans notre esprit; c'est le livre appelé par séid Mahomet, que la prière de Dieu soit sur lui! *le livre de la lumière*. (Sourate *la Famille d'Imran*, v. 181.)

SOEUR. Louange à Dieu! c'est la lumière de ce livre qui m'a éclairée jusqu'ici; puissé-je toujours marcher à la lueur de son flambeau!

MUPHTI. « Dieu est la lumière des cieux et de la terre... Cette lumière ressemble à un flambeau placé dans un cristal, cristal semblable à une étoile brillante. Ce flambeau s'allume avec l'huile de l'arbre béni, de cet olivier qui n'est ni de l'orient ni du couchant, et dont l'huile brûle quand bien même le feu ne la touche pas. C'est lumière

sur lumière. Dieu conduit vers la lumière celui qu'il veut. » (Traduction de M. Kasimirski.) (Sourate *la Lumière*, v. 35.)

Sœur. Tu veux dire par là qu'ayant le livre de la lumière, je marche à la lumière de Dieu, et que je dois des actions de grâce à Dieu de m'avoir conduit vers sa lumière?

Muphti. Oui, il en est ainsi de toi, qui es sincère : il en serait de même des chrétiens, s'ils avaient conservé la lumière dans sa pureté. Ils ont conservé de bonnes choses, mais ils ont altéré bien des passages de l'Évangile.

Sœur. Ia Sidi, je ne suis qu'une simple femme; j'en sais assez pour me conduire moi-même et pour instruire des enfants; mais je ne suis pas docteur pour discuter. Si tu veux avoir la solution de tes difficultés, adresse-toi au marabout, à un homme de loi comme toi.

Muphti. J'aurais bien du plaisir à parler à un de ces hommes; en connais-tu quelqu'un?

Sœur. J'en connais plusieurs; si tu veux aller chez l'un d'entre eux, je t'indiquerai la maison.

Muphti. Je ne puis aller chez un marabout des chrétiens : les musulmans en seraient scandalisés. Par la même raison, votre marabout ne pourrait point venir chez moi : les chrétiens le trouveraient mauvais.

Sœur. Je puis bien t'assurer que la raison qui t'arrête, ne sera pas une difficulté pour nos marabouts. Le marabout chrétien fait son devoir, et se met peu en peine du dire des gens. D'ail-

leurs, les chrétiens sont trop raisonnables pour trouver quelque chose de blâmable dans une telle visite.

MUPHTI. Eh bien, exprime mon désir à un de tes marabouts.

SOEUR. Dans un instant, s'il plaît à Dieu. Reste en paix.

MUPHTI. Que la paix t'accompagne!

DIALOGUE II.

ENTRE LE CADI ET LE MUPHTI (1).

Sujet : Récapitulation du dialogue précédent. — Idée que le Coran donne de la femme. — Ce que les musulmans pensent des chrétiens. — Un mot sur le prêtre.

§ I.

Cadi. Salut, etc.

Muphti. Salut, etc. Si tu étais arrivé un peu plus tôt, tu aurais trouvé ici une personne qui t'aurait intéressé par ses qualités et par son langage.

Cadi. Quelle est donc cette personne? quel a été son langage?

Muphti. Tu as entendu parler, sans doute, de ces toubibas (femmes-médecins) qui sont venues de France pour faire de bonnes œuvres dans ce pays?

Cadi. On en parle dans toute la ville, chez les

(1) Les oulémas (lettrés) se divisent en trois classes : celle des oulémas-imans, qui font le service du culte, dont le chef est le muphti; celle des oulémas-naïbs ou cadis, qui exercent la judicature; celle des oulémas-mouderris, qui sont chargés du professorat. Chacune de ces classes a ses divisions et ses degrés.

grands comme chez les petits. Il paraît que ces femmes font des choses admirables. Quel dommage qu'elles ne soient pas musulmanes!

Muphti. Ta pensée a été ma pensée. Mais ces personnes recevront leur récompense de tant de bienfaits.

Cadi. Dieu est clément et miséricordieux.

Muphti. Dieu est juste.

Cadi. Ces femmes ne sont pas mariées, m'a-t-on dit; peut-être n'ont-elles pas trouvé à s'établir dans leur pays.

Muphti. Ton doute a d'abord été le mien. C'est par là qu'a commencé la conversation avec celle qui vient de sortir d'ici. Je lui ai offert de l'argent pour qu'elle pût prendre un mari; c'est alors qu'elle m'a étonné par sa réponse.

Cadi. Quelle a donc été sa réponse?

Muphti. Qu'elle, ainsi que ses compagnes, aurait bien pu se marier, mais qu'elle avait mieux aimé donner son cœur à Dieu que de le partager entre une créature et le Créateur; qu'elle avait mieux aimé consacrer sa vie au soin des pauvres, lesquels elle regarde comme ses frères et les amis de Dieu, que de borner ses soins à une seule maison, ne laissant pas toutefois d'être pleine d'estime pour les bonnes mères de famille; enfin, qu'elle avait voulu sacrifier tous les plaisirs de la terre pour aller plus sûrement au ciel.

Cadi. Quelle différence entre ces femmes et les nôtres!

Muphti. Ta réflexion a été ma réflexion. Je l'ai manifestée à la toubiba, et c'est alors que je me

suis attiré un reproche tel que je n'en avais jamais entendu.

Cadi. Un reproche! une femme, une *roumia* (chrétienne), faire des reproches à un muphti!

Muphti. Son langage, pour être franc, n'a pas cessé d'être respectueux. Comme j'établissais le parallèle entre elle et nos femmes, elle m'a répondu que chez nous la femme est ce que nous la faisons.

Cadi. Que veut-elle dire?

Muphti. Elle nous reproche par là que nous ne cultivons ni le cœur ni l'esprit de la femme, que nous la tenons dans une crainte continuelle, comme nos esclaves.

Cadi. Bien nous en vaut d'agir ainsi. Où en serions-nous si nous donnions un peu de liberté à ces têtes légères!

Muphti. Je voulais faire la même réflexion à la toubiba; mais elle m'avait déjà donné à entendre que nos femmes ne sont si légères que parce qu'elles ont la tête vide de pensées et le cœur pauvre de sentiments, par défaut d'éducation et par suite de la crainte servile dans laquelle elles vivent habituellement.

Cadi. Dieu veut que nos femmes soient ainsi; que la toubiba en pense, en dise ce qu'elle voudra, pourvu qu'elle ne se permette pas de critiquer les hommes parmi nous.

Muphti. C'est justement sur nous qu'elle jette la faute, si nos femmes sont ce qu'elles sont, et c'est sur nous qu'elle en fait retomber les conséquences, en disant que nous sommes ce que les femmes nous font.

Cadi. Cette toubiba, malgré toutes ses qualités, me paraît un peu *chitana* (diablesse). D'un côté, elle nous reproche de tenir nos femmes en esclavage; de l'autre, elle croit que nous prenons leçon de nos femmes: est-ce que, chez les chrétiens, les femmes instruisent les hommes?

Muphti. La toubiba veut dire que la femme, étant chargée de l'éducation des enfants pendant les premières années de leur vie, ne peut leur enseigner ce qu'elle ne sait pas, ni inspirer à leur cœur les sentiments dont le sien est dépourvu; que la meilleure école est cependant celle du berceau.

Cadi. Répète, je te prie.

Muphti. La toubiba veut dire, etc.

Cadi. Dans l'ardeur de mon zèle, je croyais prononcer des paroles précieuses comme l'argent; j'oubliais que le silence est d'or (1). Que Dieu me le pardonne! Le proverbe nous dit en effet : « *Enseigner l'enfant, c'est graver sur la pierre; enseigner l'homme, c'est écrire sur l'eau.* » Oui, l'absence de culture morale dans leur bas âge doit influer sur la vie de nos enfants.

Muphti. La toubiba a ajouté que, chez les chrétiens, au contraire, la femme est l'âme de la famille; que c'est elle qui forme le cœur des enfants pendant que le mari vaque aux affaires; qu'elle est pour celui-ci un ange de paix et de consolation.

Cadi. En effet, dans le peu de familles chré-

(1) Proverbe : La parole est d'argent, le silence est d'or.

tiennes que je connais, la femme me paraît faire le bonheur de la maison. Madame N. de Baris (1), madame N. de Marsilia, par exemple, sont des femmes admirables. A quoi peut tenir cette différence entre les femmes chrétiennes et les nôtres?

Muphti. Nous venons de le voir : à la différence d'éducation, et, j'ai bien réfléchi, la différence d'éducation doit venir de l'idée différente que le Coran et l'Évangile donnent de la femme. Le Coran dit : *L'homme est supérieur à la femme à cause des qualités par lesquelles Dieu a élevé celui-là au-dessus de celle-ci, et parce que l'homme emploie ses biens pour doter la femme.* (Sourate *les Femmes*, v. 38.)

Nous disons que la femme est inférieure à l'homme par ses qualités, et au lieu de chercher à l'ennoblir, nous l'abaissons encore en lui refusant la faculté d'apporter sa dot quand nous la prenons en mariage. C'est l'acheter et la condamner par là à un état de dépendance.

Cadi. Les chrétiens n'agissent-ils pas ainsi?

Muphti. Les chrétiens reconnaissent dans l'homme ses qualités, dans la femme les siennes, et laissent à celle-ci la faculté d'apporter sa dot.

Cadi. Ceci donne, en effet, de la dignité à la femme ; mais...

Muphti. Le Coran dit : « *Dans le partage de vos biens entre vos enfants, donnez au fils la por-*

(1) Paris. Les Arabes prononcent le *p* comme le *b*.

tion de deux filles. » (Sourate *les Femmes*, v. 12.) C'est toujours affecter d'abaisser la femme.

CADI. Quelle règle suivent les chrétiens à ce sujet?

MUPHTI. Les chrétiens n'établissent ordinairement pas de différence dans le partage de leurs biens entre les filles et les fils.

CADI. Ceci paraît plus équitable. Les chrétiens se rappellent que la femme, de même que l'homme, est la créature de Dieu, et lui laissent le même droit qu'à l'homme au partage de la création ; c'est bien.

MUPHTI. Le Coran nous dit :

« Les femmes vertueuses sont obéissantes et soumises..... Vous corrigerez celles dont vous aurez à craindre la désobéissance... vous les *battrez.* » (Sourate *les Femmes,* v. 38.)

Nous avons reçu la femme à la condition d'esclave; nous en exigeons la vertu de l'esclave : l'obéissance, rien de plus; nous lui infligeons le châtiment de l'esclave : des coups.

Les chrétiens, qui parlent au cœur de la femme en relevant sa dignité, obtiennent d'elle les affections du cœur, la fidélité et l'obéissance, sans les commander. Si quelquefois la femme s'oublie, pour lui faire reconnaître ses torts, ils parlent à ses sentiments, et n'ont jamais recours aux *coups*.

CADI. Ceci paraît plus conforme à la volonté de Dieu, plus digne de l'homme et de la femme. Dieu a donné Ève à Adam pour compagne, non pour

esclave; il a donné Adam à Ève pour protecteur, non pour tyran (1).

Muphti. C'est ainsi que nous abaissons la femme, et que la femme nous abaisse; c'est ainsi que le chrétien ennoblit la femme, et que la femme l'ennoblit à son tour.

Cadi. La toubiba a dit vrai... la femme est ce que nous la faisons, et nous sommes ce que la femme nous fait. Chez les chrétiens, la femme est ce que l'homme la fait; l'homme, ce que la femme le fait. Les chrétiens nous sont, en effet, supérieurs en tout, si ce n'est sur un point. Ils disposent de plus de forces que nous, ils entendent les affaires mieux que nous, ils ont plus de science et de génie que nous, ils font la justice mieux que nous (2); ils respectent les droits des autres peuples, et font respecter les leurs; mais, c'est dommage, ils n'ont pas la crainte de Dieu!

Muphti. Le Coran nous dit que Dieu ne protége pas l'impie, et les chrétiens sont élevés au-dessus des autres peuples, comme la montagne qui domine la plaine; celui qui n'a pas la crainte de Dieu commet l'injustice, et les chrétiens sont équitables. S'ils s'emparent d'un pays, c'est que

(1) On comprendra pourquoi on ne parle pas de la dignité de la femme au point de vue de la rédemption.

(2) Un Arabe d'une tribu voisine de l'Algérie demandait à un de ses amis qui venait de Constantine : Que font les Français? — Ah! de belles choses, répondit le voyageur. Une merveille a en particulier attiré mon attention. — Quelle est cette merveille? C'est que les Français rendent justement la justice, *elhac belhac*.

Dieu le veut; mais ils respectent les droits du vaincu. Ils doivent avoir, plus que nous ne pensons, la crainte de Dieu; nous connaissons leurs défauts, nous n'avons pas vécu assez familièrement avec eux pour connaître leurs vertus. On dit aussi, et cela se conçoit, que les chrétiens qui viennent dans ce pays ne sont pas toujours les meilleurs.

Cadi. Oui, il doit en être ainsi : les royaumes sont comme la mer, qui retient l'or dans son sein, et jette la valise sur le rivage.

Muphti. Ces chrétiens mêmes qui nous entourent paraissent avoir en général la crainte de Dieu : ils fréquentent assidûment leurs mosquées, qui se trouvent même trop petites pour les recevoir tous, tant ils y vont en nombre.

Cadi. Oui, oui, leurs erreurs grossières à part, les chrétiens paraissent avoir quelque sentiment de religion; et s'ils avaient le bonheur d'être épurés par l'Islam, ce serait un peuple agréable à Dieu.

§ II.

Muphti. La toubiba n'approuve pas non plus la pratique du divorce; elle le trouve contraire à la dignité et au bonheur des époux, ainsi qu'au bonheur des enfants. Elle m'a rapporté une parole de séid Aïça (1), que la paix de Dieu soit sur lui! proscrivant le divorce : *Que l'homme ne sépare point ce que Dieu a uni.*

(1) Séid, monsieur; Aïça, Jésus.

Cadi. Loin de moi la pensée de blâmer le prophète ! ce serait blâmer les enseignements de Dieu. Il permet le divorce, je respecte ses paroles ; mais personne mieux que moi ne connaît les inconvénients de ce point de notre loi. Les affaires du divorce me donnent plus d'embarras que toutes les autres ensemble. Pour remédier à un mal, presque toujours pour obéir à une passion ou à un caprice, j'ouvre la porte à mille maux. La femme qui quitte la maison de son mari, devient à charge à la maison de ses parents ; très-souvent elle s'abandonne au désordre. Les enfants, auxquels la loi assure un moyen d'existence, sont par le fait bien négligés, presque abandonnés ; et le mari, au lieu de devenir meilleur, devient pire. J'aime, moi aussi, la parole de séid Aïça, que la paix de Dieu soit sur lui ! *Que l'homme ne sépare point ce que Dieu a uni !* C'est avec raison que Dieu a dit : *Que ceux qui s'en tiennent à l'Évangile jugent d'après son contenu.* (Sourate *la Table*, v. 51.)

§ III.

Muphti. « L'Évangile contient la lumière et la direction, il confirme le Pentateuque ; l'Évangile contient la direction et l'avertissement pour ceux qui craignent Dieu. » (Sourate *la Table*, v. 50.)

Cadi. Les chrétiens, il faut en convenir, ont un bon livre ; ils ont conservé beaucoup de choses de son contenu, mais ils en ont falsifié beaucoup d'autres.

Muphti. C'est ce que je voulais dire à la tou-

biba; elle l'a compris, et n'a pas voulu discuter, disant que ce n'est pas le rôle des femmes. Mais elle m'a promis de me faire faire connaissance avec un de ses marabouts. Je pense qu'il ne tardera pas à venir.

CADI. Les marabouts chrétiens sont des personnes respectables. Le Coran nous dit : *Tu reconnaîtras que ceux qui sont les mieux disposés à aimer les croyants, ce sont ceux qui se disent chrétiens ; c'est parce qu'ils ont parmi eux des prêtres et des moines qui les détournent de l'orgueil.* (Sourate *la Table*, v. 85.)

MUPHTI. Les prêtres ont arrêté la haine des chrétiens contre nous. Musulmans et chrétiens, nous devons de la reconnaissance et du respect aux prêtres : aussi me proposé-je de faire bon accueil à celui qui doit venir me faire visite.

CADI. Reçois bien ce marabout, mais profite de l'occasion pour lui demander pourquoi les chrétiens adorent trois Dieux, donnant ainsi des compagnons au Dieu unique? Pourquoi ils disent que séid Aïça est mort? Pourquoi ils adorent le bois, les images, œuvres du diable?

MUPHTI. Je le ferai; mais comme c'est la première fois que le marabout vient chez moi, pour ne pas l'offenser, je parlerai tout d'abord de choses indifférentes.

CADI. Fais selon ta sagesse, et je te désire la sagesse de Salomon; que Dieu parle par ta bouche; *en challah* (plaise à Dieu) que tu nous fasses de ce marabout un bon musulman!

Mupнтi. En challah qu'il soit plus traitable que la toubiba ; on fait plus facilement entendre raison aux hommes qu'aux femmes.

Cadi. Reste en paix.

Mupнтi. Va en paix; repasse demain pour savoir le résultat de l'entrevue.

DIALOGUE III.

ENTRE LE PRÊTRE CATHOLIQUE ET LE MUPHTI.

SUJET : Célibat. — Virginité. — Ciel des musulmans. — Polygamie.

§ I.

Le muphti allant au-devant du prêtre, lui dit : « La bénédiction du ciel nous visite aujourd'hui. »

PRÊTRE. Salut! Que la bénédiction de Dieu soit sur toi et sur toute ta famille.

MUPHTI. Salut à toi! Comment te portes-tu? etc.

PRÊTRE. Je me porte bien, grâce à Dieu, etc.

MUPHTI. Excuse la liberté que j'ai prise. J'ai entendu parler de toi; comme j'aime à converser avec les hommes dont la tête est riche et le cœur blanc (1), je me suis permis de te prier de vouloir bien passer chez moi.

PRÊTRE. Je te remercie de tes paroles aimables. Notre tête n'a d'autre science que celle que Dieu lui donne, ni d'autre vertu que celle qui lui vient de Dieu. Dieu seul est savant, Dieu seul est juste. Mais je suis enchanté, à mon tour, de causer avec le muphti.

(1) Expression consacrée, pour dire le cœur pur.

Mupнтi. Je te remercie. C'est apparemment la toubiba qui t'a exprimé le désir que j'avais de te voir?

Prêtre. C'est la toubiba.

Mupнтi. Nous connaissons cette personne; elle a la bonté de venir tous les jours soigner mon épouse. La charité de cette femme et de ses compagnes est un objet d'admiration pour moi; elles font honneur à la religion de séid Aïça, que la paix de Dieu soit avec lui!

Prêtre. Séidna Aïça (1), je le salue, nous a donné l'exemple. Il aimait tant les enfants d'Adam! Nous ne saurions jamais assez l'imiter.

Mupнтi. Les toubibas ne se marient pas, vous non plus, prêtres, pourquoi?

Prêtre. Notre état va mieux sans mariage. Tu peux comprendre que, si ces toubibas avaient mari et famille, elles ne pourraient se dévouer au soin des malades et des pauvres comme elles le font. Le prêtre, de même: il ne veut pas de famille, afin de pouvoir adopter la population qui lui est confiée, pour sa famille.

Mupнтi. La raison est avec toi, c'est bien; cela paraît cependant bien difficile...

Prêtre. Ce qui paraît difficile à la faiblesse humaine, devient facile avec le secours de Dieu. D'ailleurs, toi, qui es docteur de la loi, tu dois savoir que le Coran met la virginité au-dessus de l'état contraire. Marie, mère de Jésus, a attiré sur elle les regards de Dieu à cause de sa virginité.

(1) Le prêtre dit séidna Aïça, au lieu de séid Aïça: *na* est le pronom fixe, *nôtre*.

MUPHTI. *Les anges dirent à Marie : Dieu t'a choisie et t'a rendue exempte de toute souillure; il t'a élue parmi toutes les femmes de l'univers.* (Sourate *Famille d'Imran*, v. 37.)

§ II.

PRÊTRE. Ce sont des vierges que le Coran semble vous promettre dans le paradis.

MUPHTI. *Là, les hommes trouveront des femmes exemptes de toute souillure, et ils y demeureront éternellement.* (Sourate *la Vache*, v. 23.)

PRÊTRE. *Là, seront de jeunes vierges au regard modeste, que n'a jamais touchées ni homme ni génie.* (Sourate *le Miséricordieux*, v. 56.)

MUPHTI. Bravo! tu connais le Coran comme nous. Mais crois-tu bien ce que tu viens de dire: que nous aurons des femmes dans le paradis?

PRÊTRE. Je le crois comme séid Mahomet, que la miséricorde de Dieu soit sur lui!

MUPHTI. Tu es donc musulman?

PRÊTRE. Je suis musulman dans le vrai sens, car *musulman* veut dire résigné à la volonté de Dieu; je suis musulman comme séid Abraham le père des croyants, que la paix de Dieu soit sur lui! je suis musulman comme les apôtres, car les apôtres étaient résignés à la volonté de Dieu, le Coran même vous l'apprend. (Sourate *la Table*, v. 23.)

MUPHTI. Est-il possible!

PRÊTRE. Mais en disant que je crois, comme séid Mahomet, que vous aurez des femmes dans le ciel, je veux dire que séid Mahomet ne le croyait pas.

Mupнti. Comment oses-tu proférer ce blasphème! Tu prends donc pour imposteur séid Mahomet, que la bénédiction de Dieu soit sur lui!

Prêtre. Tu t'oublies, muphti, tu t'écartes de la règle prescrite par le Coran : *N'engage de controverses avec les hommes des Écritures que de la manière la plus honnête, à moins que ce ne soient des hommes méchants;* et, Dieu merci, je ne suis pas du nombre des méchants. (Sourate *l'Araignée*, v. 45.)

Je n'ai pas appelé imposteur séid Mahomet, que la miséricorde de Dieu soit sur lui! mais je veux dire que vous ne comprenez pas le sens du passage que tu m'as cité; que c'est vous, musulmans, qui mettez séid Mahomet en contradiction avec lui-même, que c'est vous qui le faites imposteur.

Mupнti. Qu'entends-je!... C'est chose nouvelle qu'un chrétien veuille nous expliquer le Coran.

Prêtre. Le chrétien est sans prétention, mais il est ami de la vérité. Le chrétien peut, du reste, être aussi capable que le musulman d'expliquer le Coran, s'il est familier avec la lecture des Écritures; et, grâce à Dieu, le Pentateuque, les psaumes de David, l'Évangile et le Coran sont l'objet de ma lecture et de mes méditations continuelles.

D'ailleurs, dans le passage en question, il n'y a pas d'explication à donner; il suffit de lire avec intelligence, comme on doit lire; c'est-à-dire qu'en lisant un verset, il faut faire attention non-seulement à ce verset, mais encore à ce qui précède et à ce qui suit. Eh bien, après avoir lu que *là se-*

ront des femmes pures, etc., que suit-il? Tu as le Coran, aie la complaisance de lire.

MUPHTI. Je sais bien le Coran par cœur, mais il faudrait commencer la sourate pour trouver ce verset. Je prends le livre. Quelle sourate?

PRÊTRE. *La Vache*, verset 24.

MUPHTI. J'y suis : *Dieu ne rougit pas de prendre pour parabole un moucheron ou quelque autre objet plus relevé.*

MUPHTI. Mais ceci est le verset 24, et celui où il est question des femmes est le verset 23.

PRÊTRE. Je le sais bien; veuille écouter ce que je dis : le verset 24, *Dieu ne rougit pas*, etc., est essentiellement lié au verset précédent, autrement il n'aurait pas de sens. Ni dans ce qui précède, ni dans ce qui suit, rien ne peut être pris pour parabole que le mot *femmes* du verset 23. Mais ce qui est figure ou parabole n'est pas réalité; c'est donc mal entendre le Coran, c'est mettre Mahomet en contradiction, que de croire que des femmes vous sont promises dans le ciel.

(Le muphti touche sa barbe et réfléchit.)

PRÊTRE. Vous lisez ailleurs : « Il se trouve dans le Coran des versets qui sont comme la mère (le fondement) du livre, et d'autres qui sont purement *métaphoriques*. » (Sourate *Famille d'Imran*, v. 5.)

Le Coran vous avertit que la plupart des versets doivent être pris dans le sens figuré; cela aurait dû vous suffire pour vous faire douter si la promesse de femmes dans le ciel doit être prise dans le sens littéral ou dans le sens figuré; le verset

qui suit cette promesse, vous dit que ce n'est là qu'une figure; comment pouvez-vous vous y tromper?

MUPHTI. Le Coran le dit : « *Par de telles paraboles, Dieu égare les uns, et dirige les autres.* » (Sourate *la Vache*, v. 24.)

PRÊTRE. « Ceux dont le cœur dévie de la vraie route, courent après la métaphore; il n'y a que les hommes d'intelligence qui réfléchissent. » (Sourate *Famille d'Imran*, v. 5.)

MUPHTI. Séid Mahomet aurait bien pu ajouter : Ceux-là même qui réfléchissent, ne sont pas toujours doués d'intelligence; je me trouve vieux de réflexion, et bien jeune d'intelligence.

PRÊTRE. Il n'y a d'intelligents que ceux que Dieu éclaire; il éclaire ceux qu'il lui plaît, et au moment qu'il lui plaît. David, que la paix de Dieu soit sur lui! a successivement passé de la lumière aux ténèbres, des ténèbres à la lumière. Salomon, qui est né et a vécu longtemps au sein de la lumière, a fini sa course dans les ténèbres.

MUPHTI. Ce que tu dis est vrai; mais, grâce à Dieu, sans application à ma personne. Je n'aspire ni à la piété de David ni à la sagesse de Salomon; mais, non plus, l'infirmité dont le cœur de David et celui de Salomon ont été atteints, ne pèse point sur le mien.

PRÊTRE. Loin de moi la pensée de te croire coupable! tu as exprimé un sentiment pénible; j'ai cru répondre au besoin de ton âme en rappelant des exemples qu'on a coutume de citer pour encourager les enfants d'Adam.

Mupнti. Le regret que j'ai exprimé sans réflexion, et que j'aurais dû concentrer en moi-même, c'est d'avoir réfléchi sur le Coran sans intelligence. Tu l'as dit, Dieu éclaire ceux qu'il veut, et quand il veut : aussi espéré-je mieux comprendre en peu de temps que je n'ai fait pendant longues années. J'espère imiter le nautonnier qui met un mois pour sortir du port, et traverse la mer en deux jours.

Prêtre. Que Dieu t'accorde un vent favorable, un habile pilote, et te préserve des écueils!

Mupнti. Tu m'aides à les connaître, nous sondons la mer ensemble. As-tu quelque autre chose à dire?

Prêtre. Il me restait une réflexion à faire sur votre prétendu paradis; mais nous nous sommes un peu éloignés de la question.

Mupнti. Les chemins détournés sont souvent plus agréables que les routes directes, pourvu qu'on sache se reconnaître. Continue.

Prêtre. Si des femmes vous étaient promises dans le paradis, elles vous seraient sans doute promises comme épouses... Cette idée est-elle supportable pour quiconque a la crainte de Dieu et l'intelligence des choses saintes? Sur la terre, celui qui a connu sa femme, ne doit pas toucher le Coran avant d'être purifié. (Sourate *l'Événement*, v. 78.)

Le ciel n'est pas moins sacré que le Coran, et vous voudriez que Dieu en fît un harem? Loin de Dieu un tel blasphème!

Mupнti. Mais le Coran dit que ce sont des femmes pures.

PRÊTRE. Pures auparavant, mais le seraient-elles après? Fais donc usage de ton intelligence.

MUPHTI. Cependant le passage que nous avons vu, n'est pas le seul où il soit fait mention d'épouses dans le ciel: la sourate *l'Événement*, la sourate *les Degrés*, et autres, sont consacrées presque tout entières à des promesses de ce genre. Ce sont des *ruisseaux d'eau limpide*, des *jardins*; ce sont des *femmes*, etc.

PRÊTRE. Tu as vu plus haut que ces objets doivent être pris comme des figures. Séid Mahomet, que la miséricorde de Dieu soit sur lui! l'a dit. Si tu continues à penser que séid Mahomet a voulu que l'on prît ces paroles dans le sens littéral, ce n'est pas moi qui le penserai avec toi. Ton bon sens et la religion te disent ce qu'il faudrait penser de séid Mahomet faisant du ciel un harem.

MUPHTI. En quoi consiste donc le bonheur du ciel?

PRÊTRE. Dieu est assez beau, assez grand par lui-même, pour être notre récompense, sans appeler à son secours les vains fantômes de la terre.

MUPHTI. Dieu est le seul grand, le seul beau, le seul puissant. Toutes choses viennent de lui, et retournent à lui.

PRÊTRE. D'ailleurs, la sourate *l'Événement*, que tu viens de citer, contient, après les paraboles, un verset qui résume le bonheur du paradis: il sera dit sans cesse aux bienheureux: *Paix*, *paix!* (V. 25.)

§ III.

— Tu conviendras que cette paix courrait risque d'être altérée au milieu de tant de femmes; tu en sais là-dessus plus que moi.

Le muphti touche sa barbe en souriant, malgré son sérieux habituel, et reprenant : Tu n'entends pas de bruit chez moi; cependant les appartements des femmes sont tout près d'ici.

PRÊTRE. Je me trouve chez le muphti, je sais que l'ordre règne dans sa maison.

MUPHTI. Je te remercie du compliment. Je fais bien ce que je peux pour maintenir le bon ordre; mais si tu savais tous les petits soins que je suis obligé de prendre; grâce à Dieu, mon cœur me les suggère avec opportunité. Ainsi, au lieu de laisser mes femmes ensemble, je leur ai assigné un appartement à chacune; depuis que j'ai pris cette sage mesure, j'ai rarement à sévir contre elles. Maintenant une seule de mes femmes légitimes est en prison, une seule de mes négresses se trouve *marbouta* (chargée de chaînes).

PRÊTRE. Tu comptes tes femmes comme les melons de ton jardin; il paraît que tu en as bonne provision.

MUPHTI. Je n'en ai que quatre, et autant d'esclaves; le Coran nous permet de prendre de ce nombre, pourvu qu'on puisse les nourrir; cela t'étonne peut-être? Chez vous, vous regardez comme chose louable de conserver la virginité; nous, au contraire, nous regardons comme plus conforme à la volonté de Dieu de multiplier. C'est

pour cela qu'au lieu d'une femme, nous en prenons plusieurs.

Prêtre. Oui, Dieu, qui aime la virginité dans ceux qui en sont capables, a dit aussi : Croissez et multipliez; mais, pour propager l'espèce humaine conformément aux vœux de Dieu, il ne suffit pas de prendre femme, il faut de plus tout régler suivant la loi de la nature : condition essentielle à l'augmentation et à la conservation de l'espèce.

Mupheti. C'est bien pour nous conformer à la loi de la nature que nous prenons plusieurs femmes; encore une fois, nous ne connaissons aucun moyen plus propre à multiplier.

Prêtre. La multiplicité des femmes, loin d'être le moyen le plus propre, est peut-être le plus contraire à la propagation de l'espèce humaine. Je te soumets un fait, pèse-le : la France renfermait, il y a quarante ans, vingt-quatre millions d'habitants; aujourd'hui, elle en compte plus de trente-quatre millions; cependant le chrétien ne prend qu'une femme; et le nombre des toubibas conservant la virginité, pour se vouer aux soins des pauvres et des malades, s'est augmenté d'une manière considérable; ce nombre s'élève à plus de quarante mille. Le musulman prend plusieurs femmes, des milliers de concubines sont renfermées dans les harems, la procréation des enfants est-elle en proportion? L'Asie Mineure avait, lors de l'invasion des musulmans, plus de trente millions d'âmes, maintenant elle n'en renferme pas dix millions; dans tous les autres pays que vous

occupez, la population diminue dans les mêmes proportions; elle semble devoir bientôt s'éteindre. C'est un fait digne de réflexion pour ceux qui peuvent comprendre.

MUPHTI. Ce que tu dis là me frappe... Je ne comprends pas comment la pluralité des femmes peut m'expliquer la diminution de la population.

PRÊTRE. Il y a plusieurs causes; je vais te les énumérer.

MUPHTI. Va lentement, explique-moi ces raisons une à une.

PRÊTRE. La première, le Coran te l'indique: *En toutes choses, Dieu a créé un couple afin que vous réfléchissiez.* (Sourate *Celles qui éparpillent*, v. 49.)

Ce que Dieu fait, est bien fait. Réfléchis donc, et tu verras que la pluralité des femmes n'est pas conforme à la volonté de Dieu.

MUPHTI. Ouallah (par Dieu)! toujours des versets dont le sens passait pour moi inaperçu.

PRÊTRE. La deuxième raison, c'est encore le Coran qui nous la donne : *Dieu n'a pas donné deux cœurs à l'homme.* (Sourate *les Confédérés*, v. 4.)

MUPHTI. *Dieu n'a pas donné deux cœurs à l'homme.* En effet, de toutes mes femmes, il n'y en a jamais qu'une que j'aime d'une véritable affection.

PRÊTRE. Les autres sont jalouses, colères, hypocondriaques; dispositions opposées à la procréation : de là, d'autres inconvénients que tu comprends sans que j'en parle.

Muphti. En effet, de mes quatre femmes, je n'ai que deux enfants; trois d'entre elles ne m'en ont donné aucun; les quatre esclaves ne m'en ont donné aucun. Séid Mahomet, que la prière de Dieu soit sur lui! eut quinze femmes légitimes et onze concubines; il n'eut que neuf enfants, cinq garçons et quatre filles.

Prêtre. Tu dois remarquer que les quatre garçons : Hacem, Taëb, Taher, Abdallah, et les quatre filles : Fatima, Zéinab, Rakia et Ommkoltum, c'est de sa première femme qu'il les eut, et avant qu'il en prît d'autres; des vingt-cinq autres femmes, une seule, Marie Copte, lui donna un enfant, Ibrahim.

Muphti. C'est exact.

Prêtre. De ton aveu, de l'aveu de l'histoire, d'après la statistique du globe, chez vous le nombre des enfants est loin d'être en rapport avec le nombre des femmes; chez nous, il n'est pas rare que l'épouse orne la maison de son mari de huit, dix enfants, et plus. La femme du chrétien donne autant d'enfants que les deux, les trois, les quatre du musulman.

Si la fécondité de l'hymen répondait chez ces femmes au vœu de la nature; qu'elles eussent seulement cinq enfants chacune : quelle est la maison qui pourrait nourrir, élever, placer convenablement ces enfants? Voilà donc les effets de la polygamie : les femmes sont dans l'alternative de voir leurs enfants dans la misère si Dieu leur en accorde un nombre ordinaire, ou de se voir condamnées à une stérilité forcée. Est-ce là

seconder le vœu de la nature? Est-ce là répondre au but de la création? Non! ce que vous appelez vœu de la nature, c'est le vœu de la passion. Dieu est prudent et sage, il a créé un couple dans chaque espèce; il a donné une compagne à Adam, il ne lui en a pas donné deux, car il ne lui avait donné qu'un cœur : mais vous ne comprenez pas.

MUPHTI. Plût à Dieu que tous les musulmans comprissent ces choses comme je les comprends, et que vous, chrétiens, vous comprissiez plusieurs autres points comme les musulmans les comprennent!

PRÊTRE. En conférant avec toi, je finirai par comprendre peut-être; pour le moment, excuse, j'ai affaire, il faut que je m'en aille.

MUPHTI. Je te remercie de la bonne visite dont tu m'as honoré. Nous avons parlé de choses intéressantes; tu m'as fait penser à des points auxquels je n'avais jamais fait attention. Je désire parler encore avec toi; mais je ne veux pas te donner la peine de revenir chez moi; j'irai chez toi, assigne-moi le jour et l'heure.

PRÊTRE. Malgré le plaisir que j'aurais de te voir dans ma maison, ne te gêne pas. Je repasserai chez toi, quand mes occupations me le permettront.

MUPHTI. Non, non, tu n'es pas mon esclave; Dieu veut que nous gardions les convenances les uns à l'égard des autres. Seulement, dis-moi où est ta maison, afin que je puisse y aller par une rue détournée; tu comprends, les musulmans pourraient trouver mauvais la visite du muphti au marabout des chrétiens.

Prêtre. Ia Sidi, nous sommes faits pour éclairer et diriger les peuples : la noblesse des sentiments convient au muphti aussi bien qu'au marabout des chrétiens; sachons nous mettre au-dessus des préjugés du vulgaire; apprenons aux peuples à ne craindre que Dieu et le mal qui l'offense.

Muphti. Tu as raison; ton langage est le langage de notre prophète; j'irai droit chez toi.

Prêtre. J'habite la mederza de l'église des chrétiens (couvent); tu m'y trouveras tous les jours, depuis six heures du matin jusqu'à midi. Adieu, que la paix reste avec toi!

Muphti. Que la paix t'accompagne!

DIALOGUE IV.

ENTRE LE MUPHTI ET LE CADI.

SUJET : Récapitulation du dialogue précédent.

§ I.

CADI. Salut! etc.

MUPHTI. Salut! etc.

CADI. Eh bien! as-tu vu le marabout des chrétiens?

MUPHTI. Il vient de sortir de chez moi.

CADI. Tu parais sérieux; quelque blasphème aura peut-être retenti à tes oreilles? tu auras entendu donner avec opiniâtreté des associés à Dieu.

MUPHTI. Je n'ai pas eu à combattre ces préjugés; nous ne sommes pas entrés dans ces matières.

CADI. Nous étions convenus que tu mettrais le marabout sur ce chapitre; c'est à cette fin que tu l'as fait venir chez toi.

MUPHTI. Cela est vrai; mais pour ne pas offusquer le marabout dès notre première entrevue, je l'ai mis sur une autre question, où nous avons passé toute la séance, et je t'avoue qu'il a été plus à son aise que moi.

Cadi. Comment donc?

Muphti. Le raisonnement de cet homme, vois-tu, est comme un stylet d'acier à double pointe; de quelque côté que tu le tournes, il te perce. J'avoue que, si les chrétiens montrent tous la même habileté, ils auront, dans les discussions en matière de religion, le même avantage que les soldats français ont sur les nôtres en bataille rangée.

Cadi. Que dis-tu là, muphti! Les chrétiens montrent de l'habileté pour les choses de la terre; mais, quant aux choses du ciel, ils sont du nombre des ignorants.

Muphti. Voici : voulant parler tout d'abord d'une manière indifférente, j'ai avancé, sans le croire bien entendu, que les femmes-médecins seraient plus agréables à Dieu si elles se mariaient. Le marabout m'a répondu que les toubibas ne pourraient s'occuper des autres comme elles le font, si elles avaient de la famille; il a ajouté que le Coran même met la virginité au-dessus de l'état contraire. Dans le Coran, Marie, mère de Jésus, est louée pour sa virginité; d'après le Coran, ce sont des vierges qui nous sont promises pour épouses dans le ciel.

Cadi. Mais en cela le marabout pense comme nous; qu'y a-t-il de si étrange dans son langage?

Muphti. Tu crois qu'il pense comme nous. Il se sert de ces paroles du Coran comme d'une planche pour te faire tomber dans l'eau, quand tu auras mis le pied dessus.

Cadi. Les versets du Coran ne sont pas des

planches pourries. Il n'y a qu'à les bien ajuster pour marcher d'un pas sûr.

Mupнті. C'est précisément le manque de liaison entre les versets que le marabout nous reproche dans nos lectures; et quand tu as fait la liaison, il ébranle l'édifice, et tu vois l'ensemble crouler comme un vain échafaudage.

Cadi. Je ne reconnais plus le langage du muphti. Ce marabout serait-il le diable le lapidé (1)? Que peut-il contre notre livre, qui est la direction des vrais croyants?

Mupнті. Le muphti est chargé de l'interprétation de la vérité du livre; il a coutume de ne jamais donner pour vrai ce qui lui paraît incertain ou obscur; il aime mieux s'avouer ignorant que de se montrer orgueilleux. Je te répète mot pour mot notre entretien; dis-moi, si tu le sais, ce que j'aurais dû répondre. Comment entends-tu le verset 24 de la sourate *la Vache : Dieu ne rougit pas de prendre pour figure un moucheron ou quelque chose de plus relevé.*

Cadi. Tu n'as qu'à voir ce qui précède ce verset ou ce qui le suit, pour savoir quel est le mot qui est pris pour figure et quel est le sens de cette figure.

Mupнті. Précisément dans le verset qui précède, il est question des vierges promises dans

(1) Épithète qui fait allusion à ce fait de la tradition des musulmans : Au moment où Abraham allait immoler Ismaïl, et non Isaac, le diable se présenta pour faire connaître au fils le sort que le père lui préparait; mais le diable fut chassé à coups de pierres.

le ciel : *Là, ils trouveront des femmes exemptes de toute souillure.* Des femmes : je ne vois aucun autre objet qui puisse donner lieu au mot *parabole.* Le babas (1) a pris occasion de ce rapprochement pour me dire que Dieu ne promet pas de femmes dans le ciel; que le mot *femmes* n'est qu'une figure pour parler aux hommes grossiers.

CADI. Il faut voir comment les commentateurs expliquent ce passage.

MUPHTI. J'ai consulté les principaux, Abou-Hanifé et Bedaoui. Ils ne disent rien de satisfaisant; il faudrait une autre révélation pour pouvoir croire à l'explication qu'ils donnent, et le texte du Coran est clair.

CADI. *Là, ils trouveront des femmes pures..... Dieu ne rougit pas de prendre pour figure un moucheron ou quelque chose de plus relevé.* C'est vrai, il n'y a rien à quoi le mot *parabole* puisse se rapporter, si ce n'est le mot *femmes.*

MUPHTI. Du reste, il vaut mieux admettre ce sens; nous n'avancerions en rien, en prouvant que nous sommes fondés à entendre ce passage comme l'entend le vulgaire. Ce serait, au contraire, fournir des armes pour nous faire battre.

CADI. Que dis-tu là, ô muphti?

MUPHTI. Je te l'ai bien dit : avec de telles gens, on ne sait de quel côté se tourner. Le marabout a donc ajouté : *Dieu,* dites-vous, *vous a défendu de toucher le Coran sans vous être purifiés, après que vous avez eu commerce avec les femmes. Le ciel*

(1) Mot employé, au lieu de *marabout*, dans certaines contrées de l'Afrique.

n'est pas moins pur que le livre; il ne peut donc devenir le rendez-vous des amoureux.

Cadi. Le marabout, qui n'entend pas les Écritures, est excusable en raisonnant ainsi; mais toi, homme de la famille du livre, tu devais répondre qu'il s'agit de femmes pures dans le paradis.

Muphti. Je n'ai pas omis de faire cette réponse: mais voici la réplique de ce *gatous* (chat): « Connaîtrez-vous ces femmes; dès ce moment, elles cessent d'être pures, vous cessez d'être purs. Direz-vous qu'elles sont en paradis sans que vous deviez avoir commerce avec elles; cela se réduirait à dire qu'il y a un paradis pour les femmes comme pour les hommes; c'est ce que tout le monde croit. » Tu le vois, nous ne pouvons pas expliquer les paroles du Coran dans le sens du vulgaire, sans compromettre et le livre et le prophète.

Cadi. Ce dernier passage du Coran m'en rappelle un autre. Le marabout n'aurait pas manqué de te le citer, s'il avait, comme nous, la connaissance des Écritures; c'est celui-ci : *O croyants! quand vous vous disposez à la prière, lavez-vous le visage et les mains jusqu'au coude; essuyez-vous la tête et les pieds jusqu'aux talons, purifiez-vous après la cohabitation avec les femmes.* (Sourate *la Table*, v. 8, 9.)

Sur la terre, celui qui veut prier doit être sans souillure; ne doit pas être moins pur dans le ciel, aurait pu dire le marabout, celui qui célèbre la gloire de Dieu, celui à qui les anges disent sans cesse: *Paix, paix!* Louange à Dieu, paix à l'homme,

ce sont les concerts que le Coran nous promet aussi dans le paradis; et pour ceci, je ne pense pas que personne soit tenté de le prendre comme une figure.

Mupнтi. Ton langage est vraiment le langage du cadi : justesse et logique. Le verset que ta mémoire vient de me rappeler est clair, il ne laisse plus de doute; tes paroles nous feront honneur auprès du marabout, si elles parviennent à sa connaissance; il verra que chez nous se trouve la franchise.

Paix, *paix*, ce sont aussi deux mots que le marabout a cités comme expression du bonheur de l'homme dans le paradis. Le marabout a ajouté d'une manière plaisante, pour faire diversion à mon sérieux, que cette paix courrait risque d'être troublée, si l'homme était, dans le ciel, comme en ménage avec tant de femmes.

§ II.

Cadi. Tout en riant, le marabout t'a dit une vérité. Je croyais qu'il n'y avait que moi qui connusse les embarras résultant de la pluralité des femmes. Si jamais je donne ma démission, ce sera pour me débarrasser des affaires désagréables suscitées par les femmes; c'est à n'en plus finir.

Mupнтi. Le marabout aurait beaucoup de plaisir à t'entendre; il te trouverait plus facile que moi; car, lui aussi, voudrait que l'homme ne prît qu'une femme, et je ne suis pas encore disposé à renvoyer les miennes.

Cadi. Oui, oui, le moins de femmes que possible. Un homme, une femme : Dieu n'a pas voulu en créer plus, et il ne pouvait en créer moins.

MupHti. Un peu plus, tu disais comme le vulgaire, que Dieu a fait la femme d'une côte de l'homme, pour ne pas honorer cet être d'une création entière.

Cadi. Oh! non, ceci est sérieux; Dieu nous a donné, par la manière dont il a créé la femme, un grand enseignement : il a fait les créatures par couples, afin que nous réfléchissions, dit le Coran. La création du couple humain doit nous faire réfléchir deux fois : la femme a été faite de la côte de l'homme, afin que les époux s'aiment comme étant la chair l'un de l'autre, les os l'un de l'autre, afin qu'ils soient un dans leurs sentiments.

Mupнti. Nous en revenons toujours au verset du Coran : *Dieu n'a pas donné deux cœurs à l'homme.*

Cadi. Aussi nous le savons, nous; l'affection de famille diminue toujours dans la proportion que le nombre des femmes augmente; nous connaissons, nous, la position de ces femmes recluses dans les *maqsouras* (1), ou entassées dans les harems. Elles portent le nom d'épouses, et, à l'exception d'une d'entre elles, ce ne sont que des femmes, pas même des femmes : ce sont des servantes. Les coups de fouet, les chaînes, telles sont les faveurs qui leur sont souvent distribuées.

(1) Alcôves.

Muphti. Nous savons ces choses, nous ; malheureusement d'autres le savent aussi. J'ai entendu plusieurs Européens parler des mauvais traitements qu'Achmet, dey de Constantine, faisait subir à ses femmes.

Cadi. Est-ce le marabout qui t'en a parlé?

Muphti. Non, ce n'est pas lui, mais plusieurs autres. Quand les Français, poussés par le destin, sont entrés dans cette ville, ils ont trouvé, dans le palais du dey, de ces infortunées qui portaient encore l'empreinte de coups de yatagan.

Cadi. C'est fâcheux, cela fait déshonneur aux musulmans.

Muphti. Pas autant que tu pourrais croire; les Français ont le bon esprit de dire que tous les musulmans ne se portent pas aux mêmes actes de cruauté; et, chose étonnante, ils paraissent indulgents au sujet des abus provenant de la polygamie, tandis qu'ils se déchaînent contre la polygamie elle-même.

Cadi. Les abus sont grands; mais j'admire la sagesse des chrétiens, de jeter les fautes sur le principe plutôt que sur les hommes.

Muphti. Le marabout m'a parlé d'une statistique constatant la diminution de la population musulmane, et l'augmentation de la population chrétienne. Il a ajouté que les savants attribuent en partie la cause de cette diminution, chez nous, à la pluralité des femmes.

Cadi. Le marabout pouvait s'épargner la peine de faire ou de consulter une statistique. Moi, qui ne suis pas cependant très-âgé, je n'ai qu'à ouvrir

les yeux pour voir que la population d'aujourd'hui est moindre que celle de mon jeune âge. Des maisons, des villages entiers, des quartiers de ville sont en ruine, et ne se relèvent pas. Inutile aussi d'apporter le témoignage des savants pour assigner la cause de cette décadence. Après Dieu, le savant sur cette matière, c'est le cadi : personne, mieux que lui, ne connaît l'intérieur des ménages.

Muphti. Le cadi, mais le cadi qui observe, a un très-grand avantage sur tous les autres musulmans, dans les questions de morale et de philosophie. J'ai, dans ma bibliothèque, un ouvrage qui m'a été donné dans le temps par un pèlerin. Dans cet ouvrage se trouve, entre autres choses, la lettre d'un musulman qui voyageait pour son instruction, et qui, par suite de ses observations, s'était fait, sur la polygamie, les mêmes idées que tu professes. Jusqu'ici, je m'étais abstenu de parler de cette pièce, crainte d'être blâmé par mes coreligionnaires. Je vais te donner copie de cette lettre. Tu verras avec plaisir que tu penses comme les grands hommes.

Cadi. Pour le moment, je ne puis ni lire ni écouter; l'heure de l'audience est arrivée. Envoie-moi cette lettre; je suis curieux de la voir. Reste en paix!

Muphti. Va en paix!

LETTRE DE FOULAN A FOULAN (1).

« ... Je ne trouve rien de si contradictoire que cette pluralité des femmes permise par le saint Alcoran.....

« La nature agit toujours avec lenteur, et, pour ainsi dire, avec épargne. Ses opérations ne sont jamais violentes. Jusque dans ses productions, elle veut de la tempérance ; elle ne va jamais qu'avec règle et mesure : si on la précipite, elle tombe bientôt dans la langueur; elle emploie toute la force qui lui reste à se conserver, perdant absolument sa vertu productive et sa puissance générative....

« Il est très-ordinaire, parmi nous, de voir un homme, dans un sérail prodigieux, avec un très-petit nombre d'enfants. Ces enfants mèmes sont la plupart du temps faibles et malsains, et se sentent de la langueur de leur père.

« Ce n'est pas tout : ces femmes, obligées à une continence forcée, ont besoin d'avoir des gens pour les garder, qui ne peuvent être que des eunuques : la religion, la jalousie et la raison même ne permettent pas d'en laisser approcher d'autres. Ces gardiens doivent être en grand nombre, soit afin de maintenir la tranquillité au dedans, parmi les guerres que ces femmes se font sans cesse; soit pour empêcher les entreprises du dehors. Ainsi, un homme qui a dix femmes

(1) De tel à tel.

ou concubines, n'a pas trop d'autant d'eunuques pour les garder. Mais quelle perte pour la société que ce grand nombre d'hommes morts dès leur naissance ! quelle dépopulation ne doit-il pas s'ensuivre !

« Les filles esclaves qui sont dans le sérail pour servir avec les eunuques ce grand nombre de femmes, vieillissent dans une affligeante virginité ; elles ne peuvent se marier pendant qu'elles y restent ; et leurs maîtresses, une fois accoutumées à elles, ne s'en défont presque jamais.

« Voilà comme un seul homme occupe lui seul tant de sujets de l'un et l'autre sexe à ses plaisirs, les fait mourir pour l'État, et les rend inutiles à la propagation de l'espèce.

« Constantinople et Ispahan sont les capitales des deux plus grands empires du monde : c'est là que tout doit aboutir, et que les peuples, attirés de mille manières, se rendent de toutes parts. Cependant elles périssent d'elles-mêmes, et elles seraient bientôt détruites, si les souverains n'y faisaient venir, presque à chaque siècle, des nations entières pour les repeupler. »

DIALOGUE V.

ENTRE LE PRÊTRE ET LE MUPHTI.

Sujet : Réponse à l'objection qu'on nous fait sur les prescriptions du carême. — Il y a plus de sagesse dans les prescriptions du carême que dans celles du ramadan. — Réponse au reproche de boire du vin, de manger de la viande de porc. — Le vin, le porc permis aux musulmans d'après le Coran même.

§ I.

Muphti. Salut à toi, etc.

Prêtre. A toi salut, etc.

Muphti. Me voici le maître de ton appartement depuis une heure, mais j'attendais avec patience; je savais que tu étais occupé dans ton église.

Prêtre. Dieu est avec les patients; excuse-moi cependant de t'avoir fait attendre. Nous faisons le carême, notre ramadan; dans ce temps, notre prière est un peu plus longue qu'à l'ordinaire.

Muphti. Que faites-vous pendant votre ramadan?

Prêtre. Nous demandons à Dieu le pardon de nos péchés, nous jeûnons, nous mangeons des aliments maigres.

Muphti. De quelle manière faites-vous le jeûne?

Prêtre. Nous faisons un repas par jour : c'est ordinairement à midi ; le soir nous prenons une légère collation.

Muphti. Comment ! vous mangez pendant le jour, même deux fois, et vous appelez cela jeûner?

Prêtre. Nous mangeons le jour, vous mangez la nuit, cela revient au même ; avec la différence que vous mangez plus pendant le ramadan que pendant les autres mois de l'année, et que nous mangeons moins pendant le carême.

Muphti. Tu le crois?

Prêtre. La preuve en est bien simple : c'est que pendant le ramadan la viande et toute sorte d'aliments se vendent bien plus cher que pendant le reste de l'année.

Muphti. Cependant le Coran ne nous permet de manger ni de boire que jusqu'au moment où nous pouvons distinguer *un fil blanc d'un fil noir*, et nous nous conformons à cette défense. (Sourate *la Vache*, v. 183.)

Prêtre. Mais, manger et boire d'un crépuscule à l'autre, l'intervalle me paraît assez considérable pour des pénitents.

Muphti. Nous ne mangeons pas toujours, c'est à différentes reprises.

Prêtre. Bien, bien, cela suffit pour m'expliquer la cherté des vivres pendant votre temps de pénitence. Il y a encore cette différence entre votre jeûne et le nôtre : c'est que les nuits du ramadan sont chez vous des nuits de plaisir, et, pour un grand nombre, des nuits de désordres publics, mais des désordres tels qu'on ne peut

les nommer sans blesser les oreilles de ceux qui craignent Dieu; d'un temps de pénitence vous faites un temps de débauche.

MUPHTI. Hélas! ce n'est que trop vrai pour un grand nombre. Que de fois mon cœur de muphti a gémi de ces désordres! et celui qui a la crainte de Dieu pourrait-il ne pas en gémir?

PRÊTRE. Il y a encore cette différence entre la manière dont vous observez votre ramadan et celle dont nous faisons le nôtre : c'est qu'en intervertissant l'ordre des choses, le jour et la nuit, vous faites de ce mois un mois perdu pour les affaires et le travail. Pendant ce temps, les gens d'affaires, ceux qui sont chargés de rendre la justice, sont inabordables, toujours de mauvaise humeur, incapables de réfléchir. Dieu a fait le jour pour le travail, la nuit pour le repos.

MUPHTI. Cependant la justice se fait aussi pendant le ramadan.

PRÊTRE. Je sais qu'elle se fait, et même d'une manière expéditive.

MUPHTI. Je te comprends : je suis muphti, cela ne me regarde pas; ce que tu dis là est à l'adresse des cadis.

PRÊTRE. Je n'ai personne en vue, je te parle de ce qui se pratique.

MUPHTI. Chez vous, tout le monde est-il obligé de jeûner?

PRÊTRE. Sont dispensés du jeûne : les enfants et les vieillards, les femmes enceintes ou nourrices, les malades et les personnes occupées des travaux incompatibles avec le jeûne; souffrir avec pa-

tience, manger le pain à la sueur de son front, c'est la première pénitence que Dieu a imposée aux enfants d'Adam.

MUPHTI. Sous ce rapport, nous avons l'avantage; nous sommes plus sévères que vous. Chez nous, tout le monde est tenu au jeûne, si ce n'est les voyageurs et les malades, lesquels sont tenus même de jeûner plus tard, les voyageurs après leur voyage, les malades à la guérison.

PRÊTRE. Ce n'est pas la sévérité qui donne l'avantage; la sévérité est un défaut, elle ne peut venir de Dieu; le Clément, le Miséricordieux, en commandant la pénitence à ses créatures, ne veut pas être meurtrier. Dieu est prudent et sage.

MUPHTI. Dieu ne veut pas être meurtrier..... Dieu est prudent et sage..... Pourquoi pendant le carême vous abstenez-vous d'aliments gras? Dieu a créé pour le service de l'homme les troupeaux qui paissent dans les champs, comme les poissons qui nagent dans les mers.

PRÊTRE. Le carême est un temps de pénitence. Laisser les meilleurs aliments pour en prendre de moins bons, c'est un moyen de mortifier les passions, et de nous rendre Dieu propice; c'est par un motif à peu près semblable que vous vous abstenez de vin.

§ II.

MUPHTI. Mais manger des aliments gras, ce n'est pas un péché; tandis que boire du vin, c'est un grand mal auprès de Dieu.

PRÊTRE. Vous ne buvez pas de vin, vous faites

bien; mais boire du vin, ce n'est pas une chose mauvaise en soi.

MUPHTI. Sois donc conséquent. Certains mets, dites-vous, vous sont défendus, et c'est pécher à vous que d'en manger; le vin nous est défendu, et tu dis que le vin n'est pas une chose mauvaise auprès de Dieu.

PRÊTRE. Certains mets nous sont défendus en certains jours; ce n'est pas comme chose mauvaise en soi; mais cette défense nous procure le moyen de faire pénitence. De même le vin vous a été défendu à une certaine époque, non comme chose mauvaise, mais comme chose dangereuse; le vin est dangereux surtout pour les musulmans: tu peux en juger par ceux que tu vois tomber dans la rue en sortant du cabaret. Ces débauchés pèchent; ceux des chrétiens qui boivent avec sobriété ne pèchent pas. Si les musulmans buvaient avec modération, ils ne pécheraient pas non plus.

MUPHTI. Mais tu vas contre les Écritures.

PRÊTRE. C'est vous qui allez contre les Écritures, en disant que le vin est mauvais en soi, et que c'est un péché d'en boire. Le Coran, vous parlant des bienheureux dans le paradis, vous dit: *On leur présentera du vin exquis cacheté, et cacheté avec du musc.* (Sourate *les Fraudeurs*, v. 25.) Et ailleurs: *Autour d'eux* (des bienheureux) *circuleront des enfants éternellement jeunes, avec des gobelets, des aiguières et des coupes remplies d'un vin exquis.* (Sourate *l'Événement*, v. 17, 18.) Si le vin était une chose mauvaise en soi, Dieu

pourrait moins en permettre l'usage dans le ciel que sur la terre.

MUPHTI. Mais si tu avais lu le verset suivant, tu aurais vu que le vin dont il s'agit, ne donne ni maux de tête ni étourdissement. (*Idem*, v. 19.)

PRÊTRE. C'est ce qui prouve contre toi; ce verset te fait remarquer que le vin est défendu, non comme chose mauvaise en soi, mais comme chose dangereuse, parce qu'*il donne des étourdissements*. Le vin ne donne des étourdissements sur la terre qu'à ceux qui en boivent avec excès. Si vous n'êtes pas capables d'en user avec mesure, n'en buvez pas, vous faites bien; beaucoup de chrétiens feraient bien aussi de ne pas en boire. La sagesse et la sobriété plaisent à Dieu.

MUPHTI. Nous sommes convenus, l'autre jour, que les promesses matérielles qui regardent le paradis, sont prises au figuré; pourquoi viens-tu me citer le verset du Coran qui promet du vin aux bienheureux?

PRÊTRE. Cela ne fait rien, la preuve est la même; si le vin était une chose mauvaise en soi, Dieu ne pourrait le prendre comme une figure du bonheur du ciel.

MUPHTI. Je n'y comprends plus rien, tu troubles les choses; je t'attaque sur la terre, tu vas me vaincre dans le ciel, et puis il se trouve que nos promesses se réduisent à des paraboles.

PRÊTRE. Ce n'est pas moi qui suis en contradiction, je ne fais que rapprocher les versets du Coran; à toi, le docteur de la loi, de tirer les conséquences....

MUPHTI. Je te citerai un verset à mon tour, et tu verras ce que le prophète, que la prière de Dieu soit sur lui! pense du vin : *Ils t'interrogeront sur le vin et sur le jeu; dis-leur : Dans l'un et dans l'autre, il y a du mal et des avantages; mais le mal l'emporte sur les avantages.* (Sourate *la Vache*, v. 216.)

PRÊTRE. Le Coran confirme ce que j'ai dit jusqu'ici : si le vin offre des avantages, c'est donc une chose bonne en soi; s'il offre du mal, le mal ne vient pas du vin, mais de l'abus qu'on en fait. Usez du vin avec modération, et il ne vous offrira que des avantages.

Dans cet autre verset du Coran, ne vous est-il pas dit : *Parmi les fruits vous avez le palmier et la vigne, d'où vous retirerez une boisson délicieuse et une nourriture agréable?* (Sourate *l'Abeille*, v. 69.) Enfin comptez-vous pour rien cet autre passage : *Sont condamnables ceux qui, par pure invention de leur esprit, défendent les aliments accordés de Dieu. C'est lui qui a créé les jardins de vignes supportées par des treillis et les vignes sans treillis.* (Sourate *le Bétail*, v. 141, 142.)

MUPHTI. Izi, Izi (c'est assez, c'est assez)! Je viens de faire sur le Coran une méditation très-utile: à mon âge, un peu de vin empêchera ma barbe de blanchir trop vite. Quant aux autres, je dirai, à ceux qui sont sages, qu'ils peuvent en boire, mais avec modération; aux insensés, je dirai de s'en abstenir entièrement; et quand le marabout m'invitera à sa table, j'accepterai son

vin, je mangerai de tous ses mets, excepté la chair de porc.

§ III.

Prêtre. Le muphti me ferait grand plaisir d'accepter tous les jours une place à ma table; et il peut venir tous les jours : jamais ses yeux ne seront blessés par la présence de la chair de porc; je me garderais bien d'en manger. Cette espèce de viande est très-pesante, indigeste, malsaine, dans les pays chauds surtout : c'est pour ce motif que Moïse l'avait défendue aux Israélites dans l'Orient. Moïse était bon médecin. Ainsi vous ne mangez pas de porc, vous faites bien, vous êtes prudents; mais vous n'êtes pas en droit de blâmer ceux des chrétiens qui se sentent assez robustes pour en manger, pourvu qu'ils en usent avec modération; car le Coran te dit que *Jésus, venu pour confirmer le Pentateuque, avait le pouvoir de permettre l'usage de certaines viandes interdites auparavant.* (Sourate, *Famille d'Imran*, v. 44.)

Muphti. Cela m'étonne! Séid Mahomet, que la prière de Dieu soit avec lui! ne devrait pas avoir moins de priviléges que Jésus, et cependant il dit expressément que *les animaux morts, le sang, la chair de porc, tout ce qui a été tué sous l'invocation d'un autre nom que celui de Dieu, les animaux suffoqués, assommés, tués par quelque chute ou d'un coup de corne, ceux qui ont été entamés par une bête féroce, à moins d'être purifiés, ce qui a été immolé aux autels des idoles;* que tout cela est défendu de Dieu. (Sourate *la Table*, v. 4.)

PRÊTRE. Les viandes immolées aux idoles sont immondes et dangereuses pour la religion de ceux qui les mangent; le sang, les animaux suffoqués sont immondes et très-nuisibles à la santé : aussi les apôtres, kalifas de Jésus, ont-ils défendu ces choses, comme la fornication. — Les apôtres connaissaient la volonté de Jésus à cet égard. (*Actes des apôtres*, 15, v. 20.)

Jésus, qui avait le pouvoir de permettre l'usage de certaines choses interdites auparavant, n'a pas défendu la chair de porc : il en a laissé l'usage à la sagesse des hommes; les apôtres ne l'ont pas défendue non plus.

Mahomet a défendu la chair de porc, mais c'est au commencement de ses prédications; rappelle-toi ce qui a été dit lors de son cinquième et dernier pèlerinage à la Mecque :

Aujourd'hui j'ai complété votre religion et mis le comble à mes bienfaits pour vous. Aujourd'hui on vous a permis tout ce qui est bon; la nourriture de ceux qui ont reçu les Écritures est licite pour vous, la vôtre l'est également pour eux. (Sourate *la Table*, v. 5, 7.) Je te prie de me dire si, d'après ce passage, la chair de porc demeure interdite aux musulmans.

MUPHTI. C'est au cinquième pèlerinage; c'est le jour où il complète la religion, que le prophète parle ainsi. Je ne puis tenir un autre langage que le prophète; mais je réfléchirai encore là-dessus. Maintenant j'ai affaire, tu me permettras de prendre congé de toi.

PRÊTRE. Va en paix.

DIALOGUE VI.

ENTRE LE CADI ET LE MUPHTI.

SUJET : Récapitulation du dialogue précédent.

§ I.

CADI. As-tu vu le marabout des chrétiens?

MUPHTI. Je l'ai vu.

CADI. Il me tarde de savoir ce qu'il t'a répondu au sujet de la Trinité.

MUPHTI. Nous n'avons pas encore entamé cette matière.

CADI. Mais pourquoi t'amuses-tu à parler d'autres choses plutôt que de la principale? Depuis que tu vois ce marabout, tu aurais pu le rapprocher de nous, et tu ne lui as pas fait faire un pas.

MUPHTI. Je t'assure que c'était bien mon intention d'aborder la question délicate. Dès ma première parole, je me suis trouvé pris et engagé dans une autre matière; mais, grâce à Dieu, le temps n'est pas perdu; je suis persuadé maintenant que le moyen de rapprocher de nous le marabout, c'est de nous rapprocher de lui.

CADI. Comment veux-tu rapprocher la vérité pure de la vérité altérée? L'or ne sera jamais du fer; le fer ne sera jamais de l'or.

MUPHTI. Cela est vrai; mais deux pièces d'or chargées d'alliage peuvent, en passant par le creuset, faire un bel ensemble, une garde pour l'épée du sultan, un bracelet pour la plus belle de ses femmes. Le marabout m'explique certains points de sa religion ; je m'aperçois que jusque-là je les entendais mal, et je me rapproche de lui. Le marabout me fait apercevoir certains côtés faibles de notre loi, ou de notre manière de l'interpréter, et il se rapproche de nous.

CADI. Des côtés faibles de notre loi !

MUPHTI. Je le dis à toi, non à d'autres. Gloire au Très-Haut! Il sait que je respecte le prophète.

CADI. Vous avez encore parlé des femmes, sans doute ?

MUPHTI. Sur ce point nous pensons comme le marabout, tu le sais. Les chrétiens font leur ramadan. Le sujet de l'entretien a été la différence entre notre ramadan et le leur. Je montrais de l'étonnement de ce que les chrétiens prétendent jeûner en mangeant une fois par jour, deux fois même, s'il le faut ; le marabout m'a répondu que manger le jour ou la nuit, c'est manger.

CADI. Manger le jour ou manger la nuit, c'est en effet une chose indifférente, cela dépend de ce qu'ont arrêté les prophètes. C'est là une question inutile, peu digne du marabout comme du muphti.

MUPHTI. Tu es moins minutieux que je ne croyais.

CADI. Le cadi minutieux!

MUPHTI. Le marabout dit qu'à en juger par la cherté des vivres, nous mangeons plus pendant

notre ramadan que les chrétiens pendant le leur.

CADI. Si nous mangeons davantage, nous buvons moins. A quoi vous amusez-vous?

MUPHTI. Que veux-tu ! je rapporte l'entretien. Le marabout dit qu'en passant la nuit à autre chose qu'au repos, nous nous rendons incapables de bien traiter les affaires pendant le jour.

CADI. Si nous négligeons nos affaires, ce ne sont pas les chrétiens qui viennent nous les faire. Ce que nous ne pouvons faire pendant le ramadan, nous le renvoyons au mois suivant. Ces chrétiens ne savent pas que les musulmans sont plus patients qu'eux ; chez nous, on préfère perdre une affaire que de déranger le cadi, tandis que chez eux le retard est accompagné de murmures et de menaces.

MUPHTI. Le marabout trouve que les nuits de notre ramadan sont des nuits de désordres.

CADI. Les nuits du mois sacré sont des nuits de désordres. Hélas! ceci n'est que trop vrai pour un grand nombre! Je crains que de tels désordres ne nous attirent les châtiments de Sodome et de Gomorrhe. Ce maudit *caracous* (1), par exemple, est une école publique d'obscénités.

§ II.

MUPHTI. Le marabout ne croit pas que ce soit un péché pour nous de boire du vin ; à ce sujet, il m'a cité le verset du Coran qui nous promet

(1) *Caracous*, mot turc. On nomme ainsi une espèce de lanterne magique qu'on représente pendant les nuits du ramadan. Rien de lus immoral.

du vin exquis dans le paradis, du vin qui ne donne pas d'étourdissements. Si le vin était une chose mauvaise auprès de Dieu, dit le marabout, il ne serait pas plus permis dans le ciel que sur la terre. Dans le ciel, il ne donne pas d'étourdissements; pour qu'il n'en donne pas sur la terre, il n'en faut boire qu'avec modération.

CADI. Qu'as-tu répondu ?

MUPHTI. Rien; qu'aurais-tu répondu, toi?

CADI. J'aurais répondu... Continue.

MUPHTI. Le babas, tout en avouant que la chair de porc est très-malsaine, très-indigeste, ne convient pas qu'elle soit interdite aux musulmans; il dit que si, dans le temps, séid Mahomet, que la prière de Dieu soit sur lui! a défendu cette viande, il a levé plus tard la défense par ce verset du Coran : *Aujourd'hui j'ai complété votre religion... aujourd'hui on vous a permis tout ce qui est bon; la nourriture de ceux qui ont reçu les Écritures est licite pour vous, la vôtre l'est également pour eux....*

CADI. Qu'as-tu répondu à cela?

MUPHTI. J'ai répondu que je réfléchirais. Je me réservais de te voir avant de donner une réponse catégorique; que répondrais-tu, toi?

CADI. Je réfléchis.... la question est grave; c'est lors du cinquième pèlerinage à la Mecque, au moment où notre religion a reçu son perfectionnement, que le prophète a entendu et promulgué ce verset; nous ne pouvons aller contre, mais il ne faut jamais répondre au marabout, ni à qui que ce soit : *Je n'en sais rien.* Le musulman ne peut s'avouer ignorant devant un Roumi (Européen).

Il ne faut pas non plus protester contre l'évidence; le défaut de franchise nous ferait plus déshonneur auprès des hommes, et serait plus condamnable auprès de Dieu que l'ignorance.

§ III.

Le livre Assoul-Elfouka nous fournit le moyen de nous en tirer avec honneur.

MUPHTI. C'est heureux! Que la gloire du prophète reste intègre aux yeux de tous les fils d'Adam!

CADI. Dans ce livre on distingue ce qui est de précepte, ce qui est défendu, ce qui est indifférent, ce qui est de conseil positif et ce qui est de conseil négatif.

Ce qui est commandé par la nature, comme adorer Dieu, honorer ses parents, est de précepte de tous les temps.

Ce qui est contre la nature est toujours mauvais, toujours défendu; comme blasphémer le nom de Dieu, maudire ses parents.

Ce qui est de conseil peut devenir de précepte par circonstance; telle chose qui était hier de conseil peut devenir de précepte aujourd'hui, et être demain de conseil. Ainsi Moïse avait défendu l'usage du vin à Aaron et à sa famille. Séid Mahomet, que la prière de Dieu soit sur lui! par le verset 216 de la Vache : *Le vin offre plus de mal que d'avantages*, a donné le conseil de ne pas en boire; mais il n'y a pas de défense.

Ce qui est indifférent peut devenir objet d'une défense, à cause de quelque circonstance de temps ou de lieu; ainsi, la chair de porc a été

défendue par Moïse, et permise par Jésus. Elle a été prohibée par séid Mahomet, qui a levé cette défense au moment où il a parfait la religion. La chair de porc reste objet d'un conseil négatif; mais elle n'est pas défendue : en mange qui veut, la laisse qui n'en veut pas. De même que le chameau est immonde pour les chrétiens, il ne l'est pas pour nous. Le chat est immonde pour la plupart des hommes, il ne l'est pas pour les Persans, qui en mangent. Tout cela dépend des opinions et des usages.

Muphti. Tes paroles sont sages et d'une science élevée; je comprends de plus en plus l'avantage de nous entretenir sur la religion, même avec les chrétiens; nous les comprenons, ils nous comprennent; nous nous comprenons mieux nous-mêmes. Jusqu'ici nous nous trouvons à peu près d'accord avec le marabout et les siens.

Cadi. Nous serions toujours d'accord s'ils avaient la même franchise que nous, s'ils voulaient se défaire de cette grossière erreur d'adorer plusieurs dieux; mais tu verras, quand tu en seras venu à cette question : le marabout ne saura que répondre, et il persistera dans son égarement.

Muphti. Nous le saurons bientôt; je verrai le marabout, et ne manquerai pas d'aborder tout de suite la question.

Cadi. Il me tarde de savoir le résultat; à demain. Reste en paix.

Muphti. Va en paix.

DIALOGUE VII.

ENTRE LE PRÊTRE DES CHRÉTIENS ET LE MUPHTI,
dans la maison du prêtre attenante à l'église.

SUJET : La Trinité. — L'incarnation du Verbe. — La mort de Jésus-Christ. — Le culte des images.

§ I.

MUPHTI. Bonjour, etc.

PRÊTRE. Bonjour, etc.

MUPHTI. Quand j'ai passé devant ton église, la porte était ouverte ; j'ai observé plusieurs choses que je n'ai pas comprises; tu auras la bonté de m'en donner l'explication.

PRÊTRE. Très-volontiers ; tu me feras toujours plaisir de me fournir l'occasion de conférer avec toi sur des choses qui intéressent la gloire de Dieu ; j'aime les hommes graves et sérieux. Qu'as-tu donc remarqué?

MUPHTI. J'ai vu des chrétiens se porter la main au front, aux épaules et sur la poitrine ; que signifient ces signes?

PRÊTRE. Ces chrétiens disaient apparemment la fathha au commencement de leur prière.

MUPHTI. Singulière fathha ! prétendez-vous par là chasser les mouches ou Chitan le lapidé ?

PRÊTRE. Je regrette que le muphti, ordinaire-

ment si grave, ait laissé tomber de sa bouche une parole vaine, légère comme le bourdonnement d'une mouche; qu'il ait été, sans s'en douter, l'écho d'un souffle de Chitan le superbe. Si tu connaissais le mystère de Dieu!

MUPHTI. Mais la fathha se dit ainsi : « Au nom de Dieu, clément et miséricordieux; louange à Dieu, maître de l'univers, le Clément, le Miséricordieux, Souverain au jour du jugement. C'est toi que nous adorons; c'est de toi que nous implorons le secours. Dirige-nous dans le sentier droit, dans le sentier de ceux que tu a comblés de tes bienfaits, non dans le sentier de ceux qui ont encouru ta disgrâce, ni de ceux qui s'égarent (1). »

PRÊTRE. Notre fathha est plus courte et plus simple; nous disons : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, un seul Dieu. »

MUPHTI. Toi aussi, babas, tu dis cette fathha?

PRÊTRE. C'est moi qui l'enseigne aux autres, comment ne la dirais-je pas moi-même?

MUPHTI. C'est dommage! Comment! toi, marabout, tu ne comprends pas que tu commences ta prière par une impiété? Tu associes d'autres dieux au Dieu unique.

PRÊTRE. Je t'entends, et vais te répondre. *Andak àquel* (tu as bonne tête); écoute-moi, et tu comprendras.

(1) C'est la première sourate du Coran. Les musulmans récitent souvent cette formule; c'est par là qu'ils commencent leurs prières et qu'ils recommandent à Dieu leurs principales actions.

MUPHTI. Plaise à Dieu que nous nous comprenions sur ce point comme nous nous sommes compris sur tant d'autres!

PRÊTRE. Vous reconnaissez comme propriétés essentielles en Dieu le principe ou fondement.

MUPHTI. Oui.

PRÊTRE. Le Verbe.

MUPHTI. Oui.

PRÊTRE. L'esprit.

MUPHTI. Oui.

PRÊTRE. Peut-on dire pour cela que vous adorez trois dieux?

MUPHTI. Ce serait une impiété à nous de le faire; ce serait une calomnie atroce de la part de celui qui nous attribuerait cette impiété.

PRÊTRE. Eh bien, ce que vous appelez principe, nous l'appelons père; il y a du rapport entre le mot *principe* et le mot *père*. Ce que vous nommez parole, nous l'appelons aussi parole ou fils, de même que nous pouvons appeler notre parole la fille de l'intelligence. Ce que vous appelez esprit, nous le nommons esprit comme vous.

Au lieu de dire: Au nom du Principe, de la Parole et de l'Esprit, un seul Dieu, nous disons : Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, un seul Dieu.

MUPHTI. Ces mots : *Père, Fils,* vous ne les entendez donc pas d'une manière charnelle?

PRÊTRE. Dieu nous garde d'une telle impiété! Nous l'entendons d'une manière spirituelle. Comme je te l'ai dit, nous employons le mot *père,* au lieu du mot *principe;* le mot *fils,* au lieu du

mot *parole*, pour insinuer que la parole en Dieu naît du principe, comme la parole en nous naît de notre intelligence; et de même que nous appelons notre parole la fille de l'intelligence, de même nous appelons la parole de Dieu fils de Dieu.

MUPHTI. Il est donc vrai que vous n'adorez qu'un Dieu?

PRÊTRE. Celui qui en adorerait plus d'un ne serait pas chrétien.

MUPHTI. Que tu me fais plaisir! (Le muphti baise l'épaule au babas en signe de confraternité) (1).

PRÊTRE. Sachez-le donc bien, toi et les tiens : nous ne mêlons rien en Dieu que ce qu'il y mêle lui-même : le principe, le verbe et l'esprit, que nous appelons le Père, le Fils et le Saint-Esprit, en un seul Dieu.

§ II.

MUPHTI. Croyez-vous, comme nous, que séidna Aïça, fils de Marie, soit l'esprit de Dieu qui a revêtu l'humanité? Moïse s'appelle Parole de Dieu; séidna Aïça, Esprit de Dieu.

PRÊTRE. Ce que tu dis est voisin de la vérité, mais ce n'est pas la vérité. Séidna Aïça est le verbe de Dieu, ce n'est pas l'esprit de Dieu, et en cela le Coran est d'accord avec l'Évangile. Tu lis dans le Coran : « Les anges dirent à Marie : *Dieu t'an-*

(1) L'auteur de cet opuscule a plus d'une fois reçu un tel signe de confraternité de la part des musulmans, à la suite d'entretiens dont ceux-ci ne sont que la reproduction.

nonce son verbe; il se nommera le Messie, Aïça fils de Marie. (Sourate *famille d'Imran,* v. 40.)

Muphti. Le verbe....... cela est vrai. L'Évangile le dit aussi?

Prêtre. Oui, voici en quels termes : « Au commencement était le verbe, et le verbe était en Dieu... Et le verbe s'est fait chair. (*Évangile selon saint Jean,* ch. 1.)

Muphti. *Le verbe s'est fait chair....* C'est la même chose : tant il est vrai que, si nous consultions bien les Écritures, nous marcherions presque dans la même voie. Mais le vulgaire et les fanatiques dénaturent tout; les fables et les préjugés deviennent leur règle; le livre est mis de côté.

Prêtre. Le peuple aime les chemins détournés. Les voyageurs prudents suivent les routes sûres et bien gardées.

Muphti. Avant la fin de la course, les sentiers rentreront dans le grand chemin, s'il plaît à Dieu.

Prêtre. Dieu est clément et miséricordieux. Heureux ceux qui marchent dans le chemin que Dieu a tracé!

Muphti. C'est donc le verbe de Dieu ayant revêtu l'humanité que vous appelez séid Aïça, comme nous, ou fils de Dieu?

Prêtre. Oui, fils de Dieu, non d'une manière charnelle, Dieu n'a ni filles, ni enfants, mais d'une manière spirituelle, comme nous avons vu plus haut; par la même raison que nous pouvons appeler notre parole fille de l'intelligence.

Muphti. J'ai compris, j'ai compris.... Hélas! que de reproches injustes nous vous faisons!

Prêtre. Nous vous en faisons, nous aussi; mais l'erreur n'a qu'un temps, la vérité est éternelle; c'est aux docteurs d'enseigner la vérité, à la tête de guider les membres.

§ III.

Muphti. S'il plaît à Dieu! que pensez-vous de l'erreur des juifs touchant séid Aïça?

Prêtre. De quelle erreur veux-tu parler?

Muphti. Les juifs disent qu'ils ont mis à mort séid Aïça; nous disons qu'il n'est pas mort, mais qu'il a laissé un fantôme à sa place, et s'est élevé en vie dans le ciel.

Prêtre. Tu fais allusion à ce verset du Coran : « Les juifs disent : *Nous avons mis à mort le Messie, Aïça, fils de Marie. Ils ne l'ont point tué, ils ne l'ont point crucifié; un fantôme a été mis à sa place.* » (Sourate *les Femmes*, v. 156.)

Muphti. Précisément.

Prêtre. Si nous avions l'intelligence des livres, nous ne morcellerions pas la vérité, nous la croirions tout entière, et cela nous serait plus avantageux. Les juifs ont moitié tort et moitié raison, les musulmans ont moitié raison et moitié tort.

Muphti. Explique-toi.

Prêtre. Séidna Aïça est le verbe de Dieu ayant pris chair. Les juifs veulent-ils dire qu'ils ont tué le verbe dans séidna Aïça, les juifs ont tort: ils ne l'ont point tué; le verbe de Dieu ne peut mourir. Veulent-ils dire qu'ils ont tué l'humanité, ils disent vrai : ils l'ont tuée réellement.

Vous, voulez-vous dire que les juifs n'ont pas tué le verbe de Dieu, vous dites vrai. Voulez-vous dire qu'ils n'ont pas tué l'humanité, vous avez tort. Nous, nous disons : Séidna Aïça n'est pas mort comme parole de Dieu, et en cela nous croyons comme vous. Il a laissé la nature humaine sur la croix; vous dites qu'il y a laissé un fantôme. Au lieu de fantôme, dites nature humaine, et vous croirez comme nous, et vous serez plus d'accord avec les livres : l'Évangile est exprès là-dessus, et le Coran, si vous l'interprétez conformément à la vérité, ne contredit pas sur ce point l'Évangile.

Mupհti. L'Évangile est le livre de la lumière.

Prêtre. L'Évangile dit que, moins de quarante heures après la mort de séidna Aïça, le verbe reprit la nature humaine, et que quelques jours après, séidna Aïça s'éleva plein de vie dans le ciel, d'où il reviendra pour rendre témoignage aux bons et contre les méchants.

Muphti. Séid Aïça s'est élevé en vie dans le ciel... Il reviendra sur la terre... Nous croyons la même chose. Pour croire comme vous, pour mettre le Coran d'accord avec l'Évangile, nous devrions donc seulement dire que ce que nous appelons fantôme, c'est la nature humaine? La différence n'est pas grande.

Prêtre. Tu dois croire la mort de Jésus-Christ, comme la croient les chrétiens, si tu veux mettre le Coran d'accord avec l'Évangile, et j'ajoute, si tu veux mettre le Coran d'accord avec lui-même.

Muphti. Est-ce que le Coran dit quelque part que séid Aïça soit mort?

PRÊTRE. Dieu dit de Jean : « La paix a été sur lui au jour de sa naissance, la paix sera sur lui au jour de sa mort et au jour de sa résurrection. Reconnais-tu ce verset?

MUPHTI. Naam (oui). Sourate *Marie*, v. 15. Mais le verset s'applique à Jean, fils de Zacharie, et non à Jésus, fils de Marie.

PRÊTRE. Dans la même sourate, v. 34, séidna Aïça a dit : « La paix a été sur moi le jour où je naquis, la paix sera sur moi le jour où je mourrai et le jour où je ressusciterai. » Reconnais-tu ce verset?

MUPHTI. Naam : celui-ci s'applique à Aïça. Que la paix soit avec lui!

PRÊTRE. Dans ce verset comme dans celui qui s'applique à Jean, il est dit : « La paix sera sur moi le jour de ma mort. »

MUPHTI. C'est la même chose.

PRÊTRE. Saint Jean est-il mort?

MUPHTI. Il est mort sur la terre, il vit dans le ciel.

PRÊTRE. Peut-être n'est-il pas mort et qu'un fantôme a été mis à sa place.

MUPHTI. Mais il est écrit de Jean : « La paix sera sur moi le jour de ma mort. » Si Jean n'était pas mort, ces paroles n'auraient pas de sens, et ce qui est écrit, est écrit.

PRÊTRE. Tu raisonnes juste; Jésus a dit aussi : « La paix sera sur moi le jour de ma mort et le jour de ma résurrection. » Où serait la vérité de ces paroles, si Aïça n'était pas mort dans le sens dont nous avons parlé plus haut? Aïça est mort,

rien de plus clair, et d'après le Coran et d'après l'Évangile.

MUPHTI. Ce passage a plus d'une fois jeté des doutes dans mon esprit. J'ai lu des commentaires, ils ne m'ont jamais satisfait.

PRÊTRE. Le meilleur des commentaires, c'est la clarté; le meilleur juge, la bonne foi, la franchise.

MUPHTI. Menget (cela est vrai); tu parles droit et juste.

PRÊTRE. On parle toujours droit et juste quand on prend pour kebla (1) du discours la vérité.

MUPHTI. Mais dis-moi pourquoi Aïça est mort; pourquoi s'est-il laissé tuer par les hommes, lui, parole de Dieu, la force de Dieu?

PRÊTRE. Avant de passer à cette question, il est nécessaire d'en traiter d'autres. Il nous faudra voir ce qui s'est passé au paradis terrestre entre Adam, Ève et Éblis (2); alors tu comprendras ma réponse. Tout ce que je puis te dire pour le moment, c'est que Aïça n'est pas mort par faiblesse, mais bien par amour pour les fils d'Adam.

MUPHTI. Je te comprends : pour arriver à la cime d'un arbre, il faut commencer par le pied; avant de sucer l'orange, il faut percer l'écorce.

PRÊTRE. Pour étudier avec avantage l'astronomie, il faut connaître les mathématiques.

(1) *Kebla*, point vers lequel se tournent les musulmans dans leurs prières; c'est le point qui correspond à la Mecque.

(2) Éblis, nom de l'ange rebelle, qui joue depuis sa révolte le rôle de tentateur. La chute de l'homme est rapportée dans le Coran à peu près comme dans la Bible.

§ IV.

Muphti. J'ai une autre explication à te demander : j'ai vu dans ton église une chose dont on m'avait déjà parlé, mais que j'avais peine à croire; la voyant de mes yeux, j'ai senti mon âme renversée.

Prêtre. Peut-il y avoir dans notre église quelque chose indigne de Dieu? Quel est donc ce prétendu désordre?

Muphti. J'ai vu la croix ; de tous côtés, des statues, des images, et le peuple prosterné vers ces objets : pourquoi cet acte d'idolâtrie?

Prêtre. Quand je passe devant la mosquée, je lis sur le frontispice, sur la porte d'entrée, des versets du Coran ; je vois le Croissant, je vois le peuple prosterné vers une niche que vous appelez *Mihrab* (1). Adorez-vous les versets du Coran? Adorez-vous le Croissant? Adorez-vous le Mihrab?

Muphti. Non, mille fois non; nous nous servons des versets du Coran pour nous rappeler les maximes qu'ils renferment et élever ainsi notre âme vers Dieu. Le Croissant nous rappelle un miracle opéré en faveur de la mission de

(1) Point correspondant à la Mecque. — A Alger, dans la mosquée cédée au culte catholique, mais qui a presque entièrement disparu par la construction de la nouvelle cathédrale, le *Mihrab* devint la niche de la statue de la sainte Vierge, et dans cette niche se trouvait un verset du Coran appliqué à Marie et traduit par M. l'abbé Bargès. Voir *Journal asiatique*, cahier de février 1841, p. 184.

séid Mahomet. Nous nous prosternons devant le Mihrab, afin de nous tourner vers la Mecque, objet de vénération; le prophète l'a ainsi prescrit.

PRÊTRE. Eh bien, l'usage que vous faites de ces signes est celui que nous faisons de nos images. Nous n'adorons pas les images, nous nous en servons pour mieux penser aux objets qu'elles représentent. Les images sont surtout le livre du peuple. Quand quelqu'un voit la Croix, il se rappelle à l'instant la vie et la mort de Jésus-Christ, plus vite que toi et moi, qui lisons l'Évangile.

MUPHTI. C'est ainsi?

PRÊTRE. Ni plus ni moins.

MUPHTI. Je t'assure que tu lèves un grand scandale à mes yeux. J'ai été souvent profondément peiné en entendant les juifs, les musulmans, tourner en dérision la religion de séid Aïça à cause de la Croix et autres signes que vous étalez à nos yeux; moi, je souffrais, mais je me taisais. Maintenant, partout ou j'irai, je dirai que les chrétiens ne sont point idolâtres (1).

(1) C'est littéralement la réponse qu'ont faite à l'auteur deux musulmans, l'un d'Alger, l'autre de Constantine, en 1846, dans un voyage à bord de *la Joséphine*. Le culte extérieur, loin d'imposer aux musulmans, ne fait que les confirmer dans l'idée que nous sommes idolâtres. Il est à regretter que, soit en Afrique, soit en Orient, on n'ait pas imité la loi du secret des premiers siècles de l'Église à l'égard des païens : ne point admettre le musulman aux églises, ne produire aucune croix, aucune image à ses yeux avant d'avoir levé le scandale qu'il y trouve. — Cette réflexion pourra paraître paradoxale, téméraire à quelques-uns, mais pas à ceux qui ont observé de près les musulmans.

Prêtre. Comment peut-on supposer les chrétiens capables de telles erreurs? On avoue que les chrétiens ont du *compas* (1). Eh bien, ils l'ont pour les choses de religion comme pour les choses de la terre. Leur guide, c'est le livre de la lumière; parmi les chrétiens comme parmi les autres, il y en a qui ont le cœur malade, mais leur esprit est trop éclairé pour faire des actes d'idolâtrie.

Muphti. Que veux-tu! quand on ne connaît pas les choses, on croit facilement le mal d'autrui; de plus, les préjugés de l'enfance influent toujours sur nos idées le reste de la vie. Mais, grâce à Dieu, je suis détrompé d'une infinité de faux jugements. Je comprends maintenant que vous n'adorez pas trois dieux, mais un seul Dieu comme nous; que séid Aïça est le verbe de Dieu, non l'esprit; que le verbe de Dieu n'est pas mort, que l'humanité seule est morte. Je comprends que séid Aïça vit dans le ciel, d'où il descendra un jour. Je comprends enfin que vous n'êtes pas adorateurs d'images, mais que vous faites de vos signes le même usage que nous faisons des nôtres. Je te remercie et te laisse en paix.

Prêtre. Va en paix!

(1) Pour dire du jugement.

DIALOGUE VIII.

ENTRE LE MUPHTI ET LE CADI.

SUJET : Récapitulation du dialogue précédent.

§ I.

CADI. Salut, etc.

MUPHTI. Salut, etc.

CADI. Aujourd'hui tu as, s'il plaît à Dieu, des choses intéressantes à m'apprendre. As-tu vu le marabout?

MUPHTI. Je l'ai vu, nous avons parlé fort au long sur les points qui nous scandalisent : la Trinité, la mort de séid Aïça et le culte des images.

CADI. Raconte-moi donc tes questions et ses réponses.

MUPHTI. Mes questions ont été directes et claires; ses réponses m'ont appris qu'avant de juger il faut connaître.

CADI. Est-ce que cette fois-ci encore le marabout a jeté des doutes dans ton esprit?

MUPHTI. Oui, et des doutes très-forts. Je te rapporte ce qui a été dit, et tu me feras tes observations.

CADI. En challah (s'il plaît à Dieu).

MUPHTI. A la question : Pourquoi les chrétiens adorent trois dieux? le marabout m'a répondu que celui qui adorerait plus d'un Dieu, ne serait pas chrétien ; que ce que nous appelons trois

dieux chez eux, ne sont que les *trois propriétés essentielles que nous reconnaissons nous-mêmes en Dieu*, le *Principe*, le *Verbe* et l'*Esprit;* qu'au lieu de dire : Au nom du *Principe*, du *Verbe* et de l'*Esprit, un seul Dieu*, les chrétiens disent : au nom du *Père*, du *Fils* et du *Saint-Esprit, un seul Dieu.*

CADI. Ceci est nouveau. N'allons pas vite, laisse-moi peser chacun de ces mots. Au lieu de *Principe*, dis-tu, les chrétiens disent *Père*... Quel rapport y a-t-il entre ces deux mots... ?

MUPHTI. Ces deux mots renferment l'idée de cause, de fondement ; par exemple, si quelqu'un disait : Le soleil est le principe de ses rayons, ou le père de ses rayons, il voudrait dire que le soleil est la cause, le centre de ses rayons.

CADI. C'est juste. C'est ainsi que séidna Mahomet, que le salut de Dieu soit sur lui ! au commencement de la sourate *Imran*, nomme les principaux versets du Coran la *mère* du livre, pour dire le fondement du livre. Va donc pour le mot *père*, passons outre.

MUPHTI. Viennent les mots *Verbe* et *Fils*.

CADI. Je ne dirai pas comme le vulgaire : Dieu n'a pas de femme, pourquoi lui donner un fils?

MUPHTI. Non, d'après le Coran même, les chrétiens te diraient : La mère de Jésus a eu un fils sans avoir connu de mari.

CADI. D'ailleurs, il ne s'agit pas ici d'une chose charnelle, il s'agit d'une chose spirituelle ; aussi je me contente de te demander quelle relation il y a entre les mots : *Verbe* et *Fils?*

MUPHTI. Le marabout m'a donné une explication qui paraît juste. Il dit que, d'après le Co-

ran même, en Dieu la parole naît du *principe*, comme en nous la *pensée* ou la *parole* vient de notre intelligence; et de même que nous pourrions appeler notre *pensée* ou notre *parole* la fille de notre intelligence, de même les chrétiens appellent le *Verbe* fils de Dieu.

Cadi. Les chrétiens ne sont pas aussi absurdes que je croyais.

Muphti. J'ai fait en moi-même la même réflexion que toi.

Cadi. Que vient-il ensuite?

Muphti. L'*Esprit*. Les chrétiens l'appellent aussi *Esprit*. Ainsi, chez nous, *Principe*, *Verbe*, *Esprit;* chez les chrétiens, *Père*, *Fils*, *Esprit:* c'est la même chose.

Cadi. Cependant le Coran reproche expressément aux chrétiens d'adorer trois dieux : *Ne dites pas trois dieux... car il n'y a qu'un Dieu.* (Sourate *les Femmes*, v. 169.)

Muphti. Ce reproche, il me semble, ne peut pas plus s'adresser aux vrais chrétiens qu'il ne peut s'adresser aux vrais musulmans : comme nous venons de le voir, les chrétiens ne reconnaissent en Dieu, quoique sous des noms différents, que ce que reconnaissent les musulmans. Les chrétiens, comme nous, n'adorent qu'un Dieu. Peut-être que du temps de séidna Mahomet, que la bénédiction de Dieu soit sur lui! il y avait quelque secte de chrétiens qui adorait trois propriétés de Dieu comme trois dieux, et que c'est à cette secte que s'adresse le reproche.

Cadi. Cela doit être, car le Coran (sourate *la Vache*, v. 59) affirme que les chrétiens seront

sauvés, pourvu que leur conduite soit conforme à leur croyance. Il suppose donc que les chrétiens, pris dans le vrai sens, ne sont pas polythéistes, qu'ils croient à l'unité de Dieu, le Coran disant ailleurs : *Dieu ne pardonnera pas le crime de ceux qui lui associent d'autres divinités; il pardonnera tout le reste à qui il voudra; quiconque lui associe d'autres dieux est sur une fausse route, qui l'égare bien loin.* (Sourate *les Femmes*, v. 116.)

MUPHTI. Le Coran dit encore : *Ceux qui croient, juifs, sabéens, chrétiens, et auront pratiqué la vertu, seront exempts de toute crainte, et ne seront pas affligés.* (Sourate *la Vache*, v. 73.) D'après ce passage encore, on voit que les chrétiens sont dans la voie du paradis; tandis que, s'ils associaient d'autres divinités au Dieu unique, ils n'auraient à attendre que le châtiment de Dieu.

CADI. As-tu présent dans ton esprit ce que disent les commentateurs sur le verset précité : *Ne dites pas trois dieux, car il n'y a qu'un Dieu?*

MUPHTI. Les croyants sont unanimes dans la manière d'entendre ce passage; ils le regardent comme la première sentence portée contre les chrétiens. Imbu dès mon enfance de la même doctrine, je n'ai jamais soupçonné que quelque docteur pût être d'une opinion différente.

CADI. C'est une respectable chose que la croyance des fidèles. Cependant nous, docteurs, nous ne devons la prendre pour règle qu'autant qu'elle est fondée sur le livre. Cherche, je te prie, cherche dans ta bibliothèque. La question est importante, traitons-la en hommes consciencieux.

Le muphti ouvre une vieille armoire et parcou-

rant de l'œil ses livres dit : Je trouve de commentateurs Djellal-Eddin-el-Sciouti, Mohammed-Ben-Abd-Allah, Ahamed-Abd-el-Halim et Béidaoui. Voyons d'abord ce que dit Djellal-Eddin. Il transcrit le verset 169 de la sourate *les Femmes : Ne dites pas trois; abstenez-vous de ce langage, car il n'y a qu'un Dieu.* Il transcrit ensuite le verset 82 de la sourate *la Table : Infidèles sont ceux qui disent que Dieu est le troisième de trois*, et donne cette interprétation : *Ne dites pas trois dieux : Dieu, Aïça et sa mère.* Le docteur ajoute : *C'était la croyance d'une secte de chrétiens.*

CADI. Oui, la croyance d'une secte de chrétiens, comme nous disions tout à l'heure, et non de tous les chrétiens. Djellal-Eddin est un grand docteur, mais le sentiment d'un seul ne suffit pas. Consulte les autres.

MUPHTI. Écoute ce que dit sur les mêmes versets Mohammed-Ben-Abd-Allah : *Ils disent : Aïça est Dieu, sa mère est Dieu, et Dieu est Dieu.*

CADI. Voilà déjà deux autorités bien imposantes.

MUPHTI. Voyons Ahamed-Abd-el-Halim. Il donne la même interprétation, et il ajoute : *Cette secte de chrétiens a disparu depuis longtemps.*

CADI. Ceci est péremptoire.

MUPHTI. Passons à Béidaoui. Il cite les versets, et il interprète : *Ne dites pas trois dieux : Dieu, le Messie et Marie.*

CADI. Voilà bien plus qu'il n'en faut. Le reproche d'adorer trois dieux ne s'adresse qu'à une secte de chrétiens qui a disparu depuis longtemps (les Mariemites), comme l'a dit Ahamed-Abd el-Halim.

MUPHTI. Béidaoui ajoute : *Il conste que les chré-*

tiens disent : Un Dieu en trois personnes, le Père, le Fils, le Saint-Esprit. Par *Père*, ils entendent l'*essence;* par *Fils*, ils entendent la *science;* par *Esprit-Saint*, ils entendent la *vie*.

CADI. On dirait que Béidaoui a voulu, par ces paroles, faire amende honorable aux chrétiens de l'injustice de ceux qui étendent à toute la famille chrétienne le reproche qui ne s'adresse qu'à une secte.

MUPHTI. Il faut l'avouer : nous sommes, à l'égard des chrétiens, plus sévères que le Coran. Mais juger contrairement à l'esprit du livre, ce n'est pas le moyen de plaire à Dieu.

CADI. Nous devons avouer bien plus : les musulmans sont moins justes à l'égard des chrétiens que les chrétiens à l'égard des musulmans. A la sourate *l'Étoile*, le prophète adresse ce reproche à une fraction d'Arabes contemporains : *Que pensez-vous de vos divinités, Allat, Aloza, et de Menat, cette autre troisième? Vous voulez pour vous des enfants mâles, et vous donnez à Dieu des filles! Ce partage n'est pas juste.* Ce reproche ne s'adresse qu'à une fraction d'Arabes contemporains du prophète. Les chrétiens ne l'ont jamais appliqué à tous les musulmans. Pourquoi appliquerions-nous à tous les chrétiens un reproche qui ne s'adresse qu'à une secte qui a disparu avec les adorateurs des divinités femelles, Allat, Aloza et Menat?

MUPHTI. Louange à Dieu ! Le jugement du cadi est d'accord avec celui du muphti. Il me semblait bien que le babas avait raison, dans l'explication qu'il m'a donnée, mais je me méfiais de mon jugement ; je le savais si opposé à l'opinion générale !

Cadi. Le muphti et le cadi doivent guider et non suivre le vulgaire; aveugle, l'opinion est sans valeur : le peuple se contente de réciter les versets du Coran sans les peser, sans les comprendre. Quels sont les musulmans qui ont examiné cette question comme nous venons de le faire?

Muphti. C'est juste, et ceux même qui comprennent peut-être la question comme nous la comprenons, n'osent pas faire connaître leur opinion aux autres.

Cadi. Ils s'en garderaient bien, ils seraient regardés comme suspects.

Muphti. Ce système d'espionnage qui règne parmi nous, nuit essentiellement à la vérité: les personnes éclairées, condamnées au silence, sont réduites à jouer le rôle d'hypocrites.

Cadi. C'est indigne de Dieu et des hommes! Quels sont les autres points que tu as traités avec le marabout?

§ II.

Muphti. Nous avons coutume d'appeler séid Moïse, Parole de Dieu; séid Aïça, Esprit de Dieu, et séidna Mahomet, que la prière de Dieu soit sur lui! serviteur de Dieu. Le marabout a relevé ce langage en me disant que séid Moïse est l'envoyé de Dieu, séid Aïça le Verbe de Dieu; que c'est le Verbe, et non l'Esprit de Dieu, qui a pris chair. Il m'a cité à ce sujet le verset du Coran où l'ange annonce expressément à Marie le Verbe de Dieu.

Cadi. Cela ne souffre pas difficulté, le Coran est précis là-dessus. Le marabout aurait pu te citer un autre passage de notre livre plus formel

encore. Le Messie, Aïça, fils de Marie, est l'apôtre de Dieu et *son Verbe qu'il jeta dans Marie.* (Sourate *les Femmes.*)

MUPHTI. Le babas m'a encore cité à ce sujet un passage de l'Évangile : *Au commencement était le Verbe, le Verbe était en Dieu... Et le Verbe s'est fait chair.*

CADI. C'est la même chose. Et que t'a dit le babas touchant la mort de séid Aïça?

MUPHTI. Le marabout m'a donné une explication que je soumets à ton jugement. Répondant à ce verset du Coran : *Les Juifs disent : Nous avons mis à mort le Messie, fils de Marie; ils ne l'ont point tué, ils ne l'ont point crucifié,* le babas a dit qu'en Aïça, Verbe de Dieu fait chair, le Verbe n'est pas mort ; que les juifs ont tort de dire qu'Aïça est mort tout entier, que la nature humaine seule était morte; mais que, moins de quarante heures après, le Verbe avait ranimé la nature humaine, et qu'après quelques jours il s'était élevé triomphant dans le ciel.

CADI. Le marabout t'a dit que séid Aïça, après sa mort, s'est élevé dans le ciel?

MUPHTI. Il me l'a prouvé, le livre de la lumière à la main.

CADI. Ceci jette du jour sur la question et m'explique ce passage du Coran qui a toujours été une énigme pour moi : *Dieu dit à séid Aïça : C'est moi qui te ferai subir la mort. C'est moi qui t'élèverai à moi. C'est moi qui te soustrairai au pouvoir des infidèles* (Sourate *Imran*, v. 48). *Ana-moutoûfika* veut dire, *je te ferai finir par la mort. Ráfaka-elia* (*je t'élèverai à moi*) me semblait con-

tredire le premier membre de la phrase, et de là, la croyance du vulgaire, que séid Aïça n'est pas mort. La manière dont l'entendent les chrétiens concilie tout. Séid Aïça est mort, et puis Dieu l'a ressuscité et l'a appelé à lui, jusqu'au jour de la résurrection.

Muphti. Le marabout m'a cité en faveur de sa croyance cet autre verset du Coran, où Aïça dit : *La paix a été sur moi le jour où je naquis, la paix sera sur moi le jour de ma mort et le jour de ma résurrection.*

Cadi. Quoi de plus clair? La même chose a été dite de Jean ; on n'a jamais mis de doute sur la mort de Jean, pourquoi en mettre sur la mort d'Aïça? Voilà encore la croyance des musulmans en désaccord avec le livre. Et une croyance qui n'est pas fondée sur le livre est sans fondement.

Muphti. Comment a pu s'établir cette croyance en désaccord avec le livre?

Cadi. Quelque docteur de la loi l'aura ainsi expliqué en haine contre les chrétiens; le peuple, la plupart des savants même font comme les oies : ils se suivent les uns les autres sans examiner. Du reste, nous avons des commentateurs sincères, comme Wahhaïa et ses disciples, qui n'ont pu expliquer ces passages sans avouer que séid Aïça était mort, mais pendant trois heures seulement. Les chrétiens et l'Évangile disent pendant quarante heures; un peu plus, un peu moins longtemps ne fait rien à la question. Les juifs disent que séid Aïça est mort; les chrétiens, qui avaient intérêt à le nier, disent qu'il est mort; le Coran le dit aussi pour ceux qui veulent comprendre; de

grands commentateurs l'entendent ainsi, comment pourrions-nous en douter?

MUPHTI. Tu as raison; certainement tu n'en demandes pas davantage dans les jugements pour établir une preuve juridique.

CADI. Hélas, non!

MUPHTI. Je m'attendais à ce que le marabout m'apporterait en sa faveur une raison, laquelle, il semble, serait plus forte que les autres.

CADI. Quelle est cette raison?

MUPHTI. Pourquoi appelons-nous Jérusalem *la ville sainte?* parce qu'elle renferme le tombeau d'Aïça. Bien plus: de tous temps, les musulmans ont fait payer un tribut aux chrétiens qui veulent entrer dans l'église du Saint-Sépulcre.

CADI. Voilà encore une preuve historique, une preuve permanente, dont le marabout aurait pu tirer grand parti. Si séid Aïça n'est pas mort, aurait pu dire le babas, les musulmans entretiennent les chrétiens dans un acte continuel de superstition et d'idolâtrie, ils sacrifient la vérité au mensonge. Oui, et ceci je l'ajoute de moi-même, nier la mort et la résurrection de séid Aïça, c'est vouloir que les clefs du Saint-Sépulcre servent à ouvrir les portes de l'enfer aux Turcs qui font la garde des saints lieux. Mais on ne comprend pas.

§ III.

MUPHTI. J'ai demandé au marabout pourquoi les chrétiens adorent la Croix et les images.

CADI. Que t'a-t-il répondu? ceci est un peu plus difficile.

MUPHTI. Ce n'est pas du tout ce que nous pen-

sions. Le marabout m'a répondu que les chrétiens n'adorent point les images, qu'ils s'en servent seulement pour penser plus facilement à l'objet qu'elles représentent, de même que dans nos mosquées, dit-il, nous plaçons des versets du Coran et le Croissant, non pour adorer ces signes, mais pour exciter en nous les sentiments religieux.

Cadi. Vraiment, c'est comme cela?

Muphti. Comme cela, ni plus ni moins.

Cadi. Je te l'avoue, il m'a toujours paru un peu étonnant que les chrétiens, qui ont tant de *compas* pour le reste des choses, fussent ignorants en matière de religion au point d'adorer du bois ; du reste, ce que nous avons traité tout à l'heure nous dispensait de toucher cette question. Non, les chrétiens ne peuvent être ni polythéistes ni idolâtres.

Muphti. Il faut convenir que les musulmans sont dans une erreur bien grossière et commettent une grande injustice à l'égard des chrétiens, en les comprenant au nombre des idolâtres.

Cadi. Dieu est clément et miséricordieux. Excuse, le devoir m'appelle chez moi. Penses-tu voir encore le marabout?

Muphti. Je l'espère. Je suis même comme certain qu'il me rendra la visite que je lui ai faite.

Cadi. Si je savais le jour et l'heure, je me transporterais chez toi. Je suis désireux de connaître cet homme et de causer avec lui.

Muphti. C'est chose facile; quand le marabout sera entré chez moi, j'enverrai quelqu'un pour t'en prévenir.

Cadi. Tu me ferais plaisir. Reste en paix.

Muphti. Va en paix!

DIALOGUE IX.

ENTRE LE PRÊTRE CHRÉTIEN, LE MUPHTI ET LE CADI.

SUJET : L'Évangile au-dessus du Coran, Jésus-Christ au-dessus de Mahomet, de l'aveu même du Coran. — Napoléon a autant de titres que Mahomet à être appelé prophète. — Rien ne prouve que Mahomet ait eu une mission divine. — Il n'a pas fait de miracles. — Les chrétiens n'ont pas fait disparaître le passage où l'on prétend que se trouve prédite la mission de Mahomet. — Le muphti et le cadi espèrent convertir le prêtre ; réponses de celui-ci.

§ I.

MUPHTI. Louange à Dieu ! nous ne sommes pas dans les ténèbres ; les astres brillent dans ma maison.

CADI. Fasse Dieu que ces astres brillent d'un éclat de plus en plus pur !

PRÊTRE. Fasse le ciel qu'ils imitent le plus beau et le plus bienfaisant des astres, qui féconde la nature en même temps qu'il l'éclaire !

CADI. Il en serait ainsi si nous empruntions la lumière à un foyer commun.

MUPHTI. Prends garde, babas, le cadi veut faire de toi un musulman.

PRÊTRE. Le cadi parle juste. Dieu avait formé

un seul peuple. Les hommes ont divisé ce que Dieu avait uni; mais ils n'ont pu éteindre le foyer de ce que nous appelons, vous et moi, le livre de la lumière.

Cadi. Oui, mais ce livre n'éclaire que les croyants, et pas de vrais croyants, si ce n'est les musulmans.

Prêtre. Louange à Dieu! ta doctrine est la mienne.

Cadi. Tu es donc musulman?

Prêtre. Grâce à Dieu, je l'ai déjà dit au muphti, je suis musulman; tous les chrétiens le sont, et nul ne peut se dire vrai chrétien s'il n'est musulman.

Cadi. Tu nous apprends là une chose nouvelle!

Prêtre. Tant de choses sont appelées nouvelles, tandis qu'elles sont fort anciennes; l'Amérique est appelée nouveau monde, et nos ancêtres l'avaient connue; mais elle avait été oubliée. Bien des connaissances que nous appelons nouvelles aujourd'hui, n'étaient pas nouvelles à Salomon; pour Dieu rien n'est nouveau, parce qu'il n'oublie rien, et Dieu nous défend d'oublier le livre de la lumière.

Muphti. Est-ce que l'Évangile dit que les chrétiens soient musulmans?

Prêtre. L'Évangile le dit, le Coran le dit.

Cadi. Quelque Évangile et quelque Coran falsifiés par les chrétiens.

Prêtre. Le chrétien ne falsifie pas les livres, il les étudie avec respect, et avec l'aide de Dieu il cherche à les comprendre. Vous êtes les doc-

teurs de la loi, Messieurs, j'ai lieu de m'étonner que vous suscitiez des difficultés sur un point aussi simple : ouvrez le Coran et lisez.

Muphti. Quelle sourate?

Prêtre. *Imran*, verset 45.

Muphti. J'y suis : *Aïça s'aperçut de l'infidélité des Juifs, il s'écria : Qui me secondera dans la cause de Dieu? C'est nous, dirent les apôtres, qui seconderons Dieu* (1). *Nous croyons en lui, et tu témoigneras que nous sommes musulmans* (résignés à la volonté de Dieu).

Cadi. *Musulmans*... Cela est vrai!... je l'entends et j'ai peine à le croire; ce mot avait entièrement échappé à mon attention.

Muphti. Moi, je le vois, et j'ai peine à en croire à mes yeux.

Prêtre. Ce n'est pas moi qui ai écrit ce mot; ce ne sont pas non plus les chrétiens. Ce Coran est le vôtre... Les apôtres étaient *musulmans* : eh bien, la foi des apôtres est la nôtre.

Cadi. Pour être bon musulman, il ne suffit pas de l'être comme les apôtres. Il faut de plus avoir la croyance d'Abraham, de Moïse, de David et des prophètes.

Prêtre. Séid Mahomet se faisait gloire de professer la foi des apôtres; le cadi fait injure à son prophète, et à pure perte, car, pour les chrétiens, Abraham est le père des croyants; la Taourat (2),

(1) Ce verset du Coran renferme l'aveu que les apôtres reconnaissent Jésus-Christ pour Dieu.

(2) Pentateuque.

livre de Moïse, le Zabour (1), livre de David, les prophètes (2) et l'Évangile ne font pour les chrétiens qu'un seul livre. L'Évangile confirme les premiers. Le Coran le dit.

MUPHTI. Tu ne connais pas d'autre livre qui confirme l'Évangile et les premiers?

PRÊTRE. Je n'en connais pas et ne peux en connaître. Il n'y en a pas, et il ne peut y en avoir. Ce qui confirme, n'a pas besoin d'être confirmé. Le sceau du sultan ne réclame pas le sceau de ses ministres. Séid Aïça est la parole de Dieu. L'Évangile en est le sceau.

CADI. Nous honorons bien l'*Esprit* de Dieu, Aïça, fils de Marie; mais séidna Mahomet, serviteur de Dieu, est au-dessus de lui.

PRÊTRE. Je ne prétends pas changer votre croyance. La vraie croyance vient de Dieu. Mais, puisque nous parlons, je suis en droit de vous dire : Pesez vos paroles, et vous les rétracterez si vous y donnez un sens. Vous honorez, dites-vous, Aïça, que vous voulez appeler *Esprit* de Dieu; mais vous mettez au-dessus de lui séid Mahomet, serviteur de Dieu. L'Esprit de Dieu doit être au-dessus du serviteur. L'âme, qui commande, est plus que le corps, qui obéit.

MUPHTI. Le cadi, en disant *Esprit*, a voulu s'en tenir au langage du vulgaire; voilà pourquoi ta réponse pèse dans la balance; mais, disant comme le

(1) Les Psaumes.

(2) Les musulmans disent que les livres des prophètes sont perdus. — Les livres qu'ils admettent comme inspirés sont le Pentateuque, les Psaumes, l'Évangile et le Coran.

livre, nous te parlerons le langage de Dieu : *Dieu a élevé les prophètes les uns au-dessus des autres, et les plus grands sont ceux à qui Dieu a parlé.* (*La Vache*, v. 254.)

PRÊTRE. Vous prétendez m'attaquer avec le livre, c'est le livre à la main que je réponds. D'après le Coran, séid Aïça est le Verbe de Dieu ; mais le Verbe de Dieu est plus que celui à qui Dieu a parlé; pesez donc vos paroles, Messieurs, comprenez le livre. Dieu ne dit pas d'absurdités.

CADI. Le Verbe de Dieu est plus que celui à qui Dieu a parlé... La réponse pèse.

MUPHTI. Pour tout concilier, nous pouvons dire : Aïça est appelé Parole de Dieu, parce que Dieu lui a parlé, de même qu'il a parlé plus tard à Mahomet, et alors séid Aïça et séid Mahomet, que le salut de Dieu soit sur eux! se trouveront égaux.

PRÊTRE. *Subhanou!* (loin de nous ce qui ne peut intéresser la gloire de Dieu). Puisque nous prenons le livre pour juge, parlons comme le livre, et le Coran dit non-seulement que Dieu a parlé à Aïça, mais qu'il a *jeté son Verbe éternel dans le sein de Marie, où il a pris chair.* (Sourate *les Femmes*, v. 169.)

Aïça, c'est donc le Verbe éternel dans le sein de Marie, le Verbe éternel parlant au berceau, instruisant sur la montagne, apaisant les tempêtes; le Verbe éternel rendant la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds; le Verbe éternel commandant à la mort, le Verbe éternel s'élevant triomphant dans le ciel, le Verbe éternel au

grand jour du jugement, où tant de visages pâliront. Qu'y a-t-il donc de commun entre Aïça et tout autre prophète?

Cadi. O babas!

Muphti. Sahit (bravo)!

§ II.

Cadi. Tu penses donc mal de séidna Mahomet, que la bénédiction de Dieu soit sur lui! C'est cependant un grand prophète aussi.

Prêtre. Messieurs, loin de moi la pensée d'offenser personne; mais vous me demandez la vérité, je ne puis répondre par le mensonge. Séid Mahomet était un grand homme; séid Napoléon était un grand homme, séid Napoléon n'était pas prophète.

Muphti. Ne sais-tu pas que les armes de séidna Mahomet, rapides comme le vent, brillantes comme l'éclair, terribles comme la foudre, ont fait trembler la terre sur ses bases, en ont soumis une immense partie à la puissance du Croissant?

Prêtre. Séid Mahomet a soumis quelques peuplades de l'Arabie, ses kalifes ont fait le reste dans la suite des temps. Séid Napoléon a soumis, lui seul et en moins de temps, plus de peuples que Mahomet et les kalifes ensemble. Séid Napoléon était un grand guerrier, séid Napoléon n'était pas prophète.

Cadi. Séid Napoléon n'était pas envoyé comme prophète; séid Mahomet était envoyé comme tel.

Prêtre. Séid Napoléon n'était pas envoyé comme prophète, et il ne s'est pas dit prophète; séid Napoléon a été sage; séid Mahomet s'est dit prophète, et il n'a rien fait pour le prouver.

Muphti. Séidna Mahomet a établi la religion de l'Islam.

Prêtre. La religion de l'Islam existait longtemps avant que séid Mahomet fût formé dans le sein de sa mère, nous l'avons déjà vu : séid Abraham suivait l'Islam, séid Moïse suivait l'Islam, séid David, séid Salomon suivaient l'Islam, les chrétiens suivaient l'Islam; séid Mahomet a fait connaître un certain Islam aux idolâtres de l'Arabie, il faut lui en tenir compte; mais il est loin d'avoir ajouté quelque chose de mieux à l'Islam. Napoléon a rétabli dans certains pays la religion de séid Aïça, véritable Islam; Napoléon n'était pas prophète et ne s'est pas dit prophète; Napoléon a été sage, il savait qu'il n'avait aucun des signes qui doivent accompagner un prophète.

§ III.

Cadi. Quels sont donc les signes d'un prophète?

Prêtre. Un chaouch (ambassadeur), pour prouver qu'il est envoyé du sultan, montre le firman de son maître; un prophète, chaouch de Dieu, doit donner des signes qui soient évidemment le firman de Dieu.

Moïse a donné de tels signes. A sa voix, la mer, séparant ses ondes, ouvre un libre passage

aux enfants d'Israël, et engloutit l'armée de Pharaon. (Coran, sourate *la Vache*, v. 27.)

A sa voix le rocher se fend, il en jaillit une source abondante. (*Ibid.*, v. 57.) A sa prière, une nourriture délicieuse tombe du ciel; un nuage bienfaisant plane sur la tête des enfants d'Israël, tour à tour immense pavillon protégeant contre l'ardeur du soleil, et colonne de feu dirigeant à travers les ténèbres de la nuit. (*Ibid.*, v. 34.)

Aïça a donné de tels signes. Il parle, et le paralytique se redresse, et l'aveugle voit, et le sourd entend, et le mort ressuscite. (Sourate *Famille d'Imran*, v. 43.) Où sont les signes que séid Mahomet a donnés?

Cadi. Séidna Mahomet, que la bénédiction et le salut de Dieu soient sur lui! a déclaré qu'il ne venait pas pour faire des miracles. *Ils disent : Si au moins des miracles lui étaient accordés de la part de son Seigneur. Réponds-leur : Les miracles sont au pouvoir de Dieu, et moi, je ne suis qu'un envoyé chargé d'avertir clairement.* (Sourate *l'Araignée*, v. 49.)

Prêtre. Séid Napoléon aurait pu dire, comme séid Mahomet, qu'il n'était pas venu faire des miracles, qu'il était cependant prophète. Certains l'auraient cru, les autres ne l'auraient pas cru, Napoléon n'a pas voulu se donner pour ce qu'il n'était pas, Napoléon a été sage.

Muphti. Mais séid Mahomet a fait des miracles.

Prêtre. Quels sont ces miracles?

Muphti. Les voyages aériens pendant une nuit, l'un du temple de la Mecque au temple de Jéru-

salem, l'autre au travers des sept cieux jusqu'au trône de Dieu.

PRÊTRE. C'est apparemment l'ange Gabriel qui a ainsi transporté le prophète?

MUPHTI. Oui, et il s'est servi pour cet office d'Alborak, monture ailée, qui avait la figure de la femme, le corps du cheval et la queue du paon.

PRÊTRE. Quelque chose de mystérieux devait être caché sous ce bel ensemble. C'était peut-être la figure du Coran?

MUPHTI. Je n'en sais rien.

PRÊTRE. Y a-t-il des témoins de ce fait?

MUPHTI. Non, il a eu lieu pendant la nuit; mais séidna Mahomet l'insinue, et la Sonna le rapporte.

PRÊTRE. Je respecte votre pieuse croyance, mais les chrétiens ne croient jamais un fait démenti par l'histoire; et Moaviah, compagnon inséparable de séid Mahomet, calife plus tard, a nié formellement ce fait; Aïcha, femme de Mahomet, a nié que son époux eût découché durant la fameuse nuit. Le témoignage de deux personnes intimes de Mahomet a du poids contre l'existence d'un fait dont personne n'a été témoin. Avant d'alléguer un miracle en faveur d'un prophète, il faut que le fait soit à l'abri de toute contestation; et celui-ci, les vôtres mêmes le contestent.

MUPHTI. Au reste, le miracle du voyage nocturne ne nous est pas nécessaire, nous en avons un autre plus parlant: séidna Mahomet a fendu la lune; la Sonna le rapporte. (Le cadi laisse apercevoir un mouvement d'impatience.)

Prêtre. De l'aveu du cadi, séid Mahomet a déclaré dans le Coran qu'il n'avait point mission pour faire des miracles. Les auteurs de la Sonna font mentir Mahomet; c'est qu'ils mentent eux-mêmes. Aussi le savant El-Bédaoui est-il de l'opinion de ceux qui croient que ce mot *la lune se fend* (sourate *la Lune*, v. 1) désigne, non un miracle accompli, mais un signe qui accompagnera le jugement dernier.

Cadi. Subhanou (loin du prophète tout outrage)! Je m'en tiens plutôt à séidna Mahomet qu'aux auteurs de la Sonna: le prophète a déclaré, au nom de Dieu, qu'il n'avait point le pouvoir de faire des miracles. D'ailleurs la preuve des miracles n'était pas nécessaire, il avait d'autres signes de sa mission divine. Séidna Mahomet était prédit par les prophètes; mais les chrétiens, en altérant les Écritures, ont fait disparaître le passage où il était parlé de lui.

§ IV.

Prêtre. C'est le cadi qui fait l'objection, je m'en réjouis, parce qu'il a assez de jugement pour comprendre la réponse : est-ce avant Mahomet, est-ce après Mahomet que les chrétiens ont fait disparaître le passage? Qui l'a fait disparaître?

Cadi. Je n'en sais rien. Je n'ai pas vos Écritures entre les mains, pour être au courant des changements que vous avez faits, ni de l'époque où vous les avez faits.

Prêtre. Si vous n'êtes pas au courant de nos

Écritures, pourquoi dites-vous que nous les altérons, ou que nous les avons altérées? Accuser sans prouver, c'est se déclarer coupable.

Muphti. Nous répétons ce que tout le monde dit.

Prêtre. Apprenez à vous méfier des préjugés du vulgaire. Écoutez, et vous resterez convaincus qu'une telle altération a été impossible. Je vous le demande, Messieurs, si quelqu'un voulait aujourd'hui altérer le Coran, faire disparaître, par exemple, la Fathha, ou les passages qui regardent Aïça, Marie, le pourrait-il sans qu'on s'en aperçût bientôt, et sans qu'il y eût réclamation?

Cadi. Non, et celui-là serait maudit.

Prêtre. Les partisans d'Ali auraient-ils pu le faire?

Cadi. Non, les sectateurs d'Omar se seraient écriés, et ils se sont récriés en effet.

Prêtre. Les sectateurs d'Omar auraient-ils pu le faire?

Muphti. Les partisans d'Ali n'auraient pas manqué de réclamer.

Prêtre. Eh bien, chez nous, ce serait la même difficulté; elle serait encore plus grande. Dès le commencement, nous avons eu des sectes en nemies les unes des autres. Avant séid Mahomet, les sabelliens étaient nos ennemis; les ariens étaient nos ennemis; les nestoriens, les eutychéens étaient nos ennemis; ils n'ont pas pu altérer les Écritures, sans que nous nous soyons récriés; nous n'avons pu les falsifier, ils auraient réclamé contre nous.

Depuis séid Mahomet, les Grecs se sont séparés de nous, les protestants se sont séparés de nous, ils n'ont pu faire disparaître un seul verset à notre insu, et sans réclamation de notre part; nous n'aurions pu altérer non plus un seul verset, sans qu'ils eussent déclaré notre fraude; bien plus, personne ne peut interpréter un seul mot d'une manière contraire à l'orthodoxie sans être dévoilé à l'instant, et sans encourir l'anathème. C'est en ce sens que les divisions en matière de religion tournent à la gloire de Dieu; elles sont une garantie pour l'intégrité des Écritures.

MUPHTI. L'altération des Écritures est impossible chez nous, qui transcrivons le Coran nous-mêmes; mais elle ne l'est pas chez vous, qui vous servez de l'imprimerie.

PRÊTRE. Messieurs, laissez donc vos préjugés au vulgaire; que le cadi et le muphti fassent usage de leur raison, et ils devront convenir que l'imprimerie est la plus puissante garantie contre l'altération des Écritures; que, si la fraude est possible, c'est dans l'écriture privée. Quand vous copiez le Coran, êtes-vous sûrs de copier fidèlement? N'est-il jamais arrivé au cadi de corriger l'écriture du muphti? au muphti de corriger celle du cadi? Cependant, Messieurs, vous avez la connaissance du livre, vous faites un travail consciencieux. Savez-vous, au contraire, si ceux qui écrivent à Constantinople, en Perse, à Bagdad, à la Mecque, ont la même science et la même droiture d'intention que vous? Vous ne savez pas même ce qu'écrit votre voisin.

Nous, au contraire, grâce à l'imprimerie, nous connaissons ce qui s'écrit sur la surface du globe. S'il paraît un ouvrage inexact, il ne tarde pas à être signalé comme tel, et ne prend jamais rang parmi les livres orthodoxes. Méfiez-vous donc des préjugés, laissez-les à ceux qui ne peuvent comprendre.

Cadi. Il faut avouer qu'il est difficile d'introduire un changement dans votre livre.

Prêtre. *Difficile* n'est pas le mot; faites usage de votre raison, et vous direz *impossible*, impossible, du moins, que l'altération passe inaperçue.

D'ailleurs, si un prophète était promis après séid Aïça, il le serait pour l'avantage des chrétiens comme pour celui de tout autre peuple. C'est ainsi que séid Aïça était promis après Moïse, pour les Juifs comme pour les autres nations. Quel motif aurait donc pu porter les chrétiens à faire disparaître ou altérer une telle promesse? Serait-ce leur attachement pour séid Aïça? Étrange manière de témoigner leur amour à leur maître, que de contredire ce qu'il aurait approuvé ou enseigné lui-même! Moïse et les disciples de Moïse, les prophètes et les disciples des prophètes se sont bien gardés de faire disparaître les versets qui promettaient le Messie, Aïça, qui devait venir pour le bien de tous, comme le complément de tous les prophètes.

Les chrétiens auraient-ils fait disparaître la promesse de séid Mahomet par pure malice contre la vérité? On n'a jamais vu un peuple s'entendre, du moins sans aucune apparence d'intérêt, pour

consommer sciemment un forfait. Cependant tous les chrétiens, tous les juifs même, ont nié et nient qu'il ait été question de séid Mahomet dans les Écritures. Si quelques chrétiens ont abandonné la Croix pour le Croissant, ce n'a jamais été par conviction, mais toujours par crainte, ou par suite des persécutions, ou par quelque autre motif humain; l'histoire est là pour rendre témoignage.

§ V.

CADI. Je n'ai, en effet, jamais vu un chrétien devenir bon musulman; ceux que j'ai vu admettre parmi nous, n'ont su que déshonorer la religion du prophète, et nous ont trahis quand l'occasion s'en est présentée.

MUPHTI. C'est bien d'eux qu'il est écrit : *Ils cherchent à tromper Dieu et ceux qui croient; mais ils ne trompent qu'eux-mêmes, et ils ne comprennent pas.* (Sourate *la Vache*, v. 8.)

PRÊTRE. *Ils ont acheté l'erreur avec la monnaie de la vérité, mais leur trafic ne leur a point profité.* (Sourate *la Vache*, v. 15.)

CADI. Si le babas embrasse la religion de séid Mahomet, il le fera avec conviction, et alors le changement lui sera profitable.

PRÊTRE. Le cadi me permettra de lui faire observer qu'il emploie un mot inexact : c'est le mot *changement*; il faut dire *complément*. Il ne faut jamais conseiller, à quelqu'un qui a la connaissance de Dieu, de changer de religion; mais on fait bien de le porter à *compléter* celle qu'il pro-

fesse, si elle est imparfaite. Je m'explique : vous avez vu que, parmi les chrétiens, il y a diverses sectes à côté des catholiques. Quand un membre de ces sectes passe ou revient à la religion telle que séid Aïça l'a établie, il ne change pas de religion, mais il *complète* celle qu'il professait, dans laquelle il a reconnu un vide. Si, ensuite, il passait de la vérité à l'erreur, ou à la vérité altérée, alors ce serait changer de religion. Faisons maintenant l'application à l'islamisme : vous avez vu que chrétiens, juifs, mahométans, nous sommes tous musulmans, tous nous professons et pratiquons plus ou moins bien la religion des prophètes, de Moïse et d'Abraham, que la paix de Dieu soit sur eux! d'Abraham, appelé le premier des croyants, le premier des musulmans. Mais séid Abraham, séid David et les prophètes n'avaient que commencé d'enseigner l'Islam; séid Aïça, parole de Dieu, séid Aïça, établissant le Pentateuque sur des bases inébranlables (moussadiquan), ne change pas la religion des prophètes; il y met le *complément* par le livre de la lumière, l'Évangile, dépôt du véritable Islam. Eh bien! ceux d'entre les enfants d'Israël, disciples d'Abraham, de Moïse et des prophètes, qui ont adopté le livre de la lumière, ont-ils changé de religion? Non, ils ont *complété* celle de Moïse et des prophètes.

Séid Mahomet, en venant instruire les idolâtres de l'Arabie, a-t-il enseigné un commencement d'Islam, à peu près comme avaient fait Moïse et les prophètes? ou a-t-il enseigné un Islam plus parfait que celui de Aïça, le *confirmateur* de pro-

phètes (moussadiquan)? ceci serait une dérogation à la marche de Dieu et de la nature, qui vont par degré à la perfection, et ne commencent jamais par ce qui doit être le *complément*. Mais enfin, si l'Islam prêché par séid Mahomet était plus parfait que celui de séidna Aïça, en passant de l'Évangile au Coran, comme le cadi semble me le conseiller, je ne changerais pas de religion, je *compléterais* celle où je suis né; de même, si l'Islam de l'Évangile, le livre qui éclaire, reste supérieur à celui du Coran, celui d'entre vous qui passerait à l'Islam de l'Évangile, ne changerait pas de religion, il *compléterait* celle où il est né.

Muphti. Le cadi avait raison de dire que, si le babas se range parmi nous, il le fera avec connaissance de cause, avec conviction; il ne nous trompera pas comme ont fait tant de chiens de chrétiens.

Prêtre. Le vrai chrétien est fidèle à Dieu comme le chien à son maître; c'est à ce seul titre qu'il mérite la qualification de *chien;* et vous m'honorerez, Messieurs, en me comptant parmi les *chiens*.

Cadi. Mais, à ce compte, nous devons revendiquer le nom pour nous.

Prêtre. Libre à vous, Messieurs, de le porter à d'autres titres; mais je n'ai encore pu m'apercevoir que vous le méritiez au titre d'une fidélité agréable à Dieu, c'est-à-dire d'une fidélité éclairée, basée sur la conviction; c'est impossible!

Muphti. Nous n'avons pas de conviction! Je me ferais couper la tête pour notre prophète.

Prêtre. Le bédouin de la montagne et le *hammel* des rues (portefaix) se feraient aussi couper la tête, et en cela ils seraient dignes d'éloges; c'est le meilleur raisonnement de ceux qui n'ont pas de tête. Mais le muphti et le cadi, pour honorer le prophète, doivent le montrer les preuves à la main, sous peine de se déclarer les faux *ansars* (auxiliaires) d'un faux prophète. Oui, Messieurs, vous ne savez pas le tort que vous faites à votre cause, en la défendant sans armes: quoique je sois avec conviction dans l'Islam de séid Aïça, si vous m'aviez démontré que celui de séid Mahomet est mieux fondé, déjà je serais des vôtres. Vous voyez que je ne refuse pas d'examiner, de peser vos preuves; mais je n'en trouve aucune qui ait la moindre consistance; ce sont des fantômes échappant à la main qui veut palper, s'évanouissant devant l'œil qui les regarde en face.

Vous dites que séid Mahomet est un prophète envoyé de Dieu; mais nul signe, firman de Dieu, qui accompagne sa mission; vous dites qu'il a été annoncé par les autres prophètes, par séid Aïça lui-même, et nous cherchons en vain le passage renfermant cette prétendue promesse; vous dites que les chrétiens ont fait disparaître ce verset, et si vous avez réfléchi, ou plutôt si vous n'avez pas mis un bandeau sur vos yeux, vous avez vu l'injustice, pour ne pas dire l'absurdité d'une telle assertion. Jusqu'ici je ne vois donc, dans séid Mahomet, que le Napoléon de son siècle; je dis trop: Napoléon n'était pas prophète, et ne s'est pas dit prophète; Napoléon a été vrai et sage.

Cadi. Babas, nous le voyons clairement, tu penses mal de séid Mahomet.

Prêtre. J'admire son génie.

Muphti. Son génie!

Prêtre. Oui, Messieurs; et quand je prononce ce mot, l'ombre de Mahomet applaudit que je lui reconnaisse un titre qu'il a mérité pour toujours, comme elle s'apitoie quand vous répétez le nom de prophète, qu'il n'a voulu emprunter que pour un temps.

Cadi. Subahnou! (Dieu écarte l'outrage!)

Muphti. Subahnou! Chitan des enfers, les sept cieux en ont frémi!

Prêtre. De grâce, Messieurs, calmez-vous; honorez séid Mahomet comme je l'honore.

Muphti. Tu le maudis; et tu oses dire...!

Prêtre. Je le vois, Messieurs, vous n'êtes pas assez calmes pour discuter. Je n'ajoute qu'un mot, et le Coran me le fournit: Séid Aïça, *ceux-là seuls feront partie de la famille des Écritures qui croiront en lui avant leur mort, et auxquels il rendra témoignage au jour de la résurrection*. (Sourate *les Femmes*, v. 157.)

Au Coran, ajoutez le témoignage des grands commentateurs, vous verrez que le règne de séid Aïça doit s'établir après celui de Mahomet sur toute la terre, et c'est Mahomet qui l'a dit. Il a déclaré que séid Aïça était la parole de Dieu, le complément des prophètes; il annonce que séid Aïça doit venir après lui pour compléter l'œuvre de Dieu. Et vous voulez que séid Mahomet ait voulu être honoré comme le sceau des prophètes!

— Il y aurait contradiction; non, le fils d'Abd-Allah n'a voulu emprunter le nom que d'un prophète intermédiaire, pour retirer son peuple de l'idolâtrie, lui faire faire un pas dans la vérité, en laissant à Aïça, qui avait complété le Pentateuque, le soin de compléter le Coran, en faisant briller aux yeux de tout le monde l'Islam du livre de la lumière. Oui, ô Mahomet! j'admire ton génie, et en cela je t'honore.

Muphti. Nous aurions encore beaucoup de choses à dire pour prouver la mission divine de séid Mahomet; mais le temps nous manque, c'est l'heure de la prière.

Prêtre. Je serais désolé de vous déranger, Messieurs; la prière est si agréable à Dieu! Allez à la prière; je me retire, moi aussi, pour prier. Mais si vous voulez bien me faire connaître quelque preuve en faveur de la mission divine de séid Mahomet, je serai heureux de vous entendre.

Muphti. A demain à la même heure.

Prêtre. Bien. Restez en paix.

Cadi. Va en paix et ne manque pas de revenir; tu verras que le cadi et le muphti trouvent des preuves quand ils ont le temps d'en chercher.

Prêtre. En Challah.

DIALOGUE X.

ENTRE LE PRÊTRE, LE MUPHTI ET LE CADI.

SUJET : Examen du passage de l'Évangile par lequel les musulmans prétendent que Mahomet a été promis. — Le titre de *Glorieux*, que les musulmans donnent au personnage prédit, ne peut s'appliquer à Mahomet; — ni sa naissance, ni sa conduite, ni ses enseignements ne justifient ce titre.

§ I.

Compliments faits, le cadi tirant une feuille de papier où il avait écrit des notes : Ia babas, dit-il, hier nous t'avons donné de la peine inutilement; nous avons dit que les chrétiens avaient fait disparaître le verset de l'Évangile où séid Mahomet est promis comme envoyé de Dieu. Tu nous as prouvé au long qu'une telle altération dans les saintes Écritures était impossible; c'est qu'en effet le verset existe. Ahmet-Effendi, notre grand historien sacré, le rapporte, et je l'ai trouvé conforme dans l'Évangile selon saint Jean, ch. 16. Aïça, que le salut de Dieu soit sur lui! dit à ses apôtres : *Maintenant je retourne à celui qui m'a envoyé; et personne d'entre vous ne demande : Où vas-tu ? — Mais parce que je vous ai dit ces cho-*

ses, la tristesse s'est emparée de vos âmes. — Je vous dis la vérité : il vous est avantageux que je m'en aille; car si je ne m'en allais pas, le Périclyt ne viendrait pas à vous; tandis que, si je m'en vais, je vous l'enverrai, et lorsque cet esprit de vérité sera venu, il vous fera comprendre toute vérité.

Dans ce passage, le personnage promis est appelé *périclytos*, mot grec qui veut dire *glorieux; Mahomet* (1) signifie aussi en arabe *glorieux*, rapprochement sensible entre la promesse et l'accomplissement.

PRÊTRE. Très-sensible.

MUPHTI. Le babas ne connaît pas toutes les ressources des musulmans.

PRÊTRE. Il a le plaisir de les apprendre. Avez-vous quelque chose à ajouter?

CADI. La victoire reste à nous; nous n'avons plus à combattre.

PRÊTRE. Écoutez, comme j'ai écouté. D'abord dans le passage de l'Évangile que vous m'avez cité, il y a *paraclétos*, ce qui veut dire *consolateur*, et non pas *périclytos*, glorieux. Mais va pour *périclytos;* le passage de l'Évangile promet un personnage qui doit venir du vivant des apôtres. *Vous êtes tristes... vous ne comprenez pas*, dit *Aïça; je vous enverrai le périclytos qui vous consolera et vous fera comprendre toute vérité.* Il devait venir du vivant des apôtres, et séid Maho-

(1) *Périclytos* signifie *très-célèbre*, et *Mohammed* signifie *louable*. Comme on voit, l'arabe n'est pas la traduction exacte du grec, car on peut être louable, sans être pour cela très-célèbre.

met n'est venu que cinq cent cinquante ans après; le *rapprochement devient un peu moins sensible.*

Mahomet, dites-vous, veut dire *glorieux;* plusieurs personnes ont porté ce nom avant votre prophète, plusieurs l'ont porté depuis sans être pour cela bien célèbres; de ce que votre prophète porte le nom de *glorieux*, il ne s'ensuit pas qu'il le soit. Il faut donc chercher ailleurs le titre à ce nom *glorieux*. Je vous prie, Messieurs, de vouloir me l'assigner.

Cadi. Mais tout dans séid Mahomet est gloire et éclat. Tel que le soleil, qui paraît sur l'horizon pour dissiper les ténèbres et promener ses rayons dorés, bientôt flots de lumière, sur l'immensité de la nature, séid Mahomet, le sceau des prophètes, est venu épurer toutes les religions et les faire briller du pur éclat de la vérité. Sa généalogie, comme il le dit lui-même, *au livre des fleurs*, est la plus belle des généalogies; sa conduite, le modèle de l'homme parfait; ses enseignements, les plus beaux des enseignements.

§ II.

Prêtre. Comme le soleil a ses taches, peut-être en examinant bien à travers tant de flots de lumière, découvrirons-nous que séid Mahomet a les siennes.

D'abord le cadi me parle de sa généalogie comme de la plus belle des généalogies. Que séid Mahomet descende de Kaktan (Jectan de la Genèse, ch. x, v. 30) ou d'Ismaël, les deux souches des

Arabes, depuis plus de deux mille huit cents ans, ses aïeux étaient idolâtres; la tribu des Koraïchites, à laquelle appartenait séid Mahomet, bien que moins arriérée que les autres par suite des relations de son commerce, n'était pas exempte d'idolâtrie; séid Mahomet lui-même a fait des actes d'idolâtrie; il a adoré la *pierre noire.*

A côté de cette généalogie, placez celle du Messie-Aïça : — Aïça, comme homme, a pour mère la vierge Marie, issue d'aïeux croyant tous au Dieu unique; Marie était, pur sang, fille d'Abraham, le père des croyants. Comme homme encore, Aïça a pour père l'Esprit de Dieu, qui a fécondé d'un souffle les entrailles de Marie (le Coran vous le dit).

Comme verbe de Dieu, son origine se perd dans l'éternité. Au *commencement était le verbe.....* et le *verbe s'est fait chair;* vous l'avez vu. — Laquelle des deux généalogies est la plus glorieuse?

§ III.

Vous dites que séid Mahomet mérite le titre de glorieux par la pureté de sa conduite, que sa vie est le modèle de l'homme parfait. Séid Mahomet n'a pas été très-sévère envers les autres; il leur a promis quatre femmes et autant de concubines qu'ils en voudraient; il a été moins sévère envers lui-même, il a eu quinze femmes légitimes(1) et un grand nombre de concubines. Jusqu'ici je ne trouve pas un

(1) Voir Azar et Assamaïl.

brillant éclat de pureté, et, soit dit en passant, ni de justice ni de sagesse de législateur. Son premier devoir était d'observer la loi qu'il dictait, de ne pas dépasser les limites qu'il posait aux autres.

MUPHTI. En sa qualité de prophète, séid Mahomet, que la bénédiction de Dieu soit sur lui! avait des priviléges que n'ont pas le reste des hommes.

PRÊTRE. Les priviléges que Dieu accorde à un prophète, c'est d'être plus saint que ceux qu'il doit instruire et édifier.

MUPHTI. Mendjet (cela est juste).

CADI. Dieu dit expressément (sourate *les Confédérés*, v. 49) qu'il est permis au prophète d'épouser les femmes qu'il voudra; que c'est une prérogative qu'il n'accorde pas aux autres croyants.

PRÊTRE. Nous l'avons dit: ce ne sont pas des priviléges de libertinage que Dieu accorde à ses prophètes. Au contenu de ce verset, vous pouvez en reconnaître l'origine.

MUPHTI. Nous verrons ce qu'en disent les commentateurs.

CADI. Ce serait du temps perdu... (Ouara) c'est dur.

PRÊTRE. Ce n'est pas tout. La conduite peu édifiante du prophète excitait les murmures du public. Séid Mahomet, pour imposer le respect envers sa personne, fait intervenir cet autre verset qu'il suppose: *Dieu et les anges sont propices au prophète; croyants, prononcez son nom avec salutation.* (Ibid., 56.) De là l'usage parmi vous de ne

jamais prononcer le nom de séid Mahomet sans ajouter : *Que la bénédiction et le salut de Dieu soient sur lui!*

Muphti. Oh! oh! babas.

Le cadi réfléchit.

Prêtre. Ce n'est pas tout : comme les femmes elles-mêmes manifestaient leur mauvaise humeur, et exprimaient la crainte de voir leur nombre s'accroître indéfiniment, séid Mahomet, pour les rassurer, fit descendre du ciel un verset contradictoire au verset 49 (*ibid.*) : *Il ne t'est pas permis de prendre d'autres femmes, ni d'échanger celles que tu as contre d'autres, quand bien même leur beauté te charmerait.* (Ibid., 52.)

Ce n'est pas tout : séid Mahomet, pour comprimer le mécontentement de ses femmes, leur ôter toute ressource de pouvoir penser à d'autres, leur enlever même le droit de divorce, imagina ce verset : *O croyants, n'entrez point sans permission dans la maison du prophète; rendez-vous-y lorsque vous y aurez été invités; sortez après le repas, ne prolongez pas vos entretiens, vous l'offenseriez ; il rougirait de vous le dire, mais Dieu ne rougit pas de la vérité. N'épousez jamais ses femmes, veuves ou répudiées. Ce serait grave aux yeux de Dieu.* (Ibid., 53.) Peut-être, Messieurs, comprendrez-vous.

Le cadi et le muphti se regardent l'un l'autre, ne sachant que répondre.

Prêtre. Admirons encore la vertu et la véracité de séid Mahomet : étant allé un jour chez Zeid, son fils adoptif, il fut épris de la beauté

de la femme de ce dernier. Quand Zeid rentra chez lui, son épouse lui raconta la visite du pieux prophète et les sentiments qu'il avait manifestés; Zeid crut sage de céder sa femme à son bienfaiteur, et s'empressa de la répudier. Séid Mahomet, en épousant la femme d'un fils adoptif, est allé contre l'usage qui avait force de loi. Le peuple murmure; mais comme la révélation est à ses ordres, il réclame du ciel un verset pour imposer silence : *Tu cachais dans ton cœur ce que Dieu devait mettre au grand jour; il était cependant plus juste de craindre Dieu; mais une fois que Zeid a pris le parti de répudier sa femme, nous l'avons unie à toi par le mariage, afin que ce ne soit pas un crime pour les croyants d'épouser les femmes de leurs fils adoptifs, après leur répudiation. Ce que Dieu décide s'accomplit.* (Ibid., 37.)

CADI. Mais si nous suivions ton raisonnement, à quoi se réduirait notre Coran; tu le supposes venir de l'homme, et de l'homme passionné, et nullement de Dieu.

PRÊTRE. Je ne suppose rien; je dis ce qui est, ce que vous lisez aussi bien que moi. Je n'ai pas la responsabilité des conséquences.

MUPHTI. Mais à part les passages que tu viens de citer, je n'en vois pas d'autres auxquels la faiblesse des fils d'Adam ait présidé.

PRÊTRE. Passons à la sourate *la Défense,* et admirons la révélation des premiers versets. Les avez-vous présents?

MUPHTI. Oui. *O prophète! pourquoi défends-tu ce que Dieu a permis?... Dieu est clément et misé-*

ricordieux; il vous a permis de délier vos serments. Dieu est prudent et sage (v. 12).

Prêtre. Savez-vous à quels serments ces versets font allusion?

Cadi. Je vais te le dire. Séidna Mahomet avait passé avec Marie la Copte une nuit qui était réservée à Hafsa. Celle-ci s'en plaignit amèrement au prophète, qui lui *jura* de rompre avec Marie. Les deux versets furent révélés au prophète pour le délier de son *serment*.

Prêtre. D'après ce que tu dis, votre prophète aurait encore écouté ses faiblesses; Dieu serait intervenu dans ses tripotages de femmes; est-ce digne de Dieu? Il serait intervenu, non pour rétablir l'ordre, mais pour favoriser les faiblesses du *glorieux* prophète, au mépris de la chose la plus sacrée, la foi des serments! Non, vous ne le croyez pas.

Mupnti. *Dieu est prudent et sage* : ce sont les paroles qui terminent le verset révélé; ce doit être aussi là toute notre réponse.

Prêtre. *Subhanou!* (Loin de Dieu tout blasphème!)

La prétendue révélation prête à Dieu une petitesse, une folie; enfin, la coopération au mal. Invoquer la sagesse de Dieu pour justifier cet outrage, c'est vouloir justifier une impiété par une impiété. Et de tels versets viendraient de Dieu! Comprendrez-vous enfin?

Cadi. C'est assez, c'est assez.

Muphti. Le cadi ne veut pas commettre une impolitesse, il suppose que le babas a tout dit.

Prêtre. Le Coran, dans ses cent vingt-deux sourates, a six mille quatre cent soixante-seize versets; et nous n'en avons parcouru que quelques-uns. Que ne reste-t-il pas à dire! Continuons si vous voulez bien. Passons aux versets 4, 5 de la même sourate. Vous n'avez pas oublié la conduite de Hafsa dans le mécontentement dont nous avons parlé plus haut; elle fit part de ses peines de ménage à Aïcha, autre femme de séid Mahomet. Le prophète apprit par Aïcha l'indiscrétion de Hafsa. Il fallut donc une révélation pour arrêter le caquet de ces femmes; la voici : *Un jour le prophète communiqua certains secrets à une de ses femmes; celle-ci en fit part à une autre. Diéu le fit savoir au prophète..... et quand le prophète reprocha à cette femme son indiscrétion, elle lui demanda : Qui t'a instruit de cela? C'est le savant, celui qui sait tout, répondit le prophète. Si vous revenez à Dieu* (s'adressant à Hafsa et à Aïcha), *car vos cœurs ont dévié, Dieu vous pardonnera; mais si vous complotez toutes deux contre le prophète, vous saurez que Dieu est son protecteur; que l'ange Gabriel, que tout être juste parmi les croyants et les génies lui prêteront assistance.* (V. 3 et 4.)

Jugez, Messieurs, de la révélation..... Mais ne soyez pas scandalisés de la réponse à Hafsa, *C'est le savant, celui qui sait tout.* Ce n'est là qu'un tout petit mensonge du prophète. D'ailleurs, vous le voyez bien, l'ange Gabriel, tous les anges sont à son service. Le Borak, à la tête de femme, au corps de cheval, à la queue de paon, ne lui fera

jamais défaut; Mahomet peut monter au ciel comme il l'a fait autrefois, et de là vous dicter des versets bien plus étranges encore.

Cadi. C'est assez.

Muphti. Assez, babas, assez.

Prêtre. Messieurs, vous êtes les deux hommes les plus sérieux que j'aie connus parmi les vôtres; la vérité cependant, je m'en aperçois, vous choque. Libre donc à vous de pardonner à séid Mahomet ses faiblesses et ses mensonges, libre à vous de le vénérer comme prophète. Mais ne me dites plus que séid Mahomet mérite le titre de *glorieux* par la pureté de sa conduite et la sublimité de ses enseignements. Ne dites plus que, semblable au soleil, séid Mahomet a fait reluire la religion d'Abraham, de Moïse, la faisant briller d'un plus pur éclat. Le soleil récrée et vivifie ce qui est triste, éclaire ce qu'il y a de moins pur, sans rien perdre de la pureté de ses rayons, parce que son centre est feu et lumière. Telle a été la prérogative de l'Évangile, le livre de la lumière, parce que le centre d'où il émane est le verbe de Dieu, la lumière éternelle. L'Islam du Coran, après l'Islam de l'Évangile, c'est le souffle impur du simoun, flétrissant les fleurs de l'oranger et de l'olivier, que l'haleine du doux zéphyr avait fait éclore. Le Coran, pas plus que le *simoun*, ne peut être un don du ciel.

Muphti. Quel est donc ce personnage auquel s'applique le titre de *glorieux*, périclytos en grec, Mahomet en arabe?

Un derviche (1), qui accompagnait le cadi, se lève, et prenant la parole : « Messieurs, dit-il, avant d'aller plus loin, vous me permettrez de placer une observation qui nous intéresse tous. Il y a longtemps que nous sommes ici ; et le muphti n'a pas encore pensé à nous faire servir le café. A mon avis, la plus belle dissertation *sans pipe et sans café est un aliment sans sel.* (On rit, et à l'instant le café est servi.)

A la fin du déjeuner, le derviche s'assied à côté du prêtre, avec lequel il engage conversation ; le muphti et le cadi, placés à quelque distance, écoutent.

(1) Les derviches (mot qui veut dire pauvre ; il est synonyme de fakir) forment comme une caste d'anachorètes, parmi lesquels on voit des hommes respectables ; mais la plupart font les visionnaires et les extravagants. Dans le nombre il se trouve de bons vivants, quelquefois esprits forts et frondeurs. Tel est le derviche en scène.

DIALOGUE XI.

ENTRE LE PRÊTRE DES CHRÉTIENS ET LE DERVICHE.

Sujet : Mahomet a-t-il fait quelque bien ? — Le Coran à côté de l'Évangile. — L'un affranchit l'esclave, l'autre le maintient dans la servitude. — L'Évangile principe d'ordre et de bonheur pour la famille et la société. — Le Coran principe rétrograde. — Lequel des deux livres donne une plus haute idée de Dieu ? — Mahomet confondu parmi les pseudo-prophètes.

§ I.

Derviche. Évidemment, babas, tu penses mal de séidna Mahomet.

Prêtre. Moi, mal penser de séid Mahomet! Plût à Dieu que tout musulman l'honorât comme je l'honore. La vraie manière d'honorer quelqu'un, c'est de lui reconnaître tout son mérite, mais rien de plus; lui prêter ce qui ne lui appartient pas, c'est lui préparer le ridicule et la confusion. Je te demande, derviche, peut-on donner sans dérision au premier venu le turban de chérif (1)?

(1) Chérif veut dire noble. Portent ce nom ceux qu'on suppose descendre de Mahomet par Fatima. Ils portent le turban vert. Ils sont regardés comme nobles, dans quelque rang de la société qu'ils se trouvent. Leur personne est comme inviolable. Malheur à celui qui frapperait un chérif.

Derviche. Non: cet honneur est réservé aux parents du prophète.

Prêtre. Serait-ce honorer le muphti ou le cadi que de leur prêter le titre d'*émir-el-moumenin* (commandeur des croyants)?

Derviche. Non, ce nom n'appartient qu'au grand sultan de Stamboul (Constantinople). Et quel est donc le titre que tu reconnais à séidna Mahomet?

Prêtre. Je l'ai déjà dit : séid Mahomet est un grand homme; il a fait des œuvres d'un grand homme. L'Arabie était habitée par diverses peuplades ennemies les unes des autres; Mahomet les réunit sous un même drapeau : c'est là une grande chose. La plupart de ces peuples restaient encore courbés devant des idoles; séid Mahomet, instruit dans ses relations de commerce avec les chrétiens et les juifs sur l'unité de Dieu, l'a fait connaître à ces idolâtres: c'est là un bienfait. Des sectes de chrétiens qui, par suite des troubles du Nord, avaient cherché un asile en Arabie, séparées de l'autorité qui éclaire et dirige, avaient oublié la pureté de l'Évangile, et mêlaient à leur culte des actes d'idolâtrie; séid Mahomet les a arrêtées sur le penchant de cette ruine morale, et leur a posé pour point d'arrêt l'unité de Dieu : c'est peut-être là un bienfait.

Derviche. A la bonne heure; l'inspiration du prophète n'est donc pas le souffle du simoun?

Prêtre. Le simoun, qui pèse sur les poumons, est préférable à l'absence d'air, qui asphyxie. De même, la croyance des peuples dont nous parlons,

bien qu'imparfaite, est préférable à l'idolâtrie, état de mort.

Mais ce que séid Mahomet a retranché de l'Évangile, ce qu'il y a ajouté, c'est le ravage du souffle qui lèse la prunelle de l'œil, y infiltrant la poussière brûlante du Sahara.

DERVICHE. A t'entendre, Mahomet et ses sectateurs auraient l'âme aussi noire que la peau des domestiques qui viennent de nous servir.

§ II.

PRÊTRE. De quels pays sont ces domestiques? Sont-ce des Ourgleas?

DERVICHE. Non, Ourgla (1) est sur la frontière du désert : aussi la couleur des habitants tient le milieu entre le noir et le blanc. Ceux-ci viennent de Bornou ou de Tombouctou; ce sont des esclaves que le muphti a achetés.

PRÊTRE. Acheter des hommes! Est-ce que ce trafic est licite parmi vous?

DERVICHE. Très-licite; le Coran le permet.

PRÊTRE. Ces gens-là sont-ils heureux?

(1) Les habitants d'Ourgla peuvent être une émigration de l'ancienne Héraclée, dont on voit encore les ruines dans la partie est de la régence de Tunis. Les Ourgleas ont certaines mœurs qu'on dirait des restes de tradition d'un peuple civilisé. Dans les villes étrangères où ils se trouvent en nombre suffisant, ils choisissent un cheik qu'ils regardent comme leur souverain, et se regardent comme solidaires les uns des autres. Le cheik répond de ceux qu'il place comme domestiques ou ouvriers. Ils font à tour de rôle la garde pendant la nuit; malgré cette vigilance, si quelqu'un est volé, c'est la masse qui l'indemnise.

Derviche. Ils ne sont pas trop mal.

Prêtre. Le derviche consentirait-il à partager leur sort?

Derviche. Tetmeskhar alia (te moques-tu de moi)! Je suis pauvre, mais je suis libre. Sans crainte, sans remords, avec simplicité, je marche toujours dans ma liberté, et pour une âme comme la mienne, tout, jusqu'à l'air que je respire, serait pesant dans l'esclavage. Quant à ces *bihim* (bêtes de somme), c'est différent, ça ne sent rien.

Prêtre. Je t'admire, ô derviche; le sentiment de l'homme se trouve en toi, et l'esclavage n'est que l'expression de l'avilissement de l'âme chez le maître comme chez l'esclave. Séid Aïça le faisait bien comprendre. Quand il est descendu sur la terre, les nations faisaient le trafic de l'homme, les marchés étaient couverts d'esclaves comme de bêtes de somme. Aïça, passant par là, s'adressant au maître, tenait à peu près ce langage : Fils de l'homme, discerne ce qui est devant toi; le chameau, le bœuf et l'âne sont créés pour ton service; mais cette file d'êtres enchaînés sont tes frères; respecte-les, aime-les. S'adressant à l'esclave : Fils de l'homme, relève la tête, regarde le ciel; là, ta patrie, là, ton Dieu qui t'a créé à son image; connais et respecte ta dignité, et à la place d'un maître tu trouveras un père. Et les chaînes tombaient, et il n'y avait plus ni maîtres ni esclaves : c'étaient des frères.

Derviche. Aussi Séidna (notre prince) va, dit-on, abolir l'esclavage.

Prêtre. Honneur à votre prince; il va défendre ce que le prophète n'aurait jamais dû permettre.

Derviche. Il y a cependant des chrétiens qui font aussi le trafic des esclaves.

Prêtre. Ces chrétiens vont contre l'esprit de l'Évangile. Je ne fais pas le panégyrique de ces chrétiens, je ne fais que celui de l'Évangile.

Derviche. Je comprends.

§ III.

Prêtre. Et cette négresse qui vient de nous apporter des *halouats* (douceurs), est-ce aussi une esclave?

Derviche. Non; mais sa condition est pire que celle de l'esclave. Cette pauvre diablesse, après quelques années de mariage, a été mise à la porte par son mari; ne trouvant pas à se remarier, et n'ayant pas un chez soi, elle a prié le muphti de la recevoir comme servante.

Prêtre. N'a-t-elle pas quelque fils pour lui servir de bâton de vieillesse?

Derviche. Elle avait deux garçons; mais, privés de bons exemples et abandonnés à eux-mêmes, ces jeunes gens sont devenus de mauvais sujets. L'un a été pendu, et l'autre est à la *carraca* (galères). Elle avait aussi une fille; tout cela a mal tourné.

Prêtre. Voilà les effets du divorce permis par le saint Alcoran. S'il est vrai que la louve soit quelquefois abandonnée par le mâle, il lui reste au moins un gîte et de la pâture pour elle et ses petits. Mais l'épouse chassée du lit nuptial! que de

désordres dans un seul! A ce sujet un fait se réveille dans ma mémoire : un jour, comme je traversais une ville musulmane, j'entendis des cris déchirants : c'étaient les cris d'une femme étendue sous le bâton, et l'on me dit que cette femme subissait la plus douce peine qu'on pût lui infliger. Et cette femme n'était pas tout à fait coupable : jamais son cœur n'avait été formé à la vertu ; elle avait été délaissée par celui que Dieu lui avait donné pour protecteur. Je me rappelai alors les paroles de séidna Aïça au sujet d'une femme semblable qu'on voulait lapider : *Que celui qui se sent innocent jette la première pierre.* Et puis, s'adressant à l'adultère : *Personne n'ose te condamner; moi non plus, je ne te condamnerai pas.* Et le sang ne fut pas versé, et les membres ne furent pas mutilés, et le cœur fut guéri. Aïça n'aimait pas à punir le crime; il se plaisait à le pardonner, il enseignait à le prévenir. L'unité et l'indissolubilité dans l'union conjugale, telle est la base qu'il a posée de la vertu et le bonheur de la famille. Séid Mahomet, en dérogeant à cette double loi, a ouvert la porte à tous les désordres, aux cruautés. C'est le *souffle qui flétrit.* Que la femme du Coran est à plaindre à côté de celle de l'Évangile!

§ IV.

DERVICHE. Le prophète s'est moins occupé de la créature que du créateur. Dieu! jamais livre n'en a donné une idée plus grande que le Coran, et jamais peuple n'a mieux honoré que les

musulmans les quatre-vingt-dix-neuf attributs de Dieu.

PRÊTRE. Vous prétendez honorer les quatre-vingt-dix-neuf attributs de Dieu, et vous dénaturez les quatre-vingt-dix-huit. Vous dites : le *clément*, le *miséricordieux*, et vous lui faites reproduire la loi de fer : *œil pour œil*, *dent pour dent*, *sang pour sang*, après la charité et la miséricorde de l'Évangile. Vous dites : le *très-saint*, et vous lui faites dicter des versets pour favoriser la passion du prophète. Vous dites : le *grand*, le *sublime*, et vous le faites intervenir à une querelle de femmes, non pour rétablir l'ordre, mais pour duper les unes et favoriser les autres. Vous dites : le *sage*, et vous lui faites envoyer un prophète sans mandat, et cela pour substituer, à celui qui était le sceau des prophètes, un prophète qui doit être remplacé à son tour par le premier; pour substituer à la pureté, à la beauté de l'Évangile, des houris; à la liberté, les chaînes de l'esclavage; à la charité prêchée à l'égard de tous, guerre aux infidèles. Vous dites : un Dieu *sage*, et vous mettez sur son compte toutes les contradictions du Coran; vous lui prêtez des absurdités.

Non, le Dieu *grand* et *sublime*, ce n'est pas celui du Coran; c'est celui qui a renfermé en deux mots son essence et ses attributs : *Je suis celui qui est.* Le Dieu volé à Moïse n'a pas gagné en passant par la bouche de Mahomet.

Le Dieu *clément* et *miséricordieux*, ce n'est pas le Dieu du Coran; c'est celui de l'Évangile; celui-ci est de plus *compatissant* : parlant au pauvre et à

toutes les souffrances : *Venez à moi, vous tous qui avez quelque peine, et je vous soulagerai. Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés; heureux ceux qui ont faim, car ils seront rassasiés; heureux ceux qui ont soif, car ils seront désaltérés.*

A côté de ces paroles, derviche, place le glacial *mectoub* de l'Alcoran, et dis à celui qui est en proie à la douleur : Patience, *mectoub* (c'est écrit); au pauvre étendu sur le fumier : Dévore ta misère, *c'est écrit;* à cette mère éplorée sur le cercueil d'un époux ou sur le tombeau de ses enfants : Sèche tes larmes : *c'est écrit;* à celui qui est jeté dans un noir cachot : Le verrou se ferme sur toi, *c'est écrit;* quand le bourreau viendra, le cordon fatal à la main : Tends le cou, *mectoub* (c'est écrit)!

§ V.

Derviche. Quoi qu'il en soit du Coran, tu ne m'ôteras pas de la tête l'idée que séidna Mahomet l'ait reçu du ciel par l'entremise de l'ange Gabriel.

Prêtre. Libre à toi d'accepter comme inspiré un livre contradictoire dans ses versets, de prêter à Dieu des inconséquences; libre à toi de croire le premier venu qui se dit prophète, sans donner aucune preuve. Mais alors le derviche et les musulmans n'échapperont pas au reproche de ne pas reconnaître comme prophètes tant de personnages qui ont paru, les uns avant séid Mahomet, les autres après, se disant inspirés comme

lui, mais sans donner des preuves, firman de Dieu.

DERVICHE. Tu fais allusion à Moïse et à Aïça; mais nous croyons à leur mission, et leurs signes sont clairs comme le jour.

PRÊTRE. Laissons Moïse et Aïça: leur mission ne laisse de doute à personne. Mais avant séid Mahomet, Osiris, premier législateur de Massar (Égypte), s'est dit inspiré. De l'autre côté de la Méditerranée, Minos, Lycurgue, Solon, Zaleucus en Grèce, Numa à Rome, ont donné leurs lois comme inspirées du ciel; le peuple l'a cru; les personnes de bon sens ne l'ont pas cru, parce qu'on ne voyait pas de firman; pourquoi vous, musulmans, ne mettez-vous pas ces personnages au nombre des prophètes?

DERVICHE. Minos et les autres sont des noms nouveaux pour moi; je ne sais pas de qui tu me parles.

PRÊTRE. Si Omar, après la conquête de l'Égypte, n'avait pas fait brûler la bibliothèque d'Alexandrie (1), tu pourrais lire dans vos bibliothèques les livres qui parlent des grands législateurs et de leurs ruses; mais vous ne connaissez que le Coran : voilà pourquoi vous croyez sans examen, sans comparaison, sans preuve, tout ce qu'il avance. Ce n'est pas sans motifs qu'Omar, pour justifier l'arrêt de destruction, répondit : *Si ces ouvrages ne contiennent que ce qui est dans le Co-*

(1) Cette bibliothèque renfermait, dit-on, cinq cent mille volumes.

ran, ils nous sont inutiles; s'ils disent quelque chose de plus, ils sont nuisibles : il faut donc les brûler. Le kalife a servi le Coran en le protégeant du voile de l'ignorance; mais il n'a pas servi la vérité.

Derviche. Comment appelles-tu les auteurs qui parlent de ces législateurs anciens et de leur supercherie?

Prêtre. Ce sont, entre autres, Platon et Josèphe.

Derviche. *Blatoun, Ioussouf,* c'est bon. Avec ces deux mots, j'en sais plus que le muphti et le cadi. Quand ils m'appelleront *mahboul* (fou), je leur demanderai s'ils connaissent *Blatoun,* et je serai en droit de les appeler ignorants. Aussi, si j'ai un conseil à te donner, babas, quand tu parles avec tout autre que le derviche, garde-toi bien de citer des noms et des faits aussi anciens que ceux dont tu viens de m'entretenir : ce serait perdre ton temps, peut-être même nuire à ta cause. Les discussions qu'on ne comprend pas, vois-tu, amènent plus de ténèbres que de lumière; car je t'avouerai moi-même que je ne sais plus où nous en sommes de la question.

Prêtre. Je vais t'y remettre. Je viens de citer les grands législateurs qui ont paru avant séid Mahomet, se disant inspirés comme lui, mais sans donner des preuves de leur mission, de même qu'il n'en a pas donné de la sienne; et je te demandais pourquoi croire l'un plutôt que les autres? Ou les croire tous, ou n'en croire aucun.

Mais passons à ceux qui se sont dits inspirés depuis Mahomet.

§ VI.

Derviche. Est-ce qu'il y en a?

Prêtre. Y penses-tu, derviche?... Mais votre histoire nous présente des prophètes en foule. Du vivant même de séid Mahomet, n'a-t-on pas vu sortir de la tribu de Honeifa l'illustre Moseilama, qui a laissé par écrit ses révélations comme séid Mahomet a laissé les siennes, qui, dans l'espace de deux ans, se vit à la tête de plus de dix mille hommes, et osa traiter avec Mahomet d'égal à égal (1).

De la tribu de Ans, n'a-t-on pas vu sortir le fameux el-Assouad (2), surnommé le Dhou'lhe-

(1) Lettre de Moseilama à Mahomet:

« Moseilama, apôtre de Dieu, à Mahomet, apôtre de Dieu. Que la moitié de la moitié de la terre soit à toi, et l'autre à moi. » Réponse: « Mahomet, apôtre de Dieu, à Moseilama le menteur. La terre appartient à Dieu; il l'a donnée pour héritage à celui de ses serviteurs qu'il trouve à propos, et l'heureux succès accompagnera ceux qui le craignent. » (El-Beidaoui, sur le Coran, ch. V.)

On ne peut lire ceci sans se rappeler la lettre de Darius et la réponse d'Alexandre le Grand. (Quinte-Curce.) Moseilama fut mis à mort sous le kalifat d'Aboubek.

(2) *Dhou'lhemar*, c'est-à-dire *le maître de l'âne.* Quand il prétendait avoir eu une révélation, il avait coutume de dire: *Le maître de l'âne est venu vers moi.* C'est, en effet, aux humbles que Dieu se révèle. David disait: « Je ne suis qu'une bête de somme. » El-Assouad, à force d'adresse, devint très-puissant; mais Mahomet, plus adroit que lui, trouva le moyen de le faire assassiner. Un nommé Férous fut le meurtrier. Aux cris de la victime, les gardes vinrent à la porte de

mar? de la tribu d'Assad, Toleiha? de la tribu de Tamim, la prophétesse Sedjadi (1), qui fut écoutée par toute sa tribu et par plusieurs autres?

Après Mahomet, sous le kalifat d'El-Mohdi, de la famille d'Abbas, n'a-t-on pas vu Hakem-el-Borkaï (2) entraîner les tribus par ses prédications

son appartement; mais sa femme, qui était l'un des principaux instruments du complot, congédia les gardes en disant que le maître de l'âne était agité par une inspiration. Ceci se passa la nuit qui précéda la mort de Mahomet. On s'empressa d'écrire au vrai prophète; la lettre ne le trouva pas en vie. *Mais l'ange Gabriel avait pourvu à tout.* Mahomet fut instruit à temps de la nouvelle, et eut la consolation de l'apprendre à ses compagnons avant de mourir. (Aboulfeda, *Vie de Mahomet.*)

(1) Elle crut important, pour le succès de la cause, de s'associer à un prophète. Elle alla donc trouver Moseilama, qui l'épousa; mais après trois jours de mariage, on fit divorce. (El-Beidaoui.)

(2) El-Borkaï, c'est-à-dire *le Voilé*. Ayant perdu un œil dans une bataille, il se couvrait le visage d'un voile pour cacher sa difformité. Ses sectateurs disaient qu'il cachait sa figure comme Moïse, afin que son éclat n'éblouît pas les yeux de ceux qui le verraient. Non-seulement il se disait prophète, mais il se faisait rendre les honneurs divins, disant que la divinité passe successivement dans les prophètes, depuis Adam jusqu'aux derniers jours; que maintenant c'était son tour. Cerné dans une forteresse par l'armée du kalife, il voulut jouer son rôle jusqu'à la fin. Il fit boire du vin empoisonné à tous ceux qui étaient avec lui; quand il les vit tous morts, il fit brûler leurs cadavres, et se jeta lui même dans les flammes. Quand l'ennemi entra, il ne trouva qu'une concubine du faux prophète, qui s'était cachée. Elle fit connaître tout ce qui s'était passé. Il avait promis à ses sectateurs que son âme passerait à un autre corps, et qu'il reviendrait plus

prophétiques? L'an de l'hégire 101, n'a-t-on pas vu Babek-el-Koroumi (1)? l'an 235, Mahmoud-Ebn-Farradj? l'an 352, El-Moutnabbi? enfin, l'an 638, n'a-t-on pas entendu Baba répéter comme Mahomet et tous les autres : *Il n'y a de Dieu que Dieu, et Baba est l'apôtre de Dieu* (2)?

Eh bien! je te le demande, derviche, les sectateurs de ces prophètes avaient-ils tort ou raison?

DERVICHE. Ils avaient tort, parce que ces prophètes étaient des menteurs.

PRÊTRE. Pourquoi?

DERVICHE. Hacaza (cela est ainsi).

PRÊTRE. Qu'aurais-tu répondu à celui qui t'aurait dit : J'ai embrassé la religion de Hakem, par exemple, préférablement à celle de Mahomet,

tard les mettre en possession du monde entier. La promesse suffit pour soutenir les coreligionnaires. Cette secte, sous le nom persan de *Sefid-Djamchghian*, c'est-à-dire *habillés de blanc*, est celle qui s'est maintenue le plus longtemps. Peut-être subsiste-t-elle encore. (Aboulfarage.)

(1) Babek fut trahi par Sahel, officier grec ou arménien. Poursuivi par Afchid, général de Motasem, il s'était réfugié sur les terres des Grecs. Sahel le reconnut, et lui promit de le traiter avec tous les égards et les honneurs dus à un souverain. Au moment du repas, Sahel se place à côté du prophète-roi. Babek demande pourquoi il ose prendre cette place sans lui en demander la permission. « Grand roi, dit Sahel, j'ai commis une faute, je le reconnais. » Sahel se lève, et ayant fait venir un forgeron : « *Grand roi*, dit-il, *écartez vos jambes, afin que cet homme puisse y mettre les fers;* » et Babek est envoyé garrotté à Afchid. (Aboulfarage.)

(2) On compte encore au moins vingt autres prophètes de ce genre. Il ne faut pas les confondre avec les auteurs des sectes, qui sont au nombre de soixante-treize.

parce que Hakem est envoyé de Dieu, et que Mahomet a menti?

Derviche. J'aurais répondu que Mahomet a donné des signes extraordinaires pour prouver sa mission, qu'il a fendu la lune, etc.; qu'il n'est donc pas un menteur; que Hakem n'a donné aucun signe, que c'est donc lui qui est le menteur.

Prêtre. Tu lui citerais là un conte, non un miracle. Mais si ce partisan de Hakem te disait: Ce que tu racontes de Mahomet n'est pas vrai; c'est mon maître qui faisait des miracles : il a fait sortir comme une lune du fond d'un puits pendant plusieurs nuits; c'est pour cela qu'il est surnommé en langue persane *Sazendeh-Mah* (*faiseur de lune*).

Derviche. Je conviendrais, en homme de bon sens, que ces prétendus miracles ne prouvent ni pour l'un ni pour l'autre; que ce sont apparemment de part et d'autre des tours de passe-passe; que je ne connais pour vrais miracles que ceux de Moïse et d'Aïça, parce que ceux-là seuls sont prouvés et rapportés par tous les livres. Mais pour confondre l'adversaire, je me contenterais de lui dire: La preuve que Hakem et les autres sont de faux prophètes, c'est qu'ils ont été mis à mort par séidna Mahomet ou par les kalifes.

Prêtre. Et s'il te répondait : « Mahomet est mort par suite du poison que lui avait donné la jeune Zaïnab (1); d'après ton raisonnement, Mahomet

(1) Après la prise du château de Kamous, près de Médine, Mahomet alla loger chez le juif Harith, dont le fils aîné Ma-

n'a pas été prophète; mais la juive Zaïnab n'aurait eu qu'à ouvrir la bouche, comme l'ânesse de Balaam, pour être véritable prophétesse et lui être préférée. Plusieurs kalifes ont succombé sous les coups de leurs adversaires; d'après ton raisonnement, ces kalifes étaient dans l'erreur, les adversaires dans le vrai. Aujourd'hui partout les musulmans sont à la merci des autres peuples; d'après ton raisonnement, les musulmans marchent dans les ténèbres, les autres peuples sont dans la religion agréable de Dieu. » Que répliquerais-tu à ce sectateur de Hakem?

Derviche. Alors je lui ferais la réponse de Djobbaï à Ashari : « Tu n'es ni de Moseilama, ni d'Ali, ni de Hakem, ni d'aucun prophète; mais *tu es un medjenoun* (possédé du diable). »

Prêtre. Le medjenoun te ferait la réplique d'Ashari à Djobbaï : *Je suis ce que je suis; mais l'âne ne passera pas le pont* (1).

rhab avait été tué par le jeune Ali. Zaïnab, sœur du vaillant Marhab, servit à table une épaule de mouton empoisonnée. Mahomet, ayant pris une bouchée de cette chair, la rejeta en disant : « Cette brebis m'avertit qu'elle est empoisonnée. » Malgré cela, le poison attaqua la masse du sang, et devint le principe de la maladie qui conduisit le prophète au tombeau quatre ans plus tard.

Peu avant sa mort, Mahomet disait : « La bouchée de Kamous n'a jamais cessé de me faire souffrir; mais voici le moment où les veines de mon cœur se brisent. » (Aboulfeda, trad. de M. Noël Desvergers, reproduit par M. Alexandre Mazas.)

(1) Djobbaï, de la secte des motazalites, professait l'optimisme, c'est-à-dire l'opinion que Dieu est tenu de faire ce qu'il y a de mieux. Ashari, son ancien disciple, combattait

Derviche. Ia ennebi !..... (Aide-moi, ô prophète.....)

Muphti. Cela te va bien, derviche, te voilà bouche close.

Derviche. La philosophie me plaît!

Cadi. Tu y brilles même!

Derviche. Ne vous moquez pas de moi, Messieurs, il y en a pour tout le monde. Je vous déclare que j'aime mieux rester bouche close, avec ceux qui ont de la philosophie, que de briller parmi les imans.

Du reste, j'ai plus fait dans mon court entretien que vous dans toutes vos longues conférences. J'ai fait avouer au babas que séid Mahomet a fait une grande chose : celle de faire connaître Dieu aux idolâtres de l'Arabie. J'ai été forcé d'avouer à

le maître, et lui posa cette question : il supposait trois frères, dont le premier vivrait conformément à la loi de Dieu, le deuxième prévariquerait, et le troisième mourrait dans l'enfance, et il demandait quel serait leur sort. — Le premier serait récompensé dans le paradis, le deuxième puni dans l'enfer, le troisième ne serait ni puni ni récompensé. — Mais le troisième dirait : « O Seigneur, si tu m'avais accordé une longue vie, je serais en paradis avec mes frères. » — Dieu répondrait : « J'ai connu que, si tu avais vécu plus longtemps, tu te serais damné. » — Alors le deuxième répliquerait : « O Seigneur! pourquoi ne m'as-tu pas retiré du monde dans mon enfance? » — Dieu a prolongé la vie au deuxième pour lui fournir l'occasion d'acquérir plus de perfection. — Pourquoi Dieu n'a-t-il pas accordé le même avantage au troisième, si Dieu est tenu de faire le mieux? — Djobbaï : *Es-tu possédé du diable?* — Ashari : *Non, mais l'âne du maître ne passera pas le pont.* (Elsafedi.)

mon tour que Mahomet a flétri la morale en permettant l'esclavage, après que séid Aïça l'avait proscrit. Qu'est-ce que cela me fait à moi? Je ne suis pas un grand monsieur, comme le muphti, pour avoir des esclaves. Que le muphti se défende.

J'ai été forcé d'avouer que séid Mahomet a enseigné à donner des coups de bâton aux femmes, après avoir enseigné à les mettre à la rue, tandis que séid Aïça avait prohibé l'un et l'autre; cela regarde le cadi, *sahéb-el-dssa* (l'ami du bâton) et juge du *telak* (divorce); qu'il se défende. Le babas me dit que séid Aïça pleurait, et a enseigné à pleurer avec ceux qui pleurent, tandis que séid Mahomet a enseigné à dire, *Mectoub!* Pour moi, cela m'est indifférent; quand je suis malade, je demande qu'on me guérisse, pas autre chose. Le babas m'a fait voir que le Coran déshonore presque autant d'attributs qu'il en reconnaît en Dieu. Je n'ai pu répondre; ce n'est pas étonnant : il vous en a bien fait avouer de plus dures, si vous vous rappelez les vérités révélées à l'occasion de mesdames Aïcha et Hafsa. Maintenant je ne puis prouver au baba que séid Mahomet mérite mieux le titre de prophète que tant d'autres qui se sont dits inspirés comme lui, parce que séid Mahomet n'a rien fait de plus que les autres pour mériter ce titre : ou les admettre tous, dit le babas, ou n'en admettre aucun. Eh bien, si nous les admettons tous, en les ajoutant aux cent vingt-quatre mille qui, au dire de séid Mahomet, avaient paru depuis la création, le nombre sera considérablement augmenté. Si le

même raisonnement nous conduit à admettre comme prophètes tous les saltimbanques qui font les *djenoun* (diables) sur les places publiques, toutes les tagguésas(1), nous aurons un prophète pour chacun de nous; moi-même peut-être me ferai-je prophète. Si nous n'en admettons aucun, eh bien! il nous restera l'Islam de séid Moïse et de séid Aïça, que Dieu les bénisse et les salue! Moi, je vivrai avec tout le monde. Pour toutes ces questions, Messieurs, ce n'est pas à moi, c'est à vous de les défendre; vous êtes payés pour cela. Débrouillez-vous avec le babas; et quand vous aurez fini avec lui, je vous attends à *Blatoun*.

Le cadi, pour faire diversion à cette mauvaise affaire, s'empresse de reprendre la conférence avec le prêtre.

(1) Espèce de sorcières couvertes de haillons, qui tirent l'horoscope; elles vont de porte en porte, en criant: *Tagguésa!* Ce sont de bien tristes êtres.

DIALOGUE XII.

ENTRE LE PRÊTRE, LE MUPHTI ET LE CADI.

Sujet : A quel personnage s'applique le titre de Périclyt ? — La puissance de Dieu a présidé à l'établissement du christianisme, la puissance de l'homme à celui du mahométisme.

§ I.

Cadi. Je reprends, ia babas, la question que je t'ai déjà posée. Puisque séid Mahomet ne mérite le titre de *glorieux* ni par sa naissance, ni par la pureté de sa conduite, ni par ses enseignements, quel est donc le personnage promis sous le nom de Périclyt ?

Prêtre. Le cadi a eu l'honneur de citer le passage de l'Évangile qui renferme la promesse ; il doit avoir celui de vérifier lui-même l'accomplissement.

Muphti. Le babas a deviné les goûts du cadi. Notre jurisconsulte aime assez à s'instruire, pourvu qu'il soit à la fois son maître et son disciple.

Cadi. Ia muphti, ne me fais pas la guerre ; toi, qui as le goût de la lecture, aie la complaisance de prendre l'Évangile d'Effendi ; vérifions le fait.

Muphti. Mais le cadi oublie qu'il a emporté ce livre chez lui, et qu'il ne me l'a pas rendu.

Cadi. Prie le babas de te prêter le sien. Nous avons vu qu'il n'a pu être altéré; nous pouvons nous en rapporter à son contenu.

Muphti. Permets-tu, babas?

Prêtre. Très-volontiers.

Muphti. Où dois-je chercher l'accomplissement?

Prêtre. La promesse que vous m'avez citée a été faite par séidna Aïça quelque temps avant sa mort. Elle se trouve consignée, comme vous l'avez vu, dans l'Évangile selon saint Jean, chapitre XIV. Les derniers chapitres renferment l'histoire de la mort et de la résurrection de séidna Aïça, et le récit de ses diverses apparitions aux apôtres après sa résurrection. Vous pouvez donc vous dispenser de lire ces chapitres. Passez au commencement des Actes des apôtres, verset 2me.

Muphti. J'y suis.

« Séid Aïça s'était montré plusieurs fois aux haouariouna (apôtres) depuis sa passion, et leur avait fait voir par beaucoup de preuves qu'il était vivant, leur apparaissant pendant quarante jours et les entretenant du royaume de Dieu.

« Et mangeant avec eux, il leur recommanda de ne point s'éloigner de Jérusalem, mais d'y attendre *l'accomplissement de la promesse que vous avez entendue*, dit-il, *de ma propre bouche.* »

Cadi. Fait-il allusion à la promesse du Périclyt dont parle Jean?

Prêtre. Un peu de patience, cadi, et tu verras par toi-même.

Muphti. Je continue : « Jean a baptisé dans

l'eau; mais vous, dans peu de jours, vous serez baptisés dans l'Esprit-Saint.

« Alors ceux qui étaient présents demandèrent à Aïça : Seigneur, sera-ce en ce temps que vous rétablirez le royaume d'Israël?

« Et Aïça leur répondit : Il ne vous appartient pas de connaître les temps ni les moments que le Père réserve en son pouvoir.

« Mais vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint qui descendra sur vous. »

Cadi. *Vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint qui descendra sur vous....* Ia muphti, bechouia, bechouia (lentement, lentement, muphti).

Muphti. « Et vous rendrez témoignage de moi dans Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre.

« Et après avoir dit ces choses, Aïça s'éleva en leur présence vers le ciel, et il entra dans une nuée qui le déroba à leurs regards.

« Et comme les *haouariouna* étaient attentifs à regarder Aïça montant au ciel, voilà que deux anges, sous la figure de deux hommes vêtus de blanc, se présentèrent à eux.

« Et leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous, les regards tournés vers le ciel? Ce même Aïça, qui, se séparant de vous, s'est élevé au ciel, viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter.

« Alors les haouariouna partirent de la montagne des Oliviers, et retournèrent à Jérusalem, et entrèrent dans le Cénacle. »

Prêtre. Où ils se mirent en prière pour atten-

dre l'accomplissement de la promesse conformément aux avertissements d'Aïça, comme vous l'avez vu plus baut.

Cadi. Nous venons de voir comment séid Aïça s'est élevé au ciel; nous le savions déjà : tu nous l'avais dit. Nous venons de voir comment il doit revenir du ciel; mais cela ne nous apprend rien. Le retour d'Aïça sur la terre est un point de notre croyance. Nous cherchons l'arrivée du Périclyt, et le babas nous fait attendre autant que lui.

Prêtre. Ce que nous venons de voir s'est passé le quarantième jour après la résurrection de séid Aïça; le Périclyt n'est venu que le dixième jour après l'ascension au ciel. Pour répondre à l'empressement du cadi, le muphti peut passer immédiatement au fait, chapitre deuxième.

Muphti. « Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, les haouariouna étaient tous dans un même lieu. »

Cadi. De quel lieu s'agit-il?

Prêtre. Du Cénacle, où les haouariouna s'étaient retirés sur l'avis de séid Aïça pour attendre le Périclyt.

Muphti. « Et tout à coup on entendit un grand bruit comme d'un vent impétueux, qui venait du ciel et qui remplit toute la maison où ils se trouvaient.

« En même temps il leur apparut comme des langues de feu, qui se partagèrent et s'arrêtèrent sur chacun d'eux.

« Et aussitôt ils furent tous pénétrés du Saint-Esprit, et ils se mirent à parler diverses langues,

chacun selon le don qu'il avait reçu du Saint-Esprit. »

Cadi. Ce fait est-il bien prouvé?

Prêtre. Que le cadi ait la patience d'entendre encore la lecture de quelques versets, et la réponse à sa demande se présentera naturellement.

Cadi. *Allah massabrina* (Dieu est avec les patients).

Muphti. Je reprends : « Et il se trouvait alors à Jérusalem des Juifs craignant Dieu, de toutes les nations alors connues.

« Après que le bruit de ce prodige se fut répandu, accourut une multitude; et tout le monde resta stupéfait, chacun entendant dans sa propre langue le langage des haouariouna.

« Dans l'étonnement et l'admiration, les assistants se disaient les uns aux autres : Est-ce que tous ces hommes qui parlent ne sont pas Galiléens?

« Et comment se fait-il que nous les entendons parler chacun la langue de notre pays?

« Parthes, Mèdes, Élamites, ceux d'entre nous qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont et l'Asie;

« La Phrygie, la Pamphylie, l'Égypte et la Libye voisine de Cyrène, et ceux qui sont venus de Rome;

« Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendons parler chacun en notre langue les merveilles de Dieu.

« Ils étaient tous dans l'étonnement, et ne cessaient de se demander les uns aux autres : Que veut dire ceci? »

Cadi. Que penses-tu de ceci, muphti?

Mufti. Ouallah (par Dieu), il me paraît impossible qu'il existe un fait accompagné d'un plus imposant témoignage. Des hommes de toutes les nations, même des *Arabes,* quelle autorité! Et que ces étrangers entendent chacun dans la langue de son pays, quel prodige!

Cadi. Dieu est puissant, et c'est l'Esprit de Dieu qui parle.

Mufti. Mais est-ce bien là le Périclyt?

Cadi. Eh! à qui pourrait mieux s'appliquer le titre de glorieux? Le glorieux devait venir du vivant des haouariouna, pour leur faire comprendre toute vérité, et l'Esprit-Saint les a inondés de lumière.

Prêtre. Ce n'est pas tout...

Cadi. Puisque le babas m'a donné le droit d'examiner par moi-même, je le dispense de toute observation. Je le prie seulement de vouloir bien m'expliquer pourquoi il se trouvait tant d'étrangers à Jérusalem.

Prêtre. Pour se rendre raison de ce fait, il faut se rappeler que les Juifs avaient coutume d'aller célébrer dans la ville sainte trois fêtes principales de l'année : la fête de Pâques, en mémoire de la sortie d'Égypte, mentionnée dans le Coran; la fête de la Pentecôte, en mémoire de la révélation des dix paroles (commandements) faite à Moïse sur le mont Sinaï, racontée aussi par le Coran; et la fête des Tabernacles, qui rappelait le séjour des enfants d'Israël sous les tentes dans le désert de l'Arabie. Il faut ajouter que, l'année où arriva le prodige qui nous occupe, l'affluence était plus

considérable, à cause du bruit qui s'était répandu sur l'arrivée du Messie.

Cadi. Ces étrangers étaient donc Juifs?

Prêtre. Ils étaient Juifs ou prosélytes. Il faut savoir que depuis les conquêtes de Dhoul Kornein (Alexandre le Grand), dont le Coran fait mention, et depuis les conquêtes des Romains, beaucoup de Juifs se trouvaient répandus sur les côtes de la Méditerranée et parmi les nations.

Muphti. Le babas voudra bien nous dire ce que signifiaient ces langues de feu qui se sont reposées sur la tête des haouariouna.

Prêtre. C'était là une figure, et vous en devinez le sens, Messieurs. Le feu réchauffe et éclaire; c'était donc le signe de l'amour de Dieu dont le cœur des haouariouna allait être embrasé, et de la lumière qui devait éclairer leur intelligence; à l'instant l'un et l'autre se sont réalisés. Les haouariouna étaient pusillanimes : ils avaient abandonné Aïça quand il fut arrêté et conduit au lieu du supplice; ils étaient ignorants : c'étaient des pêcheurs, de pauvres ouvriers; et voilà que tout à coup ceux qui avaient tremblé comme des agneaux se redressent comme des lions, et reprochent en face à la multitude d'avoir mis à mort le Messie. Saint Pierre, en particulier, parla avec tant de véhémence, qu'à une prédication il convertit trois mille personnes, à une autre cinq mille. Ces faits sont rapportés à la suite de ce que le muphti vient de lire. Si vous voulez continuer la lecture, Messieurs, vous verrez par vous-mêmes.

§ II.

Cadi. Cela nous prendrait trop de temps; c'est écrit, cela suffit. Il ne nous reste qu'une chose à demander au babas. Nous avons vu que séid Aïça, avant de monter au ciel, renouvelant aux haouariouna la promesse du Périclyt, leur recommanda de rendre témoignage de lui-même, non-seulement à Jérusalem, mais dans les diverses contrées de la terre; les haouariouna ont-ils été fidèles à cette recommandation?

Prêtre. Parfaitement. Se partageant, pour ainsi dire, la terre, ils se sont dirigés chacun vers une des villes principales. Saint Pierre, premier kalife d'Aïça, se rendit à Antioche d'abord, ensuite à Rome, où il a établi son kalifat; saint Marc passa à Scandria (Alexandrie); saint Jacques resta à Jérusalem; les autres se répandirent dans la Perse, dans l'Inde, dans tout l'Orient; et partout ils témoignaient que séid Aïça, qu'on avait mis à mort, était ressuscité; que c'était le Messie, parole de Dieu, fils de Dieu. Ils ne cessaient de répéter, aux peuples et aux rois, qu'ils devaient abandonner leurs idoles, faire pénitence de leurs péchés et se ranger sous la Croix, étendard de séid Aïça, qui était venu sur la terre pour montrer le chemin du ciel. Mais ce langage paraissait nouveau; il heurtait trop de passions et de préjugés : aussi partout les haouariouna étaient mis à mort. Mais la vertu du Périclyt parlait ensuite au cœur des bourreaux, et les bourreaux se convertissaient,

devenaient chrétiens. C'est ainsi que, quelque temps après, sans autres armes que la prédication, la prière et l'exemple de toutes les vertus, les idoles qui couvraient la face du monde avaient presque disparu, et la Croix était arborée dans presque toutes les villes de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe.

CADI. Je ne comprends pas séid Aïça. Je trouve qu'il ne pouvait pas plus mal choisir ses visirs (1). Au lieu de prendre des hommes recommandables par leur bravoure et leurs talents, il enrôle des hommes de la rue, aussi lâches qu'ignorants; à tel point qu'il a fallu la vertu du Périclyt pour les éclairer et les enhardir. Et puis ces hommes s'aventurent comme des étourdis, sans suite et sans armes. En vérité, je m'étonne que la religion de séid Aïça lui ait survécu un jour.

Pour ceci, séid Mahomet s'y entendait mieux. Aussitôt qu'il l'a pu, il s'est entouré de l'élite des hommes de son temps. Les Aboubekr, les Omar, les Amrou, les Ali, les Othman, les Moaviah, voilà des ansars (auxiliaires) dignes d'un prophète: c'étaient à la fois les savants et les braves de l'Arabie, et ils ne marchaient jamais qu'à la tête de troupes imposantes et armés de pied en cap. Ainsi s'est établi l'Islam.

PRÊTRE. Ia sidi, nos idées sont bien loin l'une de l'autre; je ne sais si elles finiront par se rencontrer. Le cadi confond l'œuvre de Dieu avec l'œuvre de l'homme. Vos kalifes, pour continuer

(1) Ministres. De *vezir*, portefaix, qui porte le fardeau.

l'œuvre de leur maître, ont employé la force, la violence, le fer et le feu, et sont ainsi parvenus à arborer le Croissant sur une grande étendue de la terre; cela prouve que les kalifes étaient de bons guerriers, plus braves, ou plus forts, ou plus adroits que les peuples qu'ils ont soumis. Ils marchaient sur les traces de leur maître; cela prouve que séid Mahomet était guerrier, mais que sa tactique était bien loin de celle d'un prophète de Dieu.

Dieu, pour implanter sa doctrine, le premier bienfait qu'il puisse accorder aux hommes, dédaigne d'appeler à son secours des bras de chair, des bras meurtriers. Il veut que l'ouvrage qui sort de ses mains porte le sceau de sa bonté et de sa puissance, afin qu'il ne puisse pas être confondu avec celui de l'homme. Séid Aïça, interprète fidèle de la volonté divine, ne prend point des savants pour instruments de sa mission : sa mission venait d'en haut, et il ne voulait pas que le succès en pût être attribué au talent de l'homme; il ne prend point de guerriers : il ne voulait pas que la conquête de Dieu pût être confondue avec celles des tyrans. Il choisit des hommes timides et ignorants, des hommes qui n'étaient rien; ceux-ci, s'ils parviennent à faire quelque chose, seront évidemment les instruments de Dieu. Eh bien! séid Aïça va les façonner à la manière divine; il leur envoie le Périclyt, et ces idiots parlent un langage compris de tous les idiomes, laissant bien loin d'eux tous les philosophes qui les avaient précédés, tous ceux qui sont venus ou viendront après eux; et

ces poltrons reprochent en face leurs crimes aux tyrans, et un grand nombre de prosélytes marchent à leur suite. Pour ceux qui ne savent pas reconnaître la puissance de Dieu dans ces hommes, Dieu va la leur rendre plus sensible; il va permettre qu'on brise ces instruments, mais il se servira de leurs cendres : les haouariouna sont mis à mort, et leur sang devient une semence de chrétiens. Ainsi agissait Aïça; il a voulu montrer dans la mission de ses kalifes la puissance divine, comme il l'avait montrée dans la sienne. Il s'était laissé mettre à mort pour reprendre lui-même la vie, et prouver ainsi son origine. Ainsi, d'un côté, les armes de l'homme nulle part et la puissance de Dieu partout; de l'autre, les armes de l'homme partout et la puissance de Dieu nulle part. Que le muphti et le cadi rapprochent de ceci ce que nous avons déjà vu au sujet du firman de séid Aïça et de l'absence de firman dans séid Mahomet, et comme ils sont sincères, ils devront avouer que, si le fils d'Abdallah a prouvé qu'il était un habile et brave guerrier, le fils de Marie a prouvé qu'il était le sceau des prophètes, la parole, le fils de Dieu.

Cadi. Oui, nous sommes sincères; à ce titre et au titre d'hommes de loi, nous devons dire au babas que sa conclusion pèche par deux endroits. Il conclut que séid Aïça est la parole de Dieu, le fils de Dieu; conclusion inutile : *parole de Dieu* est dans le Coran; *fils de Dieu*, nous l'avons vu, se déduit par voie de conséquence. Il conclut que séid Mahomet n'est qu'un guerrier réformateur

de l'Arabie; conclusion exagérée : nous avons bien vu que le fils d'Abdallah, fils d'Abdelmotalleb, n'a montré le firman de Dieu ni par ses miracles, ni par un héroïsme de pureté, ni par la sublimité de ses enseignements, ni par la prédiction des Écritures, ni par l'établissement de sa doctrine; mais ce n'est pas à dire pour cela que le firman ne se trouvera pas plus tard.

PRÊTRE. Peut-être dans quelque pli de son bernous.

MUPHTI. Ia babas! Tetmeskar aléina (tu te moques de nous)!

PRÊTRE. Je complète la conclusion.

CADI. A demain mes instances.

PRÊTRE. En challah. Restez en paix, Messieurs.

MUPHTI et CADI. Que la paix t'accompagne!

DIALOGUE XIII.

ENTRE LE PRÊTRE, LE MUPHTI ET LE CADI.

SUJET : Le culte de l'Islam, au lieu de présenter une pureté modèle, est entaché d'idolâtrie.

§ I.

(Compliments.) CADI. Je l'ai trouvé!..... J'ai trouvé le firman du prophète : ce sont la pureté dans le culte et l'unité dans la doctrine.

PRÊTRE. L'unité est, en effet, l'image de Dieu ; c'est le sceau empreint à tous ses ouvrages ; la pureté doit être la première condition d'un culte, expression d'une religion émanée de Dieu. J'aime à rendre hommage à la vérité partout où je la trouve, parce que rendre hommage à la vérité, c'est rendre hommage à Dieu. Je serai donc reconnaissant au cadi s'il veut bien faire ressortir l'unité de sa doctrine et la pureté de son culte ; et quoiqu'il fallût naturellement commencer par la doctrine, commençons par le culte, puisqu'il a été nommé le premier. Ce qui compose le culte, ce sont le temple, les ministres et les cérémonies. Veuillez d'abord me dire, Messieurs, en quoi consistent vos temples.

Cadi. Nos temples ont ordinairement la forme quadrangulaire. Mais n'importe la forme : ce qui est essentiel, c'est que le *mihrab* soit tourné vers la Becca (Mecque), parce que le temple de la Becca est la kebla dans nos prières.

Prêtre. Quelle est donc la cause du respect particulier qui se rattache au temple de la Mecque?

Muphti. Là se trouvent quatre objets sacrés : le temple de la *Kaaba* (quadrangulaire), ou *béit Allah* (maison de Dieu); *la pierre noire*, placée à droite de l'entrée; *la pierre blanche*, à gauche, et le puits de *Zemzem*, qui se trouve hors du temple.

Prêtre. Voilà bien des objets de vénération; veuillez me donner un mot d'explication sur chacun, commençant par la Kaaba.

Muphti. La Kaaba est presque aussi ancienne que le monde. Adam, chassé du paradis, demanda à Dieu qu'il lui fût permis de bâtir un temple pareil à celui qu'il avait vu dans le séjour de délices. Dieu lui en envoya la représentation sur des rideaux de lumière. Ce plan descendit perpendiculairement sur la Becca. C'est vers cette merveille que notre premier père se tournait dans ses prières. Après la mort d'Adam, Seth bâtit un temple sur ce beau modèle. Après le déluge, Abraham et Ismaïl reconstruisirent l'édifice. Voilà, en abrégé, l'historique de la Kaaba.

Prêtre. Que signifie la pierre noire?

Muphti. La pierre noire est tellement vénérable qu'elle est appelée *la main droite de Dieu* sur la terre. En voici l'origine : elle tomba du paradis avec Adam; elle fut conservée pendant le déluge;

l'ange Gabriel l'apporta à Abraham dans le temps où il reconstruisait la Kaaba. Cette pierre était d'abord blanche; elle a été noircie par les péchés du genre humain, d'autres disent par l'attouchement d'une femme.

Prêtre. Et que dites-vous de la pierre blanche?

Muphti. Les uns disent qu'Abraham se tenait sur cette pierre quand il bâtissait le temple; elle s'élevait et s'abaissait à volonté, comme un échafaudage aérien; d'autres prétendent que c'est sur cette pierre qu'il se tenait pendant que l'épouse d'Ismaïl lavait la tête au patriarche, dans une visite qu'il fit à sa bru. Les pèlerins doivent boire dans cette pierre de l'eau de Zemzem.

Prêtre. Qu'est-ce que c'est que le puits de Zemzem?

Muphti. C'est le puits que trouva Agar dans le désert, pour étancher sa soif et celle du petit Ismaïl. Agar s'arrêta, et cria à son fils : *Arrête, arrête, zem, zem!* C'est le nom qui est resté au puits. L'eau de ce puits est sacrée; voilà ce qui justifie la kebla de nos prières.

Prêtre. Tu as prononcé le mot de *pèlerins :* aie la complaisance de me dire de quelle manière se fait le pèlerinage à la Mecque. Ceci paraît un peu en dehors de la question; mais nous ne la perdrons pas de vue, et il est permis de s'écarter du chemin pour participer à un pèlerinage.

Muphti. Les pèlerins se réunissent dans un endroit de la Becca, mais en dehors du temple. Là ils revêtent l'*ihram,* qui consiste en deux pièces de laine, dont l'une couvre le milieu du corps,

l'autre, les épaules; ils prennent des pantoufles qui ne couvrent ni le talon, ni le col du pied; ils doivent être aussi nu-tête. Revêtus de l'ihram, les pèlerins doivent s'abstenir de toute action, de toute parole inconvenante; ils doivent aussi s'abstenir de la chasse; ils ne tuent pas même les puces.

Au jour arrêté, ils se mettent en marche. Arrivés au temple de la Kaaba, ils commencent par en faire sept fois le tour. Dans les trois premiers tours, on fait des pas courts, mais précipités; dans les quatre autres, des pas ordinaires et graves. Chaque fois que les pèlerins passent devant la pierre noire, ils la baisent et la touchent de leurs mains, qu'ils baisent ensuite.

Les pèlerins font aussi sept fois une marche entre le mont Sâfa et le mont Meroua, partie en courant, partie à pas lents. Ce trajet représente la marche d'Agar en ce lieu. Dans leur marche, ils s'arrêtent de temps en temps et regardent derrière eux, pour représenter Agar cherchant de l'eau pour elle et son fils. Cette cérémonie remonte à Agar.

Le neuvième jour, les pèlerins se rendent à la montagne d'Arafat, où ils se mettent en prières; le dixième, après la prière du matin, ils se dirigent sans ordre et en toute hâte vers le mont Arafat, où ils passent le jour en prières. Au coucher du soleil, ils se rendent à l'oratoire de Mozalifa, situé entre Arafat et Mina. Ils y passent la nuit à prier ou à lire le Coran.

Le lendemain, au point du jour, les pèlerins

vont à un autre monument sacré, *el Mozer el Haram*, d'où ils partent avant le lever du soleil. Ils se rendent à la vallée de Mina, où ils jettent sept pierres à un endroit assigné. Ceci est à l'exemple d'Abraham, qui, étant détourné par le diable de ses prières et de son dessein quand il allait immoler son fils, chassa le tentateur à coups de pierres. D'autres disent que l'usage remonte à Adam, qui chassa aussi le diable à cet endroit.

Ces cérémonies terminées, on procède aux sacrifices. Les animaux à immoler doivent être des béliers ou des boucs, des vaches ou des chamelles. Les pèlerins mangent de la viande des victimes, et laissent les restes aux pauvres.

Après les sacrifices, les pèlerins se rasent la tête, se font les ongles, et enterrent ces dépouilles du pèlerinage au même endroit. Ils retournent à la Kaaba comme pour prendre congé du bâtiment sacré, et le pèlerinage est fini.

Prêtre. Je remercie le muphti de ces curieux, je voudrais pouvoir ajouter, et *édifiants* détails.

Muphti. Comment! le babas refuserait son respect et son admiration à ces monuments sacrés et aux saintes cérémonies du pèlerinage? Serait-il dit qu'il faille appliquer à un ami cette parole énergiquement glaciale de séid Mahomet, répondant aux détracteurs de nos dévotions : *Quant aux infidèles, qu'importe ? Dieu peut se passer de l'univers entier!* (Sourate *Imran*, v. 92.)

Prêtre. Messieurs, conservons le calme et la

gravité ; notre âge, le caractère dont nous sommes revêtus et les intérêts de la vérité nous l'imposent. Revenons aux faits, si vous voulez bien, Messieurs, et permettez-moi de vous demander où remonte le respect que vous professez pour vos monuments de la Mecque? où remontent les cérémonies du pèlerinage? Vous me l'avez déjà dit, et l'histoire le confirme : à un temps immémorial, au temps des idolâtres. Ce sont les idolâtres qui ont consacré par leurs adorations ces divers objets; ce sont les idolâtres qui ont établi le pèlerinage, et en ont réglé les cérémonies; Mahomet les a adoptées telles quelles, à l'exception d'une : les idolâtres se dépouillaient de leurs habits; Mahomet a adopté l'*ihram*. Ainsi, dans vos pèlerinages, vous continuez une cérémonie d'idolâtrie.

Vos mosquées n'ont la condition d'un temple qu'autant qu'elles sont orientées vers la Kaaba, qu'autant que vous les avez, pour ainsi dire, identifiées avec ce temple, dont tout le respect est de tradition idolâtre. Dans vos prières, vous sanctionnez donc l'idolâtrie. Voilà la pureté de votre culte; trouvez-y le firman d'un prophète.

Cadi. Mais il était bien permis à séid Mahomet de convertir le temple au vrai culte, en même temps qu'il convertit les idolâtres au vrai Dieu.

Prêtre. Oui, mais en purifiant le temple de tout reste d'idolâtrie, comme ont fait les chrétiens à l'égard des monuments du paganisme qu'ils ont consacrés au culte de séid Aïça. Par une conduite bien différente, Mahomet a laissé pour objets de vénération l'ouvrage de l'erreur et du mensonge;

et non-seulement il les a laissés à ses concitoyens de la Mecque, mais il les a légués à ceux des Arabes dont les pères rendaient un culte dans toute sa pureté au vrai Dieu : le culte de séidna Aïça.

MUPHTI. Mahomet a bien purifié la Kaaba; c'est de sa main qu'il a renversé les idoles.

PRÊTRE. Il a renversé les idoles, mais il en a consacré le prestige. C'est sous ce prestige que vous vous tournez vers la Kaaba dans vos prières.

MUPHTI. Cependant séid Mahomet, dans mille endroits du Coran, a déclaré une guerre ouverte contre tout ce qui sentait l'idolâtrie.

PRÊTRE. C'est ce qui prouve que, quand Mahomet voulait une chose, tous les moyens lui étaient bons. Après avoir brisé ce qu'il avait adoré avant ses prédications, il finit par adorer ce qu'il avait brisé. Pendant les premières années, il assigna pour kebla de la prière Jérusalem.

Voyant l'obstination des habitants de l'Arabie à conserver les restes de leurs anciennes idoles, il jugea expédient de les leur laisser, et la Kaaba fut adoptée pour kebla de tous les musulmans. Ainsi, dans les premiers mois de l'Islamisme, c'est à Jérusalem que se trouvaient les traditions respectables; depuis, elles s'envolèrent à la Mecque avec la kebla. Jugez, soit dit en passant, Messieurs, jusqu'à quel point Mahomet avait belle grâce de faire un crime aux chrétiens de faire figurer dans leur culte des images, tandis que lui continuait les sacrifices des idolâtres, et qu'il collait ses lè-

vres sur la pierre noire de *Zohal* et d'*el Moschtari* (de Saturne et de Jupiter).

MUPHTI. Mais nous avons d'autres cérémonies qui sont évidemment à l'abri de tout reproche. Indépendamment de la prière cinq fois par jour, de la lecture du Coran en entier une fois par mois dans la mosquée, indépendamment d'un jour de fête par semaine, de plusieurs fêtes dans l'année, nous célébrons une fête par excellence, *id el Corban* (la fête du sacrifice), ou le grand *Beiram* (1) (jour saint).

PRÊTRE. Le muphti n'avait qu'à ajouter un mot pour compléter le panégyrique de la fête par excellence. C'est qu'elle commence le dixième jour du mois sacré *dhulhadj* (2), au moment où les pèlerins sont censés immoler les victimes à la Mecque. Le kalife Omar, qui institua cette fête, n'a pas voulu le céder au prophète en respect pour les traditions idolâtres.

(1) Il y a un autre Beiram, *id el Feter* (fête de la rupture du jeûne), qui se célèbre le premier jour qui suit le mois du Ramadan.

(2) Les musulmans ont quatre mois sacrés : le premier, le cinquième, le septième et le douzième de l'année. Comme on compte par les mois lunaires sans admettre de mois intercalaires, ces époques varient chaque année. Les mois sacrés sont aussi des traditions des anciens Arabes, qui suspendaient alors toute hostilité. Ils ôtaient les pointes de leurs lances, et ne tuaient pas même le meurtrier de leur père, quand ils le rencontraient. Le Coran défend aussi la guerre pendant ces mois, à moins qu'on ne soit attaqué ; mais il paraît que les Arabes ne se font pas scrupule d'enfreindre cette défense.

Muphti. Passons à nos vénérables imans, ministres du culte.

Cadi. *Bathel* (inutile); c'est pierre noire pour pierre noire.

Prêtre. Le cadi me permettra d'avoir une autre idée que lui de ses ministres.

Cadi. Nous cherchons le firman du prophète, et ce n'est pas certes dans l'ignorance fanatique des *gens de sacristie* que nous le trouverons. Un Dieu, Mahomet son prophète, l'unité de doctrine, voilà ce qui me paraît un signe divin.

DIALOGUE XIV.

ENTRE LE PRÊTRE CHRÉTIEN, LE MUPHTI ET LE CADI.

Sujet : Point d'unité dans le Coran. — Diversité de croyance parmi les musulmans. — Point d'autorité, principe d'unité. — En est-il de même dans la religion de Jésus-Christ? — Un enfant de sept ans rend raison de la religion au muphti. — Assaut d'instruction entre cet enfant catholique et un enfant musulman. — L'ignorance, seul principe conservateur du Coran. — Taches flétrissantes des kalifes.

§ I.

Prêtre. Je reprends chacun des termes du cadi.

Un Dieu. A moins que de rester associé au culte des idolâtres de l'Arabie, Mahomet ne pouvait faire moins que de professer l'unité de Dieu. Mais ce dogme lui reste commun avec les juifs et les chrétiens. Jusqu'ici Mahomet ne nous a rien appris.

Un prophète. Mahomet, parmi les plusieurs mille prophètes dont il professe l'existence, reconnaît Moïse et Aïça comme ses égaux. Je dis comme ses égaux, car il n'a dit nulle part que leur doctrine fût incomplète; il dit qu'il est venu répéter ce que les peuples avaient refusé de suivre, ou mal interprété, ou dénaturé. Mahomet s'associe

donc dans ses enseignements en particulier deux prophètes; et certes, dans ce triumvirat prophétique, d'après ce que nous avons vu ailleurs, ce n'est pas Mahomet qui fait pencher la balance : il l'avoue implicitement lui-même, en annonçant le retour d'Aïça comme consommateur de l'œuvre.

Unité de doctrine. Le Coran reconnaît la vérité du Pentateuque et de l'Évangile; les enseignements du Coran devraient donc être en rapport avec les enseignements de ces deux livres; et en mille endroits, ce que le Pentateuque et l'Évangile commandent ou permettent, le Coran le défend; ce qu'ils défendent, le Coran le permet; ce qu'ils enseignent, le Coran le nie, comme ils démentent ce que le Coran enseigne.

Autant il y a d'incohérence entre le Coran et la Bible, autant y en a-t-il entre les versets mêmes du Coran : dans le chapitre *la Vache*, il est dit que ce livre descendit du ciel pendant le mois du Ramadan; dans le chapitre *la Fumée* et dans celui de *la Nuit sainte*, il est dit qu'il descendit dans une nuit; et par le titre des chapitres du Coran, on voit que Mahomet l'a composé pendant les dix ans qu'il passa à la Mecque, et les treize qu'il passa à Médine. Chaque chapitre porte l'un de ces deux titres : *sourate de Médine*, *sourate de la Mecque*. Un livre fait à tant de reprises, et en deux villes différentes, n'est pas descendu telle nuit, ni tel mois. Ailleurs nous avons vu que les versets du Coran étaient révélés au prophète suivant les circonstances où ils lui étaient nécessaires.

Plusieurs versets du Coran disent que les juifs

et les chrétiens seront sauvés ; d'autres condamnent à l'enfer tous ceux qui n'auront pas embrassé l'Islamisme.

Tels versets disent que Dieu maudit le diable en le chassant du paradis, et le précipita pour toujours dans l'enfer ; que les démons seront éternellement ennemis de Dieu et des hommes ; et tels autres versets affirment que les démons recevront le Coran ; qu'ils deviendront les amis de Mahomet, de Dieu et des hommes ; que Dieu leur pardonnera, et les placera au sein de la gloire. Nous n'en finirions pas, Messieurs, si nous voulions rapprocher tous les passages contradictoires de votre livre. Où chercher l'unité ?

§ II.

Est-ce dans l'uniformité de croyance parmi les musulmans ? Mais à peine Mahomet eut fermé l'œil à la lumière, qu'il s'établit une dissidence, non-seulement de personnes, mais de croyance, entre la famille d'Ali et les partisans des trois premiers kalifes. Certes, les chiytes et les sonnites, qui s'excommunient mutuellement, dont les uns admettent la tradition, les autres la rejettent, ne présentent pas un type d'unité. Et en avançant avec le temps, ne voyons-nous pas les sectes se multiplier, comme les ruisseaux dans la plaine, à proportion qu'ils s'éloignent de la montagne ? Je cherche l'unité partout, et je ne la trouve nulle part.

Cadi. Mais ces diverses sectes sont d'accord sur

le fond de la doctrine; elles ne diffèrent que sur des points indifférents.

PRÊTRE. Je sais que vous vous plaisez à le dire, Messieurs, et en cela vous ne servez pas votre cause; vous donnez une bien pitoyable idée de votre unité. Quoi! entre des sectes dont les unes nient l'éternité des attributs de Dieu, comme les *moattalites*, dont les autres professent que Dieu est auteur du mal comme du bien, les *koraïtes*, il pourrait y avoir uniformité de croyance! Dites donc uniformité d'impiété. Vous croyez qu'il y a unité parmi les soixante-treize sectes; c'est parce que vous manquez d'une autorité compétente pour discerner et condamner l'erreur. Dans un procès, les deux parties ont raison aux yeux du public jusqu'à ce que le juge ait prononcé. Cependant l'une ou l'autre avait tort avant la sentence.

§ III.

MUPHTI. Mais nous avons une autorité.

PRÊTRE. Où est-elle?

MUPHTI. *Où est-elle, où est-elle?*

PRÊTRE. Non, vous ne l'avez nulle part. Vous manquez donc du principe même d'unité. Ce vice radical réduit bien Mahomet à sa juste taille. N'y eût-il pas, en effet, d'autres preuves de la non-inspiration de votre prophète, ce vide immense qu'il a laissé à son œuvre l'attesterait surabondamment. Pour conserver dans son intégrité une religion soi-disant divine, Mahomet aurait dû promettre à ses remplaçants l'inspiration ou un

secours d'en haut; mais il ne pouvait promettre ce qu'il n'avait pas lui-même, ni transmettre à d'autres le talent de la ruse qu'il possédait au souverain degré. Son génie s'est trouvé aux prises avec l'impossible, il a succombé. Et le Coran a été laissé avec ses versets contradictoires et allégoriques : advienne que pourra.

CADI. Le babas compte-t-il pour rien l'autorité des kalifes, dont certains ont mérité le nom d'*Épée-de-la-Religion*, Seif-Eddin, de *Lumière-de-la-Religion*, Nour-Eddin?

PRÊTRE. Les kalifes ont-ils reçu une autorité spirituelle émanant d'en haut? C'est même improprement qu'ils sont appelés *kalifes* d'un prophète dit inspiré; *kalife* veut dire successeur, et ils n'ont succédé qu'à la puissance temporelle. Quant aux noms pompeux dont tu les décores, je sais qu'ils sont bien placés, si tu leur assignes pour titre les têtes que les plus modérés d'entre eux ont fait tomber, les torrents de sang qu'ils ont fait couler. *Épée de la religion* sont deux mots incompatibles. Séid Aïça, qui comprenait mieux sa mission, a dit avec plus de vérité à ses kalifes : *Celui qui se sert de l'épée, périra par l'épée.* La religion ne connaît d'autre épée pour sauvegarde que l'épée de la parole, et pour manier cette épée à deux tranchants, il faut avoir mission d'en haut.

MUPHTI. Mais séid Mahomet a laissé pour autorité spirituelle les imans.

PRÊTRE. Mais les imans ont-ils mission divine? Par suite, ont-ils l'assistance de Dieu, ou du moins ont-ils le talent et la science en partage? Si je me

rappelle le respect que le cadi professe pour eux, je suis autorisé à croire qu'ils n'ont ni l'un ni l'autre; et alors quelle garantie pour expliquer et conserver dans sa pureté une religion appelée divine? quelle garantie que des chiens muets pour faire la garde de la maison? Mahomet n'a pas même dit un mot de l'élection de l'iman.

MUPHTI. L'imameth était exercé par les kalifes ou par d'autres, suivant les circonstances. Ainsi les trois premiers kalifes, Aboubéker, Omar, Othman, ont réuni les fonctions d'imans à celles de kalifes; ensuite les Alides ont revendiqué l'imameth, et en ont été les colonnes; plus tard, Aboul-Abbas l'a rattaché au kalifat. De même aujourd'hui, ce sont les souverains ou autres qui exercent cette charge; c'est selon les localités, les usages et les circonstances.

PRÊTRE. Tu me confirmes dans la persuasion qu'il n'y a rien de stable pour l'élection de l'iman; que cette dignité, censée spirituelle, est dévolue au plus fort, ou dépend des caprices du hasard. Les Alides, séparés, excommuniés, la revendiquent pour eux, comme étant les plus proches parents de Mahomet, et leur imameth est reconnu; leurs adversaires la retiennent de leur côté comme étant les plus forts, et leur imameth est reconnu. Où était la véritable autorité spirituelle? Aujourd'hui, où remonte votre imameth? Quel iman devraient reconnaître les membres des diverses sectes qui chercheraient la vérité? et quand ils l'auraient trouvé, qui leur garantirait la vérité de ses enseignements? Nul principe d'unité chez vous; il

n'est pas étonnant que votre religion ait été mise en lambeaux; c'est une hérésie dogmatique.

§ IV.

Cadi. Est-ce que chez vous chacun peut s'adresser à une autorité infaillible pour s'assurer s'il est dans la vérité?

Prêtre. Chez nous, un enfant de sept ans pourrait te répondre ce qu'il croit, pourquoi il croit, et ainsi justifier sa foi.

Muphti. Appelons ce petit chrétien qui tient la bride de ta mule à la porte. *Ia aouled idji* (ô petit, viens).

Robert (c'est le nom de l'enfant). La mule s'en irait. Il y a une troupe de Bédouins là-bas près du café; ils pourraient bien la voler, et puis mon babas n'aurait plus de mule.

Muphti. J'envoie mon noir pour la tenir, viens.

Robert. Me voici, que me voulez-vous?

Muphti. Veux-tu te faire musulman?

Robert. Vous le dites pour rire. Je suis chrétien, c'est assez bon.

Muphti. Connais-tu bien ta religion?

Robert. J'en sais un peu.

Muphti. Dis-moi ce que tu sais.

Robert. Je sais pourquoi Dieu m'a créé et mis au monde; je sais que je dois aimer le bon Dieu, mon père et ma mère, et tout le monde; je sais que le péché est une chose bien vilaine, que ceux qui sont *braves* iront au ciel, et les méchants à l'enfer.

Muphti. Ceux qui sont méchants et Turcs,

comme moi, par exemple, iront à l'enfer, est-ce vrai?

Robert. On ne m'a pas enseigné cela; on m'a dit que séid Aïça aimait tout le monde, qu'il est mort pour tous, et que je dois prier pour tous, parce que nous sommes tous frères.

Muphti. Meleh (c'est bien).

Robert. Je sais bien d'autres choses, et les prières: *Notre père, qui êtes aux cieux*, et *Je crois en Dieu*, et *Un seul Dieu tu adoreras*, etc.

Muphti. Bien, bien, je vois que tu es savant. Mais, dis-moi, peut-être que tout ce que tu m'as dit, est faux.

Robert. Impossible.

Muphti. Qui t'a enseigné ces choses?

Robert. Mon père, ma mère et le babas. Je sais qu'ils ne me trompent pas; le petit livre qu'ils me font lire et apprendre par cœur, a été composé par un grand muphti, plus grand encore que toi, qui commande peut-être à mille babas dans le pays où je suis né.

Muphti. D'où vous est venu ce grand muphti? qui vous l'a envoyé?

Robert. C'est un des successeurs des apôtres de séid Aïça. C'est le grand muphti, le grand iman de Rome qui l'a envoyé; il en envoie dans tous les pays. Le grand muphti de Rome est plus grand que tous: il est le successeur de Pierre, le premier des apôtres.

Muphti. Peut-être que le muphti de ton pays s'est trompé en composant ton petit livre.

Robert. Impossible; ou du moins s'il s'était

trompé, il n'aurait pas tardé à corriger : il est au courant de ce que le grand iman de Rome enseigne, et celui-ci ne se trompe pas quand il fait tant que d'enseigner.

MUPHTI. Est-ce que le grand iman de Rome compose de sa tête ce qu'il enseigne?

ROBERT. Non, il a le livre de l'Ancien et du Nouveau Testament; il a de plus la sonna (tradition).

MUPHTI. Mais peut-être ne comprend-il pas bien ces livres, et peut-être se trompe-t-il et trompe-t-il les autres en enseignant?

ROBERT. Impossible; Aïça a promis que le Saint-Esprit, qui est descendu sur les apôtres, continuerait à éclairer leurs successeurs, et en particulier les successeurs de Pierre.

MUPHTI. Pourrais-tu me dire en quels termes séid Aïça a fait ces promesses?

ROBERT. Je ne sais si je pourrai bien me rappeler tout... Oui... En donnant mission à ses apôtres, séid Aïça leur dit : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et *voilà que je serai avec vous jusqu'à la fin des siècles.* » Séid Aïça, par ces dernières paroles, promet aux apôtres d'être avec eux par son esprit jusqu'à la fin des siècles. Les siècles ne sont pas encore finis; qui sait combien il y en a encore !

Séid Aïça leur dit une autre fois : *Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise.* Je sais qu'en écoutant nos muphtis, et par suite nos babas, j'écoute séid Aïça ; voilà pourquoi tu me trouves savant : c'est que je n'étudie et

n'écoute pas le catéchisme comme une leçon ordinaire.

Séid Aïça dit à Pierre : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* En bâtissant l'Église sur Pierre, séid Aïça, afin de donner une idée de sa solidité, dit que, quand bien même les portes de l'enfer s'ouvriraient, et que tous les diables et les méchants en sortiraient pour ébranler cet édifice, ils ne le pourraient pas, le fondement étant inébranlable. Pauvre Pierre! s'il était seul, il aurait beau faire, il ne pourrait résister.

Séid Aïça dit encore à Pierre, après lui avoir présenté deux clefs, qu'il appelle les clefs du paradis : *Pais mes brebis, pais mes agneaux.* Tu vois, séid Aïça suppose les fidèles comme un grand troupeau, le paradis comme une immense bergerie, et Pierre le berger sur la terre, tenant d'une main, comme signe d'autorité, les clefs de la bergerie, de l'autre la houlette pour diriger dans les pâturages les brebis et les agneaux. Moi, petit agneau, je suis les brebis et les moutons, et m'engraisse avec eux; voilà pourquoi j'ai su mon catéchisme. Tu serais un beau mouton, toi, avec ta barbe et ton bernous, si tu avais le bonheur de paître dans les pâturages de Pierre.

Muphti. En challah. Mais nous avons nos pâturages, nous aussi.

Robert. Des pâturages arides ou malsains, un troupeau sans pasteur pour protéger contre les loups et montrer le chemin de la bergerie : il ne doit pas y faire bien bon. Pauvres petits agneaux,

je les plains! Tiens, interroge Moustafa qui rentre; tu verras s'il sait répondre aussi bien que moi. Mais..... est-ce qu'il a laissé la mule?..... Ma mule! ma mule!

MUPHTI. Sois tranquille; la mule est attachée par le pied; elle ne bougera pas. Interroge Moustafa toi-même.

ROBERT. Moustafa, *tra ouarli* (montre-moi si tu sais); veux-tu te faire chrétien?

MOUSTAFA. Que me demandes-tu là, *kelb, ben kelb* (chien, fils de chien)?

ROBERT. Oh! quelle vilaine parole, Moustafa! Qui t'a dit que les chrétiens soient des chiens?

MOUSTAFA. Mon père, ma mère et le *meddeb* (maître d'école).

ROBERT. Est-ce là tout ce que tu sais?

MOUSTAFA. Je sais que Dieu est Dieu, et Mahomet son prophète; je sais que les musulmans iront au paradis et les chrétiens à l'enfer.

ROBERT. Qui t'a enseigné ces choses?

MOUSTAFA. Le meddeb et les imans.

ROBERT. Es-tu sûr que le meddeb et les imans t'enseignent la vérité?

MOUSTAFA. Ou rassek (j'en jure par ta tête).

ROBERT. Ma tête n'est pas Dieu; la tienne non plus, je pense. Pourquoi jurer par la tête? Prouve-moi que le meddeb et les imans ne se trompent pas et ne trompent pas.

MOUSTAFA. Ma narfchi (je ne sais pas).

ROBERT. Il ne sait rien, il n'a rien appris.

MOUSTAFA. Je n'ai rien appris! Écoute comme je sais la fathha: *Besmillahi errahamani errahemi*, etc.

ROBERT. Quel est le sens de ces cinq versets de la fathha?

MOUSTAFA. Ma narfchi. Le meddeb nous dit qu'il lui est défendu d'expliquer le Coran.

MUPHTI. Je crois bien, c'est qu'il ne le sait pas lui-même. Le meddeb est jeune; il est pour apprendre à lire aux enfants. Tout le monde n'est pas fait pour expliquer le Coran, ni même pour en écouter l'explication.

§ V.

PRÊTRE. Je me trompais donc en disant que Mahomet n'avait laissé aucune garantie à son livre; il en a laissé une : le voile de l'ignorance. L'ignorance, c'est aussi le palladium des kalifes et des imans.

CADI. Sois juste, babas; les kalifes n'ont pas été ennemis de la science. Ne sais-tu pas tout ce qu'ont fait Giaffar-Almanzor, Haraoun-el-Rachid (1) et Mamoun pour répandre les lumières?

PRÊTRE. Je rends justice à ces kalifes pour tout ce qu'ils ont fait dans l'intérêt de la science. Mais tu dois savoir que la pratique du pèlerinage de la Mecque, devoir sacré pour tout bon musulman, a cessé pour vos souverains avec le troisième des

(1) C'est d'Haraoun que Charlemagne reçut en présent une horloge que l'eau faisait mouvoir, ainsi disposée : la division des heures était marquée par douze portes, qui composaient le cadran. Chaque porte s'ouvrait à son heure, et laissait tomber successivement sur un timbre le nombre de boules qui devaient frapper l'heure. A la douzième heure, douze petits cavaliers sortaient ensemble, faisaient le tour du cadran, et refermaient chacun leur porte.

Abbassides; tu dois savoir que Mamoun, par cela même qu'il était éclairé, professait peu de respect pour le Coran et vos cérémonies; tu dois savoir le mot qui nous reste de lui au sujet de la *pantoufle* (1) de Mahomet; tu dois savoir que c'est surtout sous les Abbassides que se sont formées tant de sectes parmi vous : le Coran était tué par la philosophie. S'il y avait eu beaucoup de Giaffars, de Haraouns et de Mamouns, probablement le Coran ne leur eût pas survécu; mais, par bonheur pour le livre du prophète, le système d'Omar, destructeur des bibliothèques, a repris à temps son empire.

Quel contraste! Tandis que l'Évangile, placé comme un flambeau sur le chandelier, flambeau entretenu par le Périclyt avec l'huile de cet arbre qui n'est ni de l'Orient ni de l'Occident, brille d'une lumière d'autant plus pure qu'elle est balancée par des vents contraires, le Coran ne peut soutenir le grand jour, et doit, comme condition de son existence, demeurer caché comme un reste de lumignon sous l'éteignoir.

§ VI.

Cadi. Je t'abandonne les imans et les kalifes; mais le Coran, c'est autre chose.

(1) Comme il se trouvait à Bagdad, les pèlerins lui firent présent d'une pantoufle de Mahomet. Le kalife reçoit la relique avec respect, et donne une somme considérable aux pèlerins; puis il dit à ses confidents : « Si j'avais refusé cette pantoufle, on n'aurait pas manqué de dire que je ne fais pas plus de cas du prophète que de la relique. »

C'est toujours Socrate immolant un coq à Esculape.

Prêtre. Mais le firman ne paraît jamais. Je crois qu'il faudra s'en consoler.

Muphti. Si Dieu n'a pas donné aux imans ni aux kalifes une autorité spirituelle, principe d'unité, il leur a accordé la vertu, et avec la vertu la sagesse.

Prêtre. Je suis le premier à rendre hommage aux qualités de certains kalifes; mais les plus parfaits ont manqué des vertus qui conviennent aux ministres d'un prophète : la charité, l'humilité, je pourrais dire la justice. A la place de ces vertus, nous voyons des taches de sang : ils ont répandu non-seulement le sang des étrangers, mais celui de leurs confrères. A part Aboubéker et Omar, qui sont morts de mort naturelle, descends la chaîne; tu trouves trente kalifes qui se sont tués les uns les autres. Othman est trahi par Ali, du moins Ali ne fait rien pour détourner le poignard du fils d'Aboubéker; Ali est trahi par Moawiah; Moawiah est mis à mort par le fils d'Ali, Hossein, qui est tué à son tour; ainsi des autres. Quelle vertu pour mobile de tels actes? A mon sens, on n'y voit que dévorante ambition, cruauté, barbarie.

Cadi. Où as-tu vu ce que tu me dis là?

Prêtre. Dans le *Livre du roi*. Il renferme des détails bien peu édifiants sur vos kalifes.

Cadi. Je le sais bien. Aussi tenons-nous ce livre caché : la lecture n'en est permise qu'aux personnes sûres dans la foi.

Prêtre. Vous voyez bien, c'est toujours le même système d'ignorance; non-seulement vous

tenez sous le mystère le Coran, mais encore tous les ouvrages qui pourraient ouvrir les yeux de vos coreligionnaires sur les erreurs dans lesquelles vous les entretenez. Toujours abus et désordres, mais jamais le firman du prophète. Vous me donniez pour tel la pureté du culte, l'unité de doctrine; mais vous l'avez vu, cette pureté du culte se réduit à une idolâtrie masquée; l'unité de doctrine, à soixante-treize sectes. Vous ne possédez pas même le principe d'unité : à aucun titre, les imans ni les kalifes ne constituent ce principe. Donc pas plus de firman ici qu'ailleurs, et moins ici qu'ailleurs.

DIALOGUE XV.

ENTRE LE PRÊTRE, LE CADI ET LE MUPHTI.

SUJET : Quel titre peut être accordé à Mahomet ? — Trouve-t-on quelque chose en lui qui annonce le prophète ? — Principales causes de ses succès. — Le prêtre donne la Bible au muphti et au cadi ; ceux-ci lui donnent le Coran. — Adieux des interlocuteurs.

§ I.

MUPHTI. Je ne pourrai jamais me résoudre à discontinuer d'appeler séid Mahomet *prophète de Dieu.*

PRÊTRE. Libre au muphti de continuer à donner un nom qui n'a aucun titre, aucun fondement. En cela il agira comme le vulgaire.

CADI. Moi, j'ai toujours évité d'être impie et ridicule ; je cherche à être juste. Et je crois que séid Mahomet m'enseigne lui-même à classer son nom. Interrogé sur le nombre des prophètes, il répondit qu'il y en avait cent vingt-quatre mille, dont les uns sont proprement dits *prophètes* (ennebi), comme Abraham, David, etc., etc. ; les autres sont *envoyés* (arçoul), comme Dhoul Kornein (1) et autres, dont nous parle le Coran. Dieu

(1) Possesseur de deux cornes ou extrémités. C'est ainsi qu'on désigne Alexandre le Grand, pour dire qu'il avait conquis l'Orient et l'Occident.

s'est servi de ceux-ci comme d'instruments, pour opérer de grandes choses; c'est parmi les *arçoul* que je range Mahomet.

Mophti. Mais le vulgaire confond ce nom avec celui de prophète.

Cadi. Que m'importe le vulgaire? Arçoul est un nom commun à tous les grands conquérants, comme Dhoul-Kornein, etc., etc.

Prêtre. C'est le nom qu'on peut donner même à ceux qui ont été le fléau du genre humain; ils sont considérés comme une verge de fer dont Dieu s'est servi pour châtier les peuples. Ces immenses ruines que nous voyons devant nous, me rappellent un trait qui vient à l'appui de ce que nous disons. Ce sont, comme vous le savez, les débris d'une ville fameuse. Deux cents ans avant que Hassan, lieutenant du kalife Abd-el-Melic, y eût passé le niveau, Carthage avait reçu une rude secousse de la part d'autres conquérants. Genséric, leur général, se regardait aussi comme un instrument de Dieu pour châtier. Un jour il lui prit envie de s'absenter de Carthage et de passer en Europe. Comme, au sortir de ce golfe, le pilote lui demandait vers quel point il devait faire voile: « Va où Dieu nous conduira pour punir des désordres! » telle fut la réponse de Genséric. Arçoul, envoyé comme instrument de Dieu, va donc bien à Mahomet, d'autant mieux que Mahomet a fait quelque bien.

Mophti. Je ne puis cependant guère comprendre que Mahomet eût pu dire tout ce qu'il a dit, s'il n'avait été inspiré.

PRÊTRE. Moi, je ne puis comprendre que Mahomet eût fait ce qu'il a fait, eût dit tout ce qu'il a dit, s'il eût été inspiré de Dieu. Dieu avant tout commande le bon exemple à ses ministres, Dieu ne se contredit pas dans ses enseignements, Dieu enseigne des choses dignes de lui. Enfin, le Coran serait moins *incohérent* s'il venait de Dieu.

§ II.

MUPHTI. Pourquoi donc Mahomet a-t-il voulu se faire passer pour prophète, s'il ne l'était pas?

PRÊTRE. C'est comme si le muphti demandait: Pourquoi Mahomet, voulant régner sur les peuples et passer pour un personnage extraordinaire, a-t-il voulu en prendre les moyens? Mahomet a vu qu'il ne pourrait jamais dominer les peuplades de l'Arabie, peuplades indépendantes et divisées par tant de religions, s'il ne les amenait à l'unité de croyance. Quels moyens prendre? Il s'instruit tant bien que mal de la religion des chrétiens et de celle des juifs, et sort de la grotte du mont Hira, se disant prophète inspiré par l'ange Gabriel. Le prophète va aider au conquérant, et le conquérant aidera au prophète.

Mahomet parle au nom de Gabriel: on lui rit au nez. Mais Kadidja lui gagne son domestique Zéid, Warraca, ami de la maison; et le jeune et bouillant Ali, que Mahomet chérissait comme son fils, se déclare prêt *à arracher les yeux, à briser les dents, à fendre la poitrine aux ennemis du prophète*. Enfin un parti se forme; et qui ne peut

parvenir à former un parti? Quand Mahomet croit que le moment est venu, il prend les armes et ne les quitte plus; insensiblement les habitants de la Mecque se rendent; la fameuse tribu des Koraïchites est soumise; les peuples des environs, effrayés par les armes plutôt qu'attirés par la nouvelle doctrine, viennent se ranger sous le Croissant. Ainsi s'établissent l'empire et la religion de Mahomet.

Cadi. Le babas n'assigne pas la véritable cause des progrès des armes et de la religion de Mahomet. Ce sont les deux puissants mobiles qu'il trouvait dans sa religion, pour enflammer l'ardeur de ses guerriers : la jouissance de la terre ou celle du ciel. Au nom de la religion, il leur disait : *Qu'attendez-vous ? l'une des deux conquêtes vous est assurée.* (Sourate *l'Immunité*, v. 52.) Au nom de la religion, il leur permettait le pillage sur les peuples vaincus, leur abandonnant le butin, dont il ne se réservait que la cinquième partie.

Prêtre. Oui, cela m'explique les succès qui ont couronné les armes de Mahomet et des kalifes; et ces succès ne doivent plus étonner. Si un roi d'Europe donnait ainsi carte blanche à ses troupes, avant longtemps il serait fait bon marché des musulmans.

Cadi. Au nom de la religion, il leur disait : *Ne croyez pas que ceux qui ont succombé en combattant dans le sentier de Dieu soient morts; ils vivent près de Dieu, qui leur distribue une nourriture délicieuse. Remplis de joie à cause des bontés dont Dieu les comble, ils contemplent avec*

plaisir ceux qui marchent sur leurs traces. (Sourate *famille d'Imran*, v. 163, 164.)

A ceux qui combattent avec le prophète, Dieu a préparé des jardins arrosés de courants d'eau. Ils y demeureront éternellement; c'est un bonheur immense. (Sourate *l'Immunité*, v. 89, 90.)

PRÊTRE. Cette double promesse fait bien comprendre la bravoure des troupes de Mahomet et des kalifes.

Nos généraux ne peuvent employer de tels mobiles pour exciter l'ardeur des soldats. Ils ne permettent le pillage qu'autant qu'il est imposé par les circonstances; hors ces circonstances impérieuses, le pillage est un vol, et le vol déplaît à Dieu.

Nos généraux se garderaient de promettre des ruisseaux d'eau dans le ciel; les soldats leur répondraient qu'ils préfèrent quelques bouteilles de vin sur la terre; nos soldats savent qu'il n'y a ni eau ni vin dans le ciel. Il fallait toute l'ignorance des peuples que commandait Mahomet; il fallait toute la mauvaise foi du chef, pour concilier la permission du pillage avec la promesse d'un bonheur quelconque dans le paradis; et cela dans des guerres injustes!

Voilà encore le mensonge et l'impiété sanctionnés au nom de la religion.

MUPHTI. Je me rappelle un passage de la Sonna qui donne une idée de l'enthousiasme que de telles promesses devaient faire naître dans le cœur des musulmans. Il est dit qu'après être sorti de ce monde, on ne désire plus y revenir, à moins

qu'on ne soit mort en combattant dans le sentier de Dieu. Alors on ambitionne de combattre de nouveau et de succomber les armes à la main pour acquérir des titres à de plus grandes jouissances.

PRÊTRE. Tout ceci m'explique de plus en plus les succès de la cause de Mahomet. Je puis bien vous assurer, Messieurs, que si les soldats chrétiens mouraient après d'injustes pillages exercés sur les vaincus, ils ne désireraient revenir sur la terre que pour avoir le temps d'expier leurs injustices. Mais, grâce à Dieu, les soldats chrétiens ont les mains pures de rapines; si jamais ils se permettent des razzia, ce n'est pas pour jouir du butin, c'est pour donner une leçon aux ennemis. La guerre est une dure nécessité : il faut la faire pour arriver à la paix, jamais pour le plaisir de piller ou d'exterminer. Dieu déteste les brigandages.

CADI. Je m'étonne qu'avec de telles maximes vous ayez un soldat capable de faire peur à un lièvre.

PRÊTRE. Les soldats chrétiens ont cependant plus d'une fois, vous le savez, fait prendre la fuite à ceux que vous appelez des lions, mais sans dépasser les bornes de la justice. Et moi je m'étonne à mon tour qu'avec vos maximes, et vu les circonstances où Mahomet et les kalifes ont fait la guerre, vous n'ayez pas poussé plus loin vos conquêtes. Car, il faut en convenir, les circonstances vous ont été favorables. Si vous avez lu l'histoire, vous devez savoir que le grand em-

pire romain venait de se dissoudre; les divers États qui s'étaient formés de ses débris, étaient peu consolidés. Les Arabes, arrivant avec l'impétuosité d'un fleuve qui a rompu ses digues, entraînaient tout sur leur passage. Leur conquête est l'envahissement d'un fleuve en fureur, mais aveugle dans sa fureur. Il trace les limites qu'il ne peut garder; insensiblement sa violence s'épuise, il rentre dans son lit, et ne laisse que du sable sur son passage. Le propriétaire, qui s'était enfui avec ses troupeaux, ne tarde pas à rentrer sur son domaine; il écarte le sable, rend à la terre sa fécondité, et le passage du fleuve ne laisse plus de traces. Ainsi le musulman, parti des sables de l'Arabie, inonde une partie de l'Asie, traverse l'Afrique; d'un bond se précipite sur l'Europe; mais au cœur de la France il rencontre un roi, qui dit à l'Arabe: *Arrête, tu n'iras pas plus loin!* et, sous les coups de Charles Martel, tombe Abdarham, lieutenant d'Eschem, dixième Ommiade. Comme les eaux amorties du fleuve, les Arabes se replient sur l'Espagne; plus tard, de l'Espagne ils sont repoussés en Afrique. De l'autre côté de l'Europe, la Grèce leur a échappé; Constantinople ne conserve qu'une vie factice; en Afrique, les villes qui passaient pour imprenables, ont été emportées d'assaut. Pour les Arabes, plus de tête, plus de bras. Partout décadence... agonie.... Vous comprenez, Messieurs : les musulmans n'ont été forts que tant que leur fanatisme a duré, ç'a été une force de surexcitation. Dépourvus d'une loi pleine de vie, ils avaient cru établir pour barrière l'ignorance : c'est le

sable que le fleuve a laissé sur son passage.

Les autres États qui ont pour loi le livre qui éclaire, ont grandi, se sont fortifiés. Ils n'ont qu'à faire un pas sur la route qu'a parcourue l'Arabe, et, à proportion que la lumière s'avance, l'ignorance se dissipe. L'Européen écarte ainsi le sable et reprend son domaine. Le fanatisme, force conquérante, n'a plus d'aliment; l'ignorance, barrière conservatrice, se dissipe. Encore quelque temps, et l'Islam de séid Aïça doit régner en souverain sur la terre.

§ III.

MUPHTI. Louange à Dieu! telle est aussi notre croyance. Le règne de séid Aïça doit se rétablir sur la terre : d'après certains commentateurs, ce serait dans trente-six ans; d'après d'autres, dans quarante.

PRÊTRE. Le Coran renferme deux passages qui doivent vous frapper plus que ceux de vos commentateurs. Le premier de ces passages est celui-ci : *Chaque peuple a son terme*. Et certes si nous pouvions en douter, les ruines des grandes villes que nous foulons aux pieds, les restes des monuments de grandes puissances avec lesquels vous bâtissez vos maisons, seraient là pour dissiper nos doutes.

L'autre passage a déjà été cité : *Celui-là seul peut appartenir à la famille des Écritures, qui croira avant sa mort au messie Aïça, et auquel Aïça rendra témoignage au jour de la résurrection.*

Mahomet, qui savait que son règne n'avait pas de bases solides, vous a laissé ces passages pour

avertissement. Oui, Messieurs, conquérants, docteurs, faux et vrais prophètes, tous passent; mais séid Aïça, verbe de Dieu, le sceau des prophètes, ne passe point. Heureux ceux auxquels il rendra témoignage au jour de la résurrection! Ce sont ceux qui auront cru en lui avant leur mort.

Muphti. Mais il y a tant de peuples qui ne connaissent pas séid Aïça; la plupart des musulmans n'en ont qu'une idée vague; nous-mêmes, nous n'en avions il y a quelques jours qu'une connaissance inexacte. Crois-tu que ceux-là soient à l'heure de la mort exclus du paradis?

Prêtre. La mort! Ce mot, Messieurs, nous impose silence. Qui vous a dit qu'il n'y ait pas l'ange du trépas, et qu'assis sur le chevet lugubre, dernière étape de la vie, il ne révèle pas au nom du Miséricordieux ce que le moribond a ignoré pendant sa vie?

Cadi. En effet, le Coran nous dit : *Lorsque la mort s'approche de l'un d'entre vous, nos messagers reçoivent son souffle.* (Sourate *le Bétail*, v. 61.) Irrafil reçoit le souffle. Nakir et Moukir font subir l'interrogatoire dans le tombeau.

Prêtre. D'ailleurs, Dieu est clément et miséricordieux, et avant tout il est juste. Si l'ignorance des fils d'Adam n'est pas coupable, il ne leur en demandera pas compte. Mais il les jugera d'après le témoignage de leur conscience. Ainsi parlait un grand vizir de séid Aïça, et en cela il transmettait l'enseignement de son maître.

Cadi. Comment appelles-tu ce grand vizir?

Prêtre. Séid Paul, que le salut de Dieu soit

sur lui! Napoléon avait coutume de porter avec lui les écrits de ce grand apôtre, et l'appelait, par figure, le père de séid Aïça.

CADI. Pourquoi?

PRÊTRE. Parce que séid Paul a parfaitement expliqué l'Évangile, et fait connaître aux hommes que séidna Aïça est le verbe de Dieu; en un mot, le fils de Dieu dans le sens dont nous avons parlé l'autre jour.

CADI. Napoléon croyait donc que séidna Aïça est le fils de Dieu?

PRÊTRE. S'il le croyait! Napoléon avait trop d'esprit pour ne pas le croire; c'est cette croyance qui consola le grand homme dans son exil. A sa dernière heure, il avait la confiance que séidna Aïça lui réservait dans le ciel un trône plus brillant que celui qu'il laissait sur la terre.

CADI. En challah (plaise à Dieu)!

MUPHTI. En challah!

CADI. Heureux d'imiter Napoléon en quelque chose, je désire avoir l'Évangile de séidna Aïça et les écrits de séid Paul, tels qu'ils se trouvent entre vos mains.

MUPHTI. J'exprime le même désir. Où pourrions-nous nous procurer ces ouvrages?

PRÊTRE. Je suis heureux de trouver l'occasion de vous être agréable, Messieurs : j'ai deux Bibles à vous offrir; faites-moi l'amitié d'en accepter une chacun.

MUPHTI. Mais non, nous ne voulons pas t'en priver.

PRÊTRE. Ne me privez pas, je vous prie, du plaisir de vous être agréable.

CADI. Eh bien, nous acceptons, et en recevant de ta main nous recevons plus qu'un livre.

PRÊTRE. Vous êtes bien aimables, Messieurs. Ce volume renferme le Pentateuque, les Psaumes de David, les Prophètes, l'Évangile écrit par les quatre vizirs, séid Matthieu, séid Marc, séid Luc et séid Jean; le récit des actes des apôtres, ainsi que leurs épîtres. Je regrette seulement que la couverture de l'ouvrage ne soit pas plus riche.

CADI. La couverture est de parchemin, mais l'intérieur est d'or.

MUPHTI. Nous t'offrons à notre tour le Coran. Il nous est défendu de le laisser toucher par les profanes, mais le babas n'est pas du nombre des profanes.

PRÊTRE. Messieurs, j'accepte le Coran avec reconnaissance : je suis à peu près fixé sur son contenu, mais il me servira pour bien apprendre l'arabe. Le beau style de ce livre a beaucoup contribué au succès de Mahomet.

MUPHTI. Prends garde seulement que les musulmans ne l'aperçoivent pas entre tes mains.

PRÊTRE. Il faut bien qu'ils s'y accoutument. Tout ce que le Coran renferme de raisonnable, a été pris du Pentateuque et de l'Évangile. Les musulmans n'ont donc pas tant à s'inquiéter. Si quelqu'un est en droit de se plaindre, c'est nous, en voyant toujours entre leurs mains le Coran, où la vérité est tronquée, mêlée à mille erreurs, et ja-

mais le Pentateuque ni l'Évangile, où la vérité est pure et intacte.

Muphti. Tu as la tête sûre et le cœur blanc; nous savons que tu ne feras pas un mauvais usage du Coran. Si quelque passage te paraît obscur, viens à nous, et, avec l'aide de Dieu, nous te l'expliquerons.

Prêtre. Je vous remercie de l'offre que vous voulez bien me faire, vénérables Messieurs; je vous promets d'en user largement. Votre entretien m'a procuré tant de charmes! Si j'étais musulman et que vous fussiez chrétiens, c'est par vous que je voudrais être instruit dans la religion de séidna Aïça. Quand je vous vois et vous entends, il me semble voir et entendre séid Abraham, que la paix de Dieu soit avec lui!

Cadi. D'Abraham, par Ismaël et Isaac, sont sortis deux grands fleuves, qui promènent leurs ondes à travers des contrées différentes, sans se perdre entièrement de vue. Un jour viendra, et le jour n'est pas loin, s'il plaît à Dieu, où les deux fleuves se réuniront et n'en formeront qu'un.

Muphti. En challah!

Prêtre. En challah! Messieurs, je suis sur le point d'entreprendre un long voyage; comme notre vie est entre les mains de Dieu, je ne sais si j'aurai le bonheur de me trouver encore avec vous sur cette terre. Je m'éloigne donc, en vous exprimant le même vœu qu'un grand calife de séidna Aïça faisait il y a neuf cents ans à un gouverneur musulman qui avait son siége à *Enneba* (Bône) : *Fasse le Seigneur qu'un jour nous nous trouvions*

réunis dans le sein d'Abraham! Le kalife des chrétiens se nommait Grégoire, le gouverneur musulman s'appelait Ansir.

Mupнti. En challah!

Cadi. En challah!

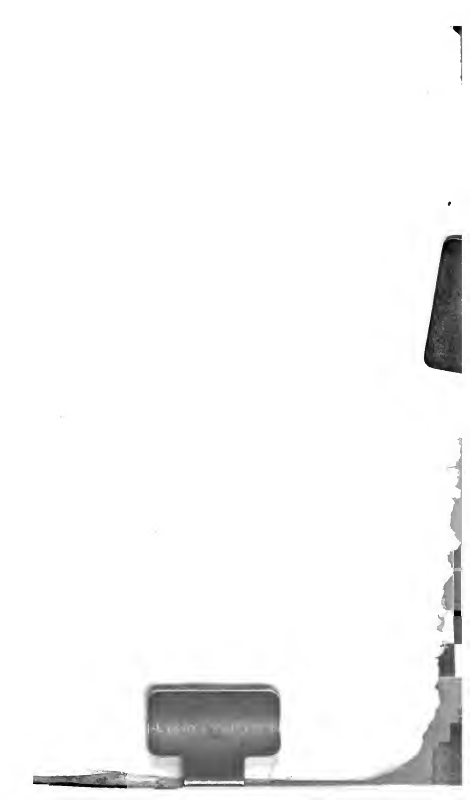
Prêtre. Restez en paix, Messieurs. Que Dieu protége comme la prunelle de l'œil vos personnes et ceux qui vous sont chers!

Mupнti. Que la paix t'accompagne! Puisses-tu avoir les ailes de la colombe, pour reparaître bientôt parmi nous!

Prêtre. Tout ce que je puis imiter de la colombe, avec l'aide de Dieu, c'est de conserver le cœur pur, et de ne jamais paraître au milieu de vous qu'avec un rameau d'olivier à la main.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LA CLEF DU CORAN. [illegible]

MÉMOIRE SUR TROIS TOMBEAUX D'ÉVÊQUES trouvés à Tunis.

TOISON D'OR DE LA LANGUE PHÉNICIENNE. [illegible]